N° 494 — Tome CXXXI 16 Janvier 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, COMMANDANT R. B., GEORGES BATAULT, ANDRÉ FONTAINAS, INTÉRIM, GUSTAVE KAHN, CAMILLE LATREILLE, RAYMONDE MACHARD, PIERRE MAC ORLAN, PAUL MORISSE, J. MUROL, VINCENT O'SULLIVAN, A. PIERRE, EDMOND PILON, CAMILLE PITOLLET, GEORGES PRÉVÔT, RACHILDE, PAUL RUGIÈRE, CARL SIGER, XXX.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

—

N° 494. — 16 JANVIER 1919

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

*

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6e

A NOS ABONNÉS DE 1914
DONT LE SERVICE A ÉTÉ INTERROMPU

La publication du *Mercure de France* a été interrompue après le numéro du 1er août 1914 et n'a été reprise que le 1er avril 1915, année durant laquelle la revue a paru mensuellement. Les 24 numéros publiés en 1914-1915 (15 en 1914, 9 en 1915) forment ainsi une année normale d'abonnement.

Il résulte de ceci que nous devons à ceux de nos abonnés de 1914 que les événements ne nous ont pas permis de servir, savoir :

1° Le numéro du 1er août 1914 à ceux qui n'ont pu le recevoir ;

2° A ceux dont l'abonnement expirait le
- 16 septembre 1914, 3 nos (avril-juin 1915) ;
- 16 décembre 1914, 9 nos (avril-décembre 1915) ;
- 16 mars 1915, 15 nos (avril-décembre 1915 ; 1er janvier-16 mars 1916) ;
- 16 juin 1915, 21 nos (avril-décembre 1915 ; 1er janvier-16 juin 1916).

Les prix de la revue ont été modifiés :

1915. — Aucun changement.

1916-1917. — Le numéro : France, **1** fr. **50** ; Etranger, **1** fr. **75**.

1918. — Le numéro : aucun changement.

ABONNEMENT :	France	Etranger
Un an.......	**32** fr.	**37** fr.
Six mois......	**17** fr.	**20** fr.
Trois mois...	**9** fr.	**11** fr.

Pour nos abonnés de 1914 qui désirent compléter leur collection, nous avons établi des prix basés sur le tarif de l'abonnement annuel (il leur suffira de déduire des prix ci-dessous celui du nombre de numéros que nous leur devons) :

1915. — 9 livraisons..............................	**9** fr. **35**
1916-1917. — 48 livraisons....................	**50** fr. »
1918. — 24 livraisons..............................	**32** fr. »

Envoi franco en France ; port en sus pour l'Etranger

NOTA. — *Il nous manque deux ou trois numéros que nous ne pourrons servir que plus tard.*

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6e

PRIX GONCOURT

1918

GEORGES DUHAMEL

Civilisation

1914-1917

Vol. in-18 — Prix.............................. .. 3.50

Majoration temporaire 30 0/0

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne................ 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve................ 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale.............. 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin.............. .50

Aurel
Dolent.............. 1 »
La Semaine d'Amour....... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly............... 3.50
Lettres à Léon Bloy....... 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy.......... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre............ 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse................ 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar...... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud....... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud................. 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo.................. 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert......... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol................ 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon........ 3.50
Celle qui pleure.......... 3.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume................. 3.50
Le Fils de Louis XVI...... 3.50
L'Invendable............. 3.50
Le Mendiant ingrat....... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies............ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne...... 3.50
Le Sang du Pauvre....... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain............ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis............ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren........ 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie............ 3.50

Gaston Capon
Les Vestris.............. 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère................ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol............. 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume................ 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation................. 3.50

Fernand Caussy
Laclos................... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine.... .... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort............... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique............. 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine.................. 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume......... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat............. 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte................ 3.50
La Maison de Madame Gourdan................... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre................ 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel............. 3.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.................. 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Depuis le 10 janvier, le train direct de toutes classes 12.059 " Paris-Marseille ", partant de Paris à 21 h. 05 et arrivant à Marseille à 15 h. 30, est prolongé de Marseille à Vintimille (arrivée à Nice à 21 h. 40).

En sens inverse, le train direct de toutes classes 12.062, quittant Marseille à 12 h. 30 et arrivant à Paris à 7 h. 40, a son point de départ reporté à Vintimille (départ de Nice à 7 h.)

Le train poste (1e classe) 12.007, partant de Paris à 20 h. 15, est accéléré à partir de Marseille et arrive à Nice à 15 h. 50.

Le train poste (1e classe) 12.010 est de même accéléré entre Vintimille et Marseille ; le départ de Nice a lieu à 13 h., l'arrivée à Paris restant fixée à 8 h. 45.

LA VRAIE DOCTRINE
DU PRÉSIDENT WILSON

On connaît mal, en France, le Président Wilson et sa pensée ; les uns redoutent les excès de son idéalisme, les autres rattachent leurs obscures combinaisons à l'esprit d'utopie qu'ils lui supposent.

Idéaliste, le Président Wilson l'est profondément, mais dans un esprit très élevé qui n'exclut ni la saine raison, ni le bon sens le plus avisé, ni la puissance critique la plus incisive ; qu'on se garde dès lors de l'accuser d'utopie et de croire qu'il puisse y avoir la moindre sympathie ou le moindre contact entre les théoriciens plus ou moins imbus de *bolchévisme* et l'illustre chef de la nation américaine qui écrit dans son grand traité *l'Etat* :

Si le terme n'était pas employé pour désigner uniquement une seule classe particulière de théoriciens, à idées extrêmes et radicalement fausses, *nous devrions tous être des* socialistes *et agir comme tels, nous tous qui croyons au caractère normal et utile du gouvernement politique.*

Il ajoute encore plus loin en parlant des *socialistes* et de leurs plans :

Les projets de réforme et de régénération sociale qu'ils préconisent avec tant d'ardeur, si faux qu'ils soient *— et sûrement la plupart d'entre eux le sont assez pour faire sourire des enfants —* ...

Pour la réduire à une formule, la doctrine du Président

Wilson pourrait s'énoncer : un idéalisme organisateur fondé sur l'expérience.

Ce qui frappe, lorsqu'on étudie la biographie de M. Wilson, c'est la continuité harmonieuse de son développement et de l'évolution de sa pensée ; ce spectacle est plein de grandeur et atteint à la beauté. On ne peut que recommander à cet égard la lecture attentive de l'excellent ouvrage de M. Daniel Halévy : *le Président Wilson, Etude sur la démocratie américaine.*

S'attachant surtout à étudier l'illustre homme d'Etat américain au point de vue psychologique et politique, M. Daniel Halévy passe assez rapidement sur son grand ouvrage *l'Etat, Eléments d'Histoire et de Pratique politique* (1), « la seule œuvre scientifique qu'ait écrite M. Wilson », comme le note son éminent biographe. C'est sur cet ouvrage que je voudrais surtout insister tout à l'heure pour tenter de dégager, sur quelques points, la vraie pensée du président de la République américaine.

Dès sa prime jeunesse, M. Wilson s'est préoccupé des grands problèmes de la politique et de l'Etat, et c'est d'une vaste enquête qu'il a faite, pour assurer sa pensée, à travers les diverses constitutions des pays du monde aryen, dans l'antiquité et de nos jours, qu'est sorti son livre magistral sur *l'Etat*. Cette longue méditation historique a contribué à donner des bases solides à l'action du chef d'Etat.

Dans la préface qu'il a écrite pour la traduction française de l'ouvrage de M. Wilson, le savant professeur Léon Duguit résume en ces termes l'esprit qui remplit tout le livre :

> ... développement spontané des institutions politiques et juridiques, précarité des institutions créées par l'arbitraire du législateur et qui ne correspondent pas aux traditions, aux mœurs, aux tendances, aux besoins du pays auquel elles s'adressent. Ces vues éminemment justes, ajoute M. Léon Duguit, publicistes et hommes politiques de tous pays les oublient trop souvent. Puisse ce beau livre les leur rappeler et leur montrer tout le danger de ne s'y point conformer.

Il n'entre point dans mon dessein de faire une analyse com-

(1) *L'Etat*, Eléments d'Histoire et de Pratique politique, par Woodrow Wilson, Ph. D. L. L. D., Professeur de Jurisprudence et de Politique à l'Université de Princeton. — Edition française en deux volumes, avec une préface de Léon Duguit, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux. (Paris, Giard et Brière, 1902.)

plète de *l'Etat* ; je m'adresserai de préférence et pour plus de clarté à l'étude que le Président a consacrée dans son livre au gouvernement de la France. Ce sera le meilleur commentaire à ses idées maîtresses.

Il convient de noter tout d'abord que, démocrate, et profondément démocrate, le Président des Etats-Unis n'est pas un politicien de carrière; qu'il n'a jamais été un parlementaire, et qu'il est un partisan résolu de la subordination du Législatif à l'Exécutif. Bien mieux, il n'accepte même pas d'être asservi à un parti ; alors qu'il était candidat au poste de gouverneur de l'Etat de New-Jersey, quelqu'un lui posa cette question : « Comment vous comporterez-vous vis-à-vis des chefs de votre parti ? » M. Wilson répondit nettement : « Je considérerai, si je suis élu, que je suis moi-même le chef de mon parti et que ma fonction est de gouverner comme représentant direct du peuple tout entier. »

Ce qu'il voulait être, ce qu'il fut comme gouverneur d'Etat, M. Wilson l'est resté comme Président des Etats-Unis.

La base de son pouvoir, écrit M. Daniel Halévy, est l'assentiment national et n'a de limites que celles de cet assentiment même. Le Président est libre, écrit M. Wilson, en conscience comme en droit, d'être aussi grand homme qu'il le peut. Sa capacité posera sa limite. Et si le Parlement vient à être dominé par lui, ce sera parce que le Président a la nation derrière lui, et que le Parlement ne l'a pas. La seule arme dont il dispose pour venir à bout du Parlement, c'est l'opinion publique.

Fière notion de la démocratie que celle-ci, où le chef du pouvoir exécutif, s'appuyant sur l'assentiment populaire, se trouve libre d'agir et d'assurer fortement l'unité de direction indispensable à la vie politique, administrative et sociale d'un grand peuple.

Selon le Président Wilson, un chef d'Etat a le devoir d'assumer les plus formidables *responsabilités*, à condition d'être assuré d'un *pouvoir fort et libre*, appuyé sur la *confiance publique*.

S'il y a un principe parfaitement évident, écrit-il dans une page significative de son livre sur *Le Gouvernement Congressionnel*, c'est celui-ci : dans toute affaire, qu'elle soit gouvernementale ou commerciale, *il faut se fier à quelqu'un*, afin qu'on sache, si les choses vont mal, qui doit être puni. Afin de faire marcher votre com-

merce avec la rapidité et le succès que vous désirez, vous êtes obligé de vous fier, sans arrière-pensée, à votre principal employé, de lui donner les moyens de vous ruiner parce que vous lui fournissez ainsi des motifs de vous servir. Sa réputation, son honneur ou sa honte, toutes ses espérances commerciales dépendent de votre succès. La nature humaine est à peu près la même dans le gouvernement que dans le commerce des tissus. Le pouvoir et la responsabilité absolue pour l'usage qu'on en fait sont les éléments d'un bon gouvernement. Le sentiment de la plus haute responsabilité, les sentiments nobles et élevés que nous donne la confiance des autres envers nous, la conscience d'être dans une position officielle tellement en vue que l'accomplissement *fidèle* du devoir sera nécessairement reconnu et récompensé, et tout abus de confiance découvert et puni, voilà les influences, les seules influences qui produisent les hommes d'Etat pratiques, énergiques et honnêtes. Les meilleurs gouvernements sont toujours ceux à qui l'on donne beaucoup de pouvoirs en leur faisant comprendre qu'ils seront abondamment honorés et récompensés s'ils en font un bon usage et que rien ne pourra les mettre à l'abri des châtiments les plus sévères s'ils en abusent.

Revenant sur ces questions dans son livre sur l'*Etat*, M. Wilson grave cet aphorisme : « La confiance et la responsabilité marchent de pair. »

§

Ces principes directeurs de sa doctrine étant posés, on ne peut s'étonner que le Président Wilson, ce grand ami sincère de la France, ne trouve quelque chose à critiquer dans la Constitution et dans la vie politique du pays. Ces critiques, issues d'une bienveillante amitié, méritent d'être prises en sérieuse considération ; et leur exposé nous permettra de préciser encore la vraie doctrine du Président Wilson. Ceux-là seuls qui tentent aujourd'hui de se faire de l'illustre chef d'Etat un allié malgré lui les accueilleront sans doute avec quelque mauvaise grâce. Les utopistes souffrent toujours du contact sain, mais un peu brutal des réalités.

D'accord avec tout ce qui se dit et s'écrit un peu partout aujourd'hui, et conformément à la doctrine que nous connaissons, M. Wilson affirme que « naturellement, presque toute la cohésion et tout le succès de la politique dépend de la présence ou de l'absence *d'une seule volonté directrice* : si les ministres n'ont pas de véritables pouvoirs de direction, ils ne peuvent

avoir qu'une politique peu énergique et peu efficace.... » Ici peuvent se placer des considérations d'une importance capitale qui démontrent combien sont vaines les critiques de ceux, parlementaires ou autres, qui rejettent toujours sur l'Administration toutes les fautes et toutes les erreurs qui se commettent. L'Administration n'est qu'un instrument irresponsable sur lequel trop souvent les législateurs, tout puissants et responsables, tentent de se décharger de leurs péchés. Qu'on médite donc ce qu'en pense M. Wilson :

Les relations entre l'Administration, qui exécute les lois, et le Parlement, qui les fait, sont de l'essence même du système du Gouvernement. La Législation et l'Administration, dans tout système bien équilibré, doivent marcher la main dans la main. C'est l'application que l'Administration en fait qui prouve la sagesse et la possibilité des lois ; c'est la Législation qui donne force et direction à l'Administration. Sans Législation, l'Administration est boiteuse ; sans Administration, la Législation est sans effet. Les rapports étroits qui existent entre ces deux pouvoirs apparaissent clairement quand on considère la question des dépenses faites pour l'entretien de l'Administration. Les législateurs tiennent, et ce à bon droit, les cordons de la bourse de la nation : avec leur consentement seulement, les impôts peuvent être levés et leurs produits dépensés. Sans les crédits qu'elle réclame, l'Administration ne peut mener à bien la tâche qui lui est imposée : mais sans l'explication complète des motifs pour lesquels il est nécessaire d'ouvrir ces crédits et l'exposé de la manière dont on propose de les dépenser, les législateurs ne peuvent pas, en bonne conscience, les voter. Aussi, une parfaite entente entre le Pouvoir exécutif et le Parlement est-elle indispensable, et cette entente ne peut exister s'il n'y a pas entre les deux pouvoirs une confiance et une intimité absolues.

L'absence de cette entente et de cette coopération a amené en France la plus grande impuissance financière de la part du gouvernement. Les Chambres ne se fient presque pas, en ce qui concerne les dépenses, aux propositions autorisées des ministres. La grande Commission du budget non seulement examine et révise, mais même bouleverse de fond en comble les projets financiers des ministres ; les ministres sont, la plupart du temps, laissés sans pouvoir et, par conséquent, tout à fait sans responsabilité, dans ces matières, et les dépenses suivent le caprice des Chambres plutôt que les nécessités de l'Administration.

Si l'Administration prête à la critique par ses défauts et ses insuffisances, c'est la Politique et ceux qui font la Politique, les parlementaires, qui sont directement responsables.

L'administration française, écrit M. Woodrow Wilson, dans toutes ses branches, à tous les degrés de l'échelle, depuis les plus bas jusqu'aux plus élevés, a été profondément corrompue par l'introduction de cette idée fatale que les charges publiques pouvaient et devaient être la récompense des services personnels ou de parti. Les ministres ont tous adopté, avec le même empressement, la pratique condamnable de distribuer les charges aux adeptes de leur parti, comme pour payer leur zèle de parti, et même aux amis et aux électeurs des députés, en échange de votes favorables à la Chambre. Naturellement, quand ils sont à court de présents à distribuer, ils sont fortement tentés de faire autant de vacances que possible dans les charges tenues par des hommes de l'opposition ou par des amis tièdes, afin d'avoir de nouvelles places à donner. Cette habitude ne peut être que doublement fatale à la bonne administration de la France à cause des fréquents changements de ministères qui caractérisent actuellement sa politique.

En théorie, c'est le Président de la République qui est le chef de l'Administration.

Mais le Président doit nommer des Ministres qui soient d'accord avec la majorité des Chambres, et ces Ministres sont responsables non vis-à-vis du Président, mais vis-à-vis des Chambres seules. En fait, les Ministres sont les représentants des Chambres.

Comme tels, écrit M. Wilson, ils contrôlent non seulement la politique, mais même le gouvernement. Naturellement, les nominations de fonctionnaires faites par le Président exigeant, dans tous les cas, le contreseing d'un Ministre, sont en général des nominations faites par les Ministres ; et ces nominations sont trop souvent faites conformément à leurs intérêts dans les Chambres, elles servent trop souvent, en un mot, à obtenir des votes.

Cette situation menace certainement de devenir plus dangereuse pour le bon gouvernement de la France qu'elle ne l'a été pour celui des Etats-Unis avec le système fédéral des nominations. Le nombre des fonctions qui sont données par les Ministres en France est beaucoup plus grand que le nombre de celles que peut donner le Président des Etats-Unis ; et la nécessité dans laquelle se trouvent les Ministres de plaire aux Chambres et de leur distribuer des faveurs de toutes sortes est incurablement plus grande que n'est la nécessité qu'éprouve le Président américain de plaire au Congrès, car les Ministres dépendent de la bonne volonté des Chambres au point de vue de la conservation de leurs fonctions, tandis qu'à ce point de vue le Président ne dépend pas du Congrès.

A s'en tenir à la lettre de la Constitution de 1875, il semble-

rait que le Président de la République d'une part, et le Sénat d'autre part, dussent avoir un grand pouvoir de contrôle sur la Chambre des Députés. Mais en fait, l'évolution a été telle (1) que seule la Chambre des Députés représente le pouvoir souverain, législatif, exécutif et parfois même judiciaire. On se trouve ainsi en présence d'une collectivité *irresponsable* qui se trouve être responsable en fait, car le pouvoir appelle la responsabilité, de tout ce qui touche au gouvernement et à l'administration du pays.

Le grand démocrate, ami de la France, qu'est le Président Wilson voit dans ce fait un redoutable danger qu'il signale en ces termes :

Chaque année, la position subordonnée du Sénat et le pouvoir supérieur, irrégulier, mais irrésistible de la Chambre n'ont fait que s'accentuer de plus en plus. Les anciens Présidents ont été des hommes si peu autoritaires et le Sénat a joué un rôle si timide dans les affaires que leur situation, que la Constitution avait faite avantageuse, s'en est trouvée complètement sacrifiée ; et la liberté sans frein de la Chambre constitue une des principales menaces pour l'avenir et même l'existence de la République.

Les parlementaires extrêmes, qui se prétendent ou qui se croient aujourd'hui « wilsoniens », et qui revendiquent constamment des droits et des pouvoirs toujours plus grands, empiétant chaque jour davantage sur les prérogatives de l'Exécutif, ne découvriront-ils pas dans cette critique l'amical conseil qui y est enveloppé ?

Recherchant les causes du malaise politique qu'il découvre en France, M. Woodrow Wilson remonte à la Constitution et relève un point qui lui paraît important, car pour lui les constitutions « définissent nettement les organes et les méthodes de gouvernement » :

Les Constitutions américaines ont eu pour origine des concessions de la Couronne d'Angleterre, auxquelles ont été substituées, à l'époque qui suivit la guerre de l'Indépendance, des concessions venues du peuple. D'abord chartes royales, elles sont devenues chartes nationales : elles sont dues à la collaboration intime du peuple, et sont basées sur sa sanction directe et explicite. Les Constitutions de la Suisse ont un caractère analogue : elles procè-

(1) En Amérique, l'évolution a été inverse et c'est l'Exécutif qui a nettement affirmé sa prépondérance sur le Législatif.

dent du peuple ; elles reposent en tous points et constamment sur la libre volonté du peuple.

En France, au contraire, le peuple n'a encore eu aucune part directe à l'élaboration de la Constitution. Les Constitutions françaises ont toujours été à la fois faites et adoptées par des assemblées constituantes : à aucun moment le peuple n'a eu à exprimer directement son opinion, même après que la Constitution a été élaborée. Son adoption, comme son élaboration, est due à l'assemblée constituante seule : elle est donnée au peuple, et non pas acceptée par lui. La Constitution actuelle de la République a même été faite et adoptée par une assemblée qui ne pouvait pas prouver son droit incontestable d'agir comme assemblée constituante.

Le système électoral, sur la critique duquel je ne puis m'étendre ici, contribue encore à augmenter les inconvénients d'un régime mal adapté aux nécessités du gouvernement démocratique.

Le résultat [du système électoral], écrit M. Wilson, est que la multiplication des partis, ou plutôt la multiplication des groupes et des fractions de chaque grand parti, est directement encouragée, et la France en souffre beaucoup. Les groupes rivaux sont tentés de montrer leur force lors du premier tour, dans le but de gagner une place ou d'échanger, lors du second, faveur pour faveur. Ils ne perdent rien à échouer au premier tour; ils ont chance d'obtenir des concessions ou d'être plus favorisés une autre fois, s'ils montrent quelque force ; les rivalités dans l'intérieur des partis sont encouragées, et non pas l'union. La France n'a pourtant pas les moyens de favoriser les factions.

Ainsi, au lieu d'être les délégués de leur grand parti au gouvernement, des chefs parlementaires devenant des chefs de gouvernement, les Ministres ne représentent qu'eux-mêmes, ou, au meilleur cas, quelque combinaison de groupes, essentiellement instable.

Les Ministres, écrit M. Wilson, ne sont guère que nominalement les chefs de la Chambre, tenant leur autorité pour peu de temps et d'une façon très précaire. Ils représentent une combinaison de groupes républicains ; presque jamais, depuis l'établissement de la République, ils n'ont eu derrière eux une majorité absolument homogène. La Chambre les traite comme s'ils étaient les agents d'un monarque, nommés par lui, et non ses représentants à elle ; elle est jalouse et soupçonneuse à leur égard. Pour que le système français fonctionne convenablement, il faut qu'il attende la forma-

tion de deux partis nationaux, ayant de la suite dans les idées, capables de s'organiser en partis de gouvernement, au lieu de se borner à une rivalité stérile.

Jaloux et soupçonneux, selon l'expression du Président Wilson, le Parlement a inventé pour satisfaire à ses soupçons un instrument : les commissions, pour satisfaire à sa jalousie une méthode : l'interpellation.

L'existence même des commissions, écrit M. Wilson, et du renvoi devant elles de toutes les propositions, renvoi qui est de droit, prouve que la Chambre tient à examiner toutes les propositions par elle-même, qu'elles émanent ou non des ministres. Par conséquent, tout cela tend à prouver que le pouvoir dirigeant des ministres se heurte à des difficultés et à des obstacles. Les commissions insistent toujours pour mettre au moins quelques détails de leur cru dans les propositions qui leur sont soumises ; les ministres eux-mêmes peuvent être sûrs de voir leurs projets tiraillés et modifiés.

Développant cet aperçu, l'illustre homme d'Etat poursuit en étudiant avec quelque détail le rôle des commissions du budget, les plus importantes de toutes, tant à la Chambre qu'au Sénat :

Ces Commissions, écrit-il, comme les autres Commissions permanentes, s'arrogent en quelque sorte un pouvoir dominant absolu sur la politique financière du gouvernement ; il en résulte qu'elles enlèvent à la législation financière l'ordre et la consistance nécessaires, et qu'elles rendent tout à fait impossible la responsabilité des Ministres. Les autres Commissions ne font qu'examiner les questions et faire des rapports ; la Commission du budget entreprend souvent de réviser d'une façon radicale, quelquefois de transformer complètement les projets ministériels ; elle élabore ce qu'elle est seulement chargée de contrôler (1).

Laissons maintenant le Président Wilson porter son jugement sur la méthode des interpellations et sur les abus qui en découlent :

On s'est servi en France tellement peu sagement, tellement à tort et à travers, du droit d'interpellation, qu'on a fini par discréditer le système du cabinet français. La Chambre des Députés est notoirement un corps sans modération et elle paraît constamment portée

(1) L'ouvrage de M. Wilson est de 1890, il est donc utile d'ajouter que d'année en année les Commissions se sont arrogé des pouvoirs de plus en plus formidables, et que les vices ici signalés n'ont fait que s'aggraver.

à mesurer ses forces avec celles du gouvernement du moment. On se sert sans hésitation de l'interpellation pour attaquer les ministres par surprise. Les députés passent leur temps à attendre l'occasion de les prendre en défaut. De plus, on les interpelle très souvent, non pas sur des questions de première importance ou sur des actes caractérisant bien leur politique, mais sur les plus petits riens du jour. Une poussée soudaine sur une question minime détermine souvent le vote, et voilà peut-être un cabinet par terre, comme renversé par un croc en jambe, non parce que sa politique a subi un échec ou a déplu, mais parce qu'une majorité de hasard s'est formée contre lui.

Nous sommes ainsi amenés à constater que, sous l'influence des divers facteurs que nous venons d'énumérer, en suivant la savante analyse critique du Président Wilson, la France est allée, progressivement, vers un régime nouveau, vers une forme particulière de la démocratie que l'illustre homme d'Etat dénomme *le Gouvernement par les Chambres.*

La responsabilité ministérielle, écrit-il, a rapidement fait place, en France, dans les dernières années au gouvernement par les Chambres, ou, ce qui est pis, au gouvernement par la Chambre des Députés. La responsabilité ministérielle est compatible avec le pouvoir dirigeant des ministres ; sous un ministère ayant réellement le droit de diriger la politique de l'Etat, les Chambres ayant à juger et à contrôler, non à diriger, cette politique peut être digne, stable et forte. Mais en France, les Ministres ont, de plus en plus, à mesure que la République avance en âge, pris l'habitude de substituer à leur pouvoir directeur primitif une obéissance soumise, une complète servilité devant les désirs, même les caprices, de la Chambre des Députés. Les fonctions extraordinaires que s'est arbitrairement arrogées la Commission du budget ne sont que le reflet de toute la situation politique en France. La Chambre a entrepris de gouverner, avec ou malgré les Ministres. Elle s'est montrée si capricieuse, si obstinée à renverser tout ministre qui ne voulait pas, de bon gré, faire toutes ses volontés, si impatiente de toute espèce de joug ministériel que presque tous les hommes publics habiles et expérimentés de France ont été actuellement, d'une manière ou d'une autre, discrédités par leurs actes ; et la France faiblit sous cette pesante, cette intolérable forme de gouvernement, le *gouvernement par une assemblée en masse,* par une assemblée inorganique. C'est cet état de choses qui a si souvent provoqué des demandes en revision de la Constitution, et qui, au moins dans une occasion célèbre, a paru devoir favoriser le retour à une sorte de dictature.

§

De cette étude sur le gouvernement de la France, dont j'ai retenu surtout, comme la plus significative, la partie critique, la doctrine du Président Wilson se dégage nettement, telle que j'ai tenté de l'esquisser dans les premières pages de cet essai, et qui se résume dans une politique « simultanément populaire et autoritaire », essentiellement démocratique, puisque le Chef de l'Etat tire son autorité de l'assentiment populaire, et qu'il s'appuie sur l'opinion publique, dont il s'inspire, tout en réussissant presque toujours à la guider. Aux environs de 1885, les Etats-Unis ont connu une période où l'Exécutif avait abdiqué devant les Chambres, période assez lamentable que M. Daniel Halévy résume ainsi :

Le Président n'est plus que le chef des commis ; il n'ose plus user du droit qu'il possède de parler directement au Congrès ; il ne sait plus diriger le travail législatif par ses indications, ses recommandations, ses vetos ; les deux Chambres ont réussi à restreindre, à étouffer ses pouvoirs. La Cour Suprême, juge de la légalité des lois même, s'efface : elle reconnaît au pouvoir législatif le privilège de déterminer la nature, l'étendue, les moyens de ses propres pouvoirs. Que reste-t-il ? La Chambre des Représentants et le Sénat, qui forment ensemble le Congrès, sont vainqueurs. Mais ce sont de tristes vainqueurs.

Sous d'énergiques impulsions l'Exécutif ne devait pas tarder à reprendre le dessus et à développer immensément ses prérogatives, grâce aux efforts intelligents des Cleveland, des Roosevelt, et finalement de M. Wilson lui-même.

Dès l'année 1789, l'illustre Président Jefferson prévoyait que la tyrannie parlementaire était un des plus graves dangers qui pouvait menacer une démocratie.

Le pouvoir exécutif dans notre gouvernement, écrivait-il dans une lettre à Madisson, n'est pas le seul, il n'est peut-être pas le principal objet de ma sollicitude. La tyrannie des législateurs est actuellement, et sera pendant bien des années encore, le danger le plus redoutable.

Toute l'œuvre écrite, toute l'action du Président Wilson est là pour prouver qu'il partage entièrement ce point de vue ; ce qui ne l'empêche pas, au contraire, d'être foncièrement démocrate.

S'appuyant délibérément sur le peuple, dont il est le mandataire, l'illustre homme d'Etat veut que le peuple puisse voir clair dans sa politique ; il fait une politique au grand jour, mais n'est pas de ceux qui, tout en la réclamant, instituent des Comités secrets.

Il suffit de connaître la vraie doctrine politique du Président Wilson, la doctrine de toute sa vie, faite d'un harmonieux et vivant mélange d'idéalisme et de réalisme, pour être certain qu'il décevra les vaines espérances des pseudo-wilsoniens d'aujourd'hui.

Il serait impertinent et inopportun aujourd'hui, mais non point impossible, de déduire de la doctrine ce que pourra être la politique étrangère du Président. On peut être certain qu'il écartera d'un même geste l'utopie et la *realpolitik* brutale.

Avec ce sens de l'autorité qui le caractérise, le Président a le sentiment très net de la force qu'il représente, lui qui écrivait :

Il y a une force derrière l'autorité du magistrat élu, tout comme derrière celle du despote usurpateur, une force bien plus grande derrière le président des Etats-Unis que derrière le Tsar de Russie.

Je ne puis mieux terminer et conclure cet essai qu'en offrant à la méditation des admirateurs du Président Wilson, à ses vrais admirateurs comme à ces néophytes qui veulent à tout prix incarner en lui la philosophie de leurs illusions et de leurs appétits, ces mots décisifs :

LE GOUVERNEMENT REPOSE SUR L'AUTORITÉ ET SUR LA FORCE. — La caractéristique essentielle de tout gouvernement, quelle que soit sa forme, est l'autorité. Dans chaque cas il y a, d'un côté, ceux qui gouvernent, de l'autre, ceux qui sont gouvernés. Et l'autorité de ceux qui gouvernent, directement ou indirectement, repose toujours, finalement, sur *la force*.

Ces fortes paroles résument toute la doctrine du Président Wilson.

XXX.

HENRI HEINE

PATRIOTE ALLEMAND

—

Quelques années avant la guerre, M. Henri Lichtenberger comptait jusqu'à huit critiques allemands, plus ou moins notoires, qui absolvaient Henri Heine du crime de félonie à l'endroit de la patrie allemande. Aujourd'hui que le pangermanisme a égaré jusqu'au délire ce peuple sauvagement rué à la conquête du monde, pas une voix ne s'élèverait pour lui maintenir sa place dans le Panthéon des gloires nationales : Treitschke ne lui refusait-il pas déjà les sentiments qui sont à la base du patriotisme allemand, « le dévouement à l'Etat, le loyalisme dynastique, la foi religieuse (1) » ?

Laissons ses compatriotes régler leur compte avec le poète qui a vécu vingt-cinq ans sur la terre de France et y dort son dernier sommeil ; mais demandons-nous si nous-mêmes nous avons eu raison de l'accueillir à notre foyer intellectuel et de l'appeler « le plus Français des Allemands ».

Le temps est loin où nos critiques accordaient à Heine des lettres de naturalisation littéraire :

A l'opposé, disait Gérard de Nerval, de beaucoup de ses compatriotes, farouches Teutons et *gallophages*, qui ne jurent que par Hermann, Henri Heine a toujours beaucoup aimé les Français ; si la Prusse est la patrie de son corps, la France est la patrie de son esprit (2).

(1) Cette citation et plusieurs de celles qui suivront sont extraites du beau livre de M. H. Lichtenberger : *Henri Heine penseur,* 1905.
(2) *Revue des Deux Mondes,* 15 septembre 1848.

Si le clair de lune allemand, écrivait Th. Gautier, argentait un des côtés de sa physionomie, le gai soleil de France dorait l'autre (1).

Mais Gérard de Nerval était le traducteur attitré de Heine, presque son collaborateur pour l'édition française de ses œuvres ; quant à Th. Gautier, il avait souvent rencontré Heine dans les milieux littéraires et avait noué avec lui une de ces amitiés d'artistes qui engagent moins le cœur que l'esprit et deviennent comme une monnaie cosmopolite qui s'échange sans qu'on fasse attention à l'effigie.

Cette légende d'un Heine « presque Français » résista pendant la guerre de 1870, et même les vaincus de l'*année terrible* trouvèrent une âpre satisfaction à lancer sur leurs féroces vainqueurs les traits d'ironie dont Heine les avait criblés. C'est ainsi que Paul de Saint-Victor dressait avec des citations de Heine un réquisitoire foudroyant contre les *Barbares et bandits*, qui déjà se mettaient au ban des nations civilisées.

Longtemps encore le nom de Heine continuait à fixer les sympathies françaises ; pour lui ouvrir toutes grandes les portes de la cité, un de nos critiques remarquait que Heine « ne fuma jamais », et, « ce qui est plus étonnant encore », qu'il « n'aimait pas la bière (2) ».

Enfin, en 1897, M. Legras revisa le procès, et, sans s'arrêter à une physiologie enfantine ou à de superficielles apparences, rendit Heine à sa vraie patrie :

En réalité, disait le critique, c'est le pays allemand qu'il a toujours chéri. Il s'est moqué à satiété de la lourdeur et de la patience germaniques, des interminables verres de bière et des pipes sans fin ; mais, lorsque dans son âme la satire s'assoupissait, il songeait avec mélancolie à la robuste terre des chênes et des tilleuls en fleur... L'éternel moqueur, exilé en France, dans des mœurs et dans une langue étrangères, avait au fond du cœur une petite retraite attendrie où gazouillaient les souvenirs chéris de son adolescence ; et lorsqu'il oubliait la politique pour laisser bruire en lui les impressions sentimentales, son cœur se fondait dans une *Sehnsucht* impuissante (3).

Après M. Legras il serait inutile de revenir sur la question si la guerre ne nous avait fait un patriotisme plus ombrageux, et si quelques Français de foi robuste ne restaient pas con-

(1) Etude sur Heine, en tête d'une nouvelle édition des *Reisebilder*, 1863, Lévy.
(2) Louis Ducros, *H. Heine et son temps* (1886).
(3) *Henri Heine poète*, p. 284.

vaincus que dans le conflit actuel Heine se fût rangé parmi les ennemis de l'Allemagne (1). Aurait-il été aujourd'hui avec le petit groupe des Allemands libérés qui, à Berne, menèrent courageusement le combat de la vérité et du droit? Ou bien aurait-il imité ces cosmopolites et ces révolutionnaires d'Allemagne, qui sont allés comme à une fête à la guerre « fraîche et joyeuse » ? Il est à craindre qu'Henri Heine, au moment de prendre parti, eût prononcé publiquement les mots qu'en 1855 il biffait sur le brouillon d'une lettre à Thiers : *Anche io sono tedesco.*

I

Qui pourtant paraissait plus que lui, destiné, par le milieu et l'éducation, à devenir un déraciné ?

Il vit le jour à Dusseldorf, dans une ville industrielle et commerciale, que ne recommandaient ni sa situation pittoresque, ni ses souvenirs d'art ou d'histoire; lui la déclare « très belle », et il ajoute :

> Lorsqu'on y pense de loin, et que par hasard on y est né, on éprouve un singulier sentiment. Moi, j'y suis né, et il me semble alors que j'ai besoin de retourner tout de suite dans ma patrie.

A Dusseldorf, il a quelques-uns de ses chers morts : son grand-père maternel, son oncle von Geldern et le fils de celui-ci, deux médecins célèbres, et aussi la « pieuse Ursule » qui le portait enfant sur ses bras. Il tient encore à Dusseldorf par les doux souvenirs du premier âge : ses jeux sur la place du château, l'appel séduisant du « cagneux Hermann » vantant ses « savoureuses tourtes aux pommes », les gracieux minois de jeunes filles épanouis à l'ogive des fenêtres voisines, les récits de la belle Johanna évoquant la fée du Rhin, l'ensorcelante Loreley.

Mais cette enfance fut toute pénétrée d'influence française. Sa mère, dont il a dit qu'elle «joua le principal rôle dans l'histoire de son développement », était une fervente lectrice de l'*Emile* de Rousseau ; son père affichait des sentiments napoléoniens. Aussi bien Dusselforf, capitale du duché de Berg, avait, comme les villes du bord du Rhin, tressailli au souffle libérateur de 89 et reçu en hôtes désirés les Français : « le

(1) Voir *Questions de guerre, Conférences données à l'Université de Lyon,* 1re série, 1915, p. 129, 130.

pays rhénan se donnait vraiment à la France », a dit un historien (1). La ville fut occupée à deux reprises par nos troupes : du 6 septembre 1795 au 31 mai 1801, et de 1806 à 1813. Heine avait sept ans, lorsqu'il assista, le 21 mars 1806, à l'entrée solennelle de Murat, créé grand-duc de Berg, dans la capitale de ses nouveaux Etats :

Je vis la marche des troupes françaises, ce joyeux peuple de la gloire qui traversa le monde en chantant et en faisant sonner sa musique, les visages graves et sereins des grenadiers, les bonnets d'ours, les cocardes tricolores, les baïonnettes étincelantes, les voltigeurs pleins de jovialité et de point d'honneur, et le grand tambour-major tout brodé d'argent, qui savait lancer sa canne à pommeau doré jusqu'au premier étage et ses regards jusqu'au second aux jeunes filles qui regardaient par les croisées.

Heine retrouvait encore les Français à l'école : c'est dans un lycée français qu'il fit ses études, sous la direction d'anciens jésuites et de prêtres catholiques ; l'enseignement s'y donnait dans notre langue, et le tiers des heures de classe était affecté à la grammaire et à littérature française. Heine, qui a vanté les méthodes pédagogiques de ses maîtres, ne laissa pas entamer par elles son germanisme. Ainsi jamais il ne réussit à faire des vers français ; de là ses préventions contre notre poésie, qu'il déclarait condamnée à « la périphrase descriptive et imagée » :

Procuste, continue-t-il, est assurément l'inventeur de cette métrique, vraie camisole de force appliquée à des pensées trop paisibles pour avoir besoin d'une telle contrainte. Faire consister la beauté d'un poème dans les difficultés de versification vaincues, c'est un principe ridicule qui a la même origine extravagante. L'hexamètre français, ce *hoquet rimé*, est pour moi une abomination.

Pour mieux le prouver, il cite quelque part un vers d'un poème écrit par un de ses grands-oncles, et qui joint à la banalité de l'expression une métrique de fantaisie :

Où l'innocence périt, c'est un crime de vivre !

Cette France, Heine la retrouvait encore à son foyer, sous la figure de ce tambour Legrand, qu'il a immortalisé dans les *Reisebilder* :

(1) A. Rambaud, *Histoire de la domination des Français sur le Rhin à la fin du XVIII[e] siècle et dans les premières années du XIX[e]*.

Parbleu! s'écrie t-il, que ne dois-je pas au tambour français qui logea si longtemps chez mon père, par billet de logement, qui avait la mine d'un diable, et qui était bon comme un ange, et surtout qui tambourinait si bien!

Il est orignal, cet enseignement d'histoire et de géographie par Legrand, qui ne sait pas l'allemand, mais qui fait parler son tambour :

Il me racontait les faits héroïques du grand empereur et me tambourinait les marches qui avaient accompagné ces faits, si bien que je voyais et que j'entendais tout en réalité : je vis ainsi la marche à travers le Simplon... l'empereur en avant, et, derrière, ses braves grenadiers qui grimpent, tandis que les oiseaux de proie effrayés s'envolent avec un croassement et que les glaciers tonnent dans le lointain... Je vis l'empereur, le drapeau à la main, sur le pont de Lodi... Je vis l'empereur en manteau gris à Marengo... Je vis l'empereur à cheval à la bataille des Pyramides... Rien que fumée de poudre, que mamelucks... Je vis l'empereur à la bataille d'Austerlitz... Oh! comme les balles sifflaient sur la plaine glacée!...

Un jour, le dieu apparut à l'enfant ébloui, dans l'allée du jardin de la cour à Dusseldorf :

Mon cœur, a-t-il écrit, battait la générale... Et l'empereur avec sa suite chevauchait au beau milieu de l'allée; les arbres, interdits, se courbaient en avant, à mesure qu'il avançait, les rayons de soleil dardaient en tremblotant et d'un air de curiosité à travers le vert feuillage; et sur le ciel bleu, on voyait distinctement étinceler une étoile d'or.

L'étoile alla se perdre dans les steppes glacées de la Russie. Quand les débris de ce qui fut la grande armée repassèrent par l'Allemagne, Heine s'apitoya sur la destinée de ces « orphelins de la gloire » ; un tambour avec sa caisse se traînait à leur tête : c'était l'ombre de Legrand qui battait à la fois une marche triomphale et une marche funèbre, la bataille de la Moskowa. Sous le coup direct de cette émotion, Heine composa son fameux lied des *Grenadiers*, où revivent ces âmes d'acier des soldats de la vieille garde, trempées pour leur empereur au creuset de toutes les souffrances et de toutes les fidélités.

Toujours elles se mouilleront de larmes françaises, ces fleurs d'imagination et de poésie jetées par Heine sur le souvenir

de ces humbles héros qui construisirent le plus grandiose édifice où jusque-là se fussent abrités des rêves d'épopée !

Quel Français fut plus que Heine un fervent du culte napoléonien ! Il lit avec avidité la littérature de Sainte-Hélène, les ouvrages d'O'Meara, d'Antommarchi, de Las Cases, du capitaine Maitland ; il appelle le livre de Ségur « un beau poème épique », dont les héros, quoique véritables, surpassent ceux qu'enfante l'imagination des Allemands. Apprend-il que Walter Scott prépare une étude sur le grand Français, il est inquiet, non pour Napoléon, mais pour celui qui aspire à se faire son historien, « car un pareil livre, dit-il, peut devenir la campagne de Russie de cette gloire qu'il a laborieusement acquise » ; lorsque cette *Vie de Napoléon* a paru (1828), sa colère éclate : « Les Anglais, s'écrie-t-il, n'avaient fait que tuer Napoléon, mais Walter Scott l'a vendu. »

On n'en finirait pas d'extraire de l'œuvre de Heine les pages admiratives consacrées à Napoléon ; qu'il suffise de citer ici quelques-uns des vers que lui inspirera le retour des cendres de 1840 :

Les hommes regardaient avec des yeux hagards, à la fois réjouis et terrifiés, comme s'ils voyaient apparaître un fantôme chéri. Dans leur âme se rallumaient les vieux souvenirs du rêve impérial. Le conte de fée de l'Empire, avec ses splendeurs héroïques, était évoqué devant eux. J'ai pleuré ce jour-là. Les larmes me sont venues aux yeux, quand j'ai entendu retentir ce cri d'amour, oublié depuis longtemps : Vive l'Empereur !

Après avoir relevé ces témoignages de bonapartisme littéraire, dirons-nous avec Victor Hugo : « Pour la France, à qui Sainte-Hélène a serré le cœur, quiconque admire et aime l'Empereur est Français (1) » ? Non ; car Heine a moins admiré en Napoléon le grand Français que le bienfaiteur de l'Allemagne. Il a compris que la mission de Napoléon fut de combattre pour assurer la victoire de la révolution, non pas en France où il remplaça la liberté par la gloire, mais dans la vieille Europe, qu'il rajeunit au contact des immortels principes de 1789, surtout dans ces pays du Rhin où, sous le régime de l'occupation française, disparaissaient les derniers vestiges du servage et de la féodalité, où les Juifs étaient

(1) *Le Rhin*, Conclusion.

émancipés, où la promulgation du Code civil ouvrait une ère de justice, de tolérance et d'égalité.

Bien plus, c'est Napoléon qui, sans le savoir, sauva la pensée allemande, menacée de proscription par le despotisme des princes. Fichte ne s'y trompa pas, lorsqu'en 1798 il fut accusé d'athéisme, parce qu'il avait, a dit Gœthe en style officiel, « osé s'exprimer sur Dieu et sur les choses divines d'une manière qui paraissait contredire le langage usité pour de tels mystères ». C'est la liberté d'opinion qui était menacée en la personne de Fichte :

Si les Français, écrivait celui-ci, ne conquièrent pas une immense suprématie et s'ils n'introduisent pas des changements en Allemagne, du moins dans la plus grande partie, d'ici à quelques années, un homme connu pour avoir pensé une fois librement ne trouvera plus en Allemagne un coin pour y reposer sa tête.

Faut-il s'étonner que Heine ait vu en Napoléon le sauveur de l'idéalisme allemand? « Sans lui, dit-il, le gibet et la roue auraient fait bonne raison de nos philosophes et de leurs idées. »

C'est donc par patriotisme allemand que Heine est resté fidèle, toute sa vie, au souvenir de celui qui avait fait battre son cœur d'enfant, et qui rendait à la pensée son droit d'existence dans cette Allemagne, que l'Autriche de Metternich, la Russie de Paul Ier et l'Angleterre de Pitt voulaient mettre aux fers de l'apathie philosophique. Soulignons la beauté de l'attitude de Heine à l'égard de Napoléon; mais n'oublions pas qu'elle révèle en lui un patriote allemand éclairé, et non un transfuge passé au camp français.

II

En quittant Dusseldorf pour entrer à l'Université, de Bonn d'abord, de Gœttingue ensuite, Heine échappait à l'influence française, et, comme ses camarades d'études, s'éprenait d'une Allemagne une et libre.

Avec eux il voulait s'enrôler en volontaire pour combattre Napoléon revenu de l'île d'Elbe; avec eux il glorifiait le vainqueur de Waterloo, « le splendide, homérique et divin Blücher »; avec eux enfin, il partageait les préventions gallophobes du fameux père Jahn, qui prêchait la haine des

« welsches lascifs » et la résurrection des mœurs naïves des ancêtres, les « nobles fils d'Arminius ».

Pour préserver ses compatriotes de la corruption française, Jahn proposait de planter sur la frontière du Rhin une vaste forêt peuplée de bêtes sauvages : c'est le thème sur lequel Heine composait en 1815 un petit poème, *Deutschland*. A l'exemple de Jahn, il frémit devant « l'enfer rusé et malin » qui du pays des Francs menace la Germanie, « apportant la honte et l'humiliation dans la pieuse patrie allemande », où les hommes se montrent les vrais descendants de Hermann, « courageux comme des lions », et pourtant « doux et humains », tandis que les femmes « se penchent, infirmières dévouées, sur le lit de douleur des héros blessés dans la guerre sainte »; et le poète de s'écrier : « Gloire et prospérité à l'empire allemand ! »

En 1817, Heine s'associait aux fêtes de l'anniversaire de Leipzig et du 3e centenaire de la Réforme; en l'honneur de la liberté allemande, il allait, au prix d'un « bon rhume de cerveau », passer une veillée patriotique sur le Drachenfels :

A minuit, écrit-il, on avait déjà escaladé le vieux château en ruines; un tas de bois flambait au pied des murailles; tout autour les jeunes hommes s'étaient accroupis, et le chant des saintes victoires de l'Allemagne retentissait.

Nous vidions des cruches de vin du Rhin à la prospérité de l'Allemagne. Des ombres de chevaliers nous entouraient frissonnantes; de nébuleuses figures de femmes flottaient devant nous...

A l'Université de Bonn, Heine s'adonnait à l'étude du passé germanique, histoire, linguistique, droit, — plus tard, à Göttingen, il suivait des cours de vieil allemand, et, en 1823, il appelait de ses vœux une apothéose du moyen âge, où rayonnerait la splendeur du *Nibelungenlied* et de la cathédrale de Cologne.

Il faut donc le prendre au mot, lorsqu'il écrit, le 7 mars 1824, à Christiani, qu'il est « une bête très authentiquement allemande », qu'il aime, au fond, le génie allemand « plus que tout au monde », que son cœur est « un temple du sentiment allemand », et ses livres « des archives de poésie allemande ».

III

Cette crise de nationalisme ne dura pas : Heine se heurta aux mesures réactionnaires de la Prusse et de l'Autriche. En 1819, ces deux puissances s'entendirent au congrès de Carlsbad pour surveiller l'enseignement des professeurs et pour refréner le libéralisme des étudiants :

La jeunesse universitaire et ses maîtres, dit M. Lévy-Bruhl, n'avaient plus le droit de se passionner que pour des intérêts philosophiques, scientifiques ou philologiques (1).

En même temps, les Juifs redevenaient en Allemagne les parias qu'ils n'avaient cessé d'être que sous la domination française.

Heine était révolté. Dès 1822, on lit dans sa correspondance de dures épigrammes à l'adresse de ses compatriotes :

Tout ce qui est allemand fait sur moi l'effet d'un vomitif.

ou encore :

Je n'aurais jamais cru que ces bêtes qu'on nomme Allemands soient une race si ennuyante et malicieuse.

Dans ses *Lettres de Berlin* (1822), il se vante d'avoir pu « se dégager du bourbier de l'égoïsme national ».

Il s'émancipe jusqu'à prendre en pitié le père Jahn avec ses éternelles invectives contre la France dégénérée, et le germaniste Massmann, avec son « nez camard », son « pourpoint teutonique » et ses « déclamations contre la Babylone moderne ». Il va enfin jusqu'à railler les souvenirs sacrés de 1813, et cette guerre de l'indépendance qui n'a délivré l'Allemagne des étrangers que pour la courber sous le joug de ses princes.

L'idée lui vient, dès 1823, d'aller terminer ses études à Paris :

Je compte, écrit-il, y rester plusieurs années, travailler comme un ermite, à la Bibliothèque Royale, et contribuer activement à y faire connaître la littérature allemande, qui commence à prendre pied en France.

Mais son oncle, le riche banquier de Hambourg, dont les subsides lui assuraient la vie matérielle, s'oppose à ce projet.

(1) *L'Allemagne depuis Leibniz*, p. 542.

Cependant, en 1826, les tourments de sa situation, « par exemple, dit-il, le juif indélébile », le poussent « irrésistiblement à dire adieu à la patrie allemande » : il part en Angleterre, où le pays et les habitants lui déplaisent ; il séjourne à Munich, il voyage en Italie.

Revenu en Allemagne, il succombe sous le poids de ses déceptions : un double amour malheureux lui avait meurtri le cœur ; ses ambitions de professorat avaient échoué devant l'opposition du parti ultramontain de Munich ; la censure guettait les incartades de sa plume antireligieuse et libérale : autant de raisons qui le poussaient à s'expatrier.

Où aller ? Pour réfléchir à la question, Heine se rendit à Heligoland (fin juin 1830), sous prétexte de prendre les eaux. Là, il jette les yeux sur la carte du monde, et y cherche le Paradis du repos et de l'indépendance.

Le Midi ? « Hélas ! chaque citronnier cache une sentinelle autrichienne. » — Le Nord-Est ? « Ah ! les Russes, ces ours de la mer glaciale, sont plus dangereux que jamais, maintenant qu'ils commencent à se civiliser et à porter des gants blancs ». — L'Angleterre? « Non, jamais je ne retournerai dans cet abominable pays ». — La France? « Les jésuites y fleurissent et chantent victoire... le gouvernement est encore plus stupide que jamais. » — L'Amérique? « Cette immense prison d'hommes libres, où les chaînes invisibles me pèseraient encore plus que les chaînes visibles de la patrie. »

Heine est perplexe; il se décide à n'être plus que poète, à se plonger dans l'art et dans la contemplation de la nature. Mais voici qu'un paquet de journaux arrive dans l'île, apportant l'éclair français du soleil de juillet. Heine court par la maison comme un fou, il presse sur son cœur hôtes et baigneurs; il s'exclame : « Ici commence une nouvelle France... Lafayette..., le drapeau tricolore..., la Marseillaise... Je suis comme enivré. » Le sort en est jeté : « Moi aussi, s'écrie-t-il, je suis fils de la révolution, et de nouveau je tends les mains vers les armes sacrées. » Il monte sur une barque de pêcheur, brave le vent et l'orage, aborde à Cuxhaven.

Certes, son enthousiasme était sincère; pourtant pour l'arracher à l'Allemagne, il fallut encore qu'il manquât un poste de syndic, à Hambourg. Cette fois, il ne lui restait qu'à s'expatrier :

Je vais à Paris, écrit-il à Varnhagen, où je pourrai respirer un air pur, me livrer tout entier aux saintes pensées de ma nouvelle religion, et devenir peut-être un de ses prêtres en y recevant la consécration dernière.

C'était en mai 1831 : le départ de Heine pour la France semble n'avoir été qu'un pis-aller.

IV

A Paris, son ambition était de préparer le rapprochement intellectuel et politique de l'Allemagne et de la France, ou, comme il dira dans son testament de 1851, de travailler à « l'entente cordiale » entre les deux nations :

Je crois, ajoutait-il, avoir bien mérité autant de mes compatriotes que des Français.

Beaucoup d'Allemands lui contestent le premier point : en quoi ils sont exigeants ; trop de Français lui accordent le second : en quoi ils sont indulgents ou naïfs.

Voyons d'abord comment il a présenté la France aux lecteurs de la *Gazette universelle d'Augsbourg*, dans la double série de ses articles, de décembre 1831 à juin 1832, et de 1840 à 1843 (1).

Pour juger la France, Heine se contente d'observer Paris.

Car ce que pense la province, a-t-il écrit, importe aussi peu que ce que nos jambes pensent. C'est la tête qui est le siège de nos pensées... Les gens que j'ai trouvés en province me faisaient l'effet des bornes milliaires qui portent inscrit sur leur front leur éloignement, plus ou moins grand, de la capitale.

Ce n'est pas lui qui eût dit comme ce fou furieux — un Boche de 1918 — : « Qu'importe que Paris soit ravagé et brûlé ; le monde n'y perdra rien ! » Heine admirait Paris, « foyer de toute lumière et de tout éclat », « capitale de tout le monde civilisé », où se créent l'art, la religion, la vie même de l'humanité. Quel malheur, d'après lui, « si le langage grasseyant des lieutenants de Potsdam devait encore retentir dans les rues de Paris, la sale botte teutonique souiller de nouveau

(1) La 1re série forme le volume *De la France*, publié en 1832 ; la 2e série a paru sous le titre de *Lutèce* (l'édition allemande est de 1854 ; une traduction française, faite en 1855, reproduit les articles dans leur texte complet, sans les suppressions et les changements opérés par la *Gazette*). Voir aussi : *De tout un peu, Satires et portraits, Allemands et Français.*

le noble pavé des boulevards, le Palais-Royal exhaler encore une fois l'odeur de cuir de Russie » ! Ces déclarations sont un hommage à la France et à la civilisation, car Paris est un de ces lieux saints où s'élabore la culture humaine et dont la destruction serait le plus grand péché contre l'esprit.

Cependant comment ne pas regretter que l'expérience de Heine ait été limitée à Paris et, dans Paris, à la société littéraire ou cosmopolite, qui est assurément l'une de ses parures, mais dont l'éclat, après tout superficiel, voile les véritables vertus de la race ? Heine ne s'est jamais assis au foyer d'une famille française; il fut l'hôte de la princesse Belgiojoso ou du baron Rothschild; il fréquenta des Français illustres, Thiers, Mignet, Quinet, Th. Gautier, Victor Cousin, etc.; mais il resta à la surface de cette âme française qu'il se flattait de révéler à ses compatriotes :

Ma belle Lutèce, écrivait-il en 1855, n'oublie pas ma nationalité ; bien que je sois un des mieux léchés entre mes compatriotes, je ne saurais pourtant pas tout à fait renier ma nature; c'est ainsi que les caresses de mes pattes tudesques ont pu te blesser parfois, et je t'ai peut-être lancé plus d'un pavé sur la tête, dans la seule intention de te défendre contre des mouches !

Cet aveu honore l'écrivain: mais il nous met en garde contre ses jugements sur le caractère français.

A-t-il mieux apprécié la politique de la France ? Fier de parader devant ses compatriotes dans son rôle de tribun, il se range en 1832 parmi les adversaires de la monarchie de Juillet : Thiers est à ses yeux « un indifférentiste de l'espèce la plus profonde » ; Guizot un hypocrite, qui excelle « à parer les choses les plus illégales du voile de l'ordre légal » ; Casimir Périer, un « apostat de la liberté », « la figure sombre qui s'est placée si hardiment entre les peuples et le soleil de juillet ».

Avec les années il apprit à connaître le personnel dirigeant de notre pays ; en 1843, Louis-Philippe n'est plus le roi félon, qui escamotait une couronne et trahissait la révolution, mais le « magicien suprême » qui « tient les tempêtes liées par sa patiente prudence » ; Thiers lui semble « véritablement pénétré du sentiment national français » ; en Guizot, qu'il continue à détester pour « son orgueil toujours aux aguets, son tranchant de doctrinaire et son extérieur âpre de calviniste », il estime

l' « honnête homme », le « grand orateur », le ministre à qui « les intérêts de l'humanité tiennent à cœur ».

Aussi pouvait-il écrire à Thiers, en 1855, en lui adressant sa *Lutèce* :

J'ai voulu évoquer par cette publication les jours les plus brillants de cette période parlementaire qui ne sera représentée dans l'histoire que par trois grands noms, ceux de Louis-Philippe, de Thiers et de Guizot, et je crois n'avoir pas tout à fait manqué mon but (1).

Malheureusement il est un point sur lequel Heine n'a pas varié : il s'obstine à voir dans la France le pays du « matérialisme » philosophique et moral, où le culte de l'argent et du bien-être a rabaissé les esprits, où les partis s'enlisent dans de mesquines combinaisons, où les individus, oubliant l'intérêt général, s'absorbent dans la poursuite d'un bonheur égoïste. Aussi croit-il pouvoir diagnostiquer la mort de la France, mort sinon prochaine, du moins presque fatale :

La France, écrit-il, n'est pas encore finie ; mais, — comme tous les peuples, comme le genre humain lui-même, — elle n'est pas éternelle, elle a peut-être déjà passé sa période d'éclat.

Depuis Herder ce dogme de la décadence de la France circulait en Allemagne ; mais Herder, qui n'avait séjourné que quelques mois dans notre pays, ne l'avait pas connu. Heine avait vécu de notre vie pendant de longues années et il prétendait faire servir nos institutions à l'éducation politique de l'Allemagne ; on attendait de lui un acte de foi dans les destinées de la France.

En revanche, dans ses jugements sur nos écrivains, Heine paraît échapper aux préventions que Lessing et Schlegel avaient, de propos délibéré, répandues en Allemagne, pour y favoriser l'essor de la littérature nationale.

Alors que Lessing mettait au pilori nos poètes dramatiques, Heine faisait profession de *respecter* Corneille, d'*aimer* Racine, et d'*imiter* Voltaire. C'est qu'il avait le sentiment de la subordination de l'œuvre littéraire à l'ensemble des circons-

(1) Dès 1836, il écrivait à Mignet : « J'espère que vous n'avez pas oublié de dire à M. Thiers que je l'admire, et que je l'aime plus que jamais. Je l'aime bien sincèrement. » Thiers lui faisait verser sur les fonds secrets une annuité de 4800 francs, que Guizot lui continua, sur la demande de Thiers.

tances qui déterminent la vie générale d'un peuple, à un moment particulier de son évolution : « La littérature et l'art de chaque pays, écrit-il, sont le produit de conditions qu'on ne doit pas perdre de vue quand il s'agit de les apprécier ». Au nom de ces principes, il signale, avant Taine, les correspondances qu'il y a entre « les jardins poétiques de Racine » et « la verte tragédie de Le Nôtre », et il accuse Schlegel d'avoir manqué de sens historique :

Non seulement, écrit-il, M. Schlegel n'a rien deviné de la grâce infinie, de la douce finesse, du charme profond qu'il y a dans cette pensée de Racine qui a revêtu de costumes antiques ses héros français modernes, mêlant ainsi à l'intérêt des passions modernes l'intérêt d'une piquante mascarade ; mais il a encore été assez gauche pour prendre tous ces délicieux travestissements au sérieux, pour juger les Grecs de Versailles d'après les Grecs d'Athènes, et comparer la Phèdre de Racine avec la Phèdre d'Euripide.

Pourtant Heine estime que la tragédie française a fait son temps : c'est que ses personnages n'ont plus, pour les applaudir, ou, comme au XVII[e] siècle, des gentilshommes, « héritiers de l'héroïsme antique », ou, comme sous l'Empire, un Napoléon dans sa loge et des rois au parterre; mais la bourgeoisie qui règne avec Louis-Philippe a « fait triompher ses étroites et froides idées boutiquières dans toutes les sphères de la vie » ; maintenant que l'héroïsme est banni des mœurs, il serait un anachronisme au théâtre.

Heine déclare aussi périmée l'hégémonie que cette littérature dramatique exerçait en Europe. A ce point de vue Lessing doit être loué pour avoir délivré la scène allemande de la domination française ; et, au XIX[e] siècle, l'Allemagne se manquerait à elle-même, si elle revenait se mettre à l'école de la France : la comédie française, par exemple, servira-t-elle toujours de modèle, alors qu'elle n'exploite que des travers et des vices médiocres, car, en France, « le persiflage de la société étouffe, dans son germe, toute sottise extraordinaire, nul sot original ne peut se développer ni s'achever sans obstacle » ?

Nous voilà loin assurément des blasphèmes de Schlegel, soutenant que Molière n'était qu'un « bouffon » et un « farceur ». Néanmoins l'admiration de Heine pour notre théâtre classique ne va pas sans des réserves qui lui viennent de sa race, de sa formation, de ses préjugés nationaux. Il l'a dit,

dans une heure d'épanchement mélancolique, à son ami Lewald :

Voyez-vous, c'est un effet de la malédiction secrète de l'exil, que nous ne puissions avoir le cœur bien à l'aise dans l'atmosphère de l'étranger ; qu'avec nos opinions et nos sentiments nationaux, il nous faille être toujours isolés au milieu d'un peuple qui sent et pense tout autrement que nous... Hélas ! le climat moral de l'étranger est malsain pour nous, plus encore que le climat physique. On peut même s'accommoder plus facilement avec celui-ci, quiin dispose tout au plus le corps, mais non l'âme.

La littérature romantique a-t-elle trouvé grâce à ses yeux ? Il a vu se produire quelques-uns de ces chefs-d'œuvre qui faisaient dire en 1841 à Victor Hugo :

La France a eu et la France a encore la première littérature du monde. Aujourd'hui même, nous ne nous lasserons pas de le répéter, notre littérature n'est pas seulement la première ; elle est la seule (1).

Heine n'est guère de cet avis.

A l'en croire, Chateaubriand n'est qu'« un fou lugubre », dont « le pathos a toujours quelque chose de comique » ; Madame de Staël, un « génie cotillon » qui n'a produit dans son livre *De l'Allemagne* qu'un « commérage » sans valeur ; Lamartine, « un rhéteur brillant et creux, un bavard inconsistant..., un piètre poète, un ambitieux lyrique qui nous a toujours ennuyés en vers et dupés en prose » ; Victor Hugo, un égoïste, dont « l'esprit manque d'harmonie et abonde en exubérances de mauvais goût », un écrivain « forcé et faux... froid et glacial, même dans ses effusions les plus passionnées ».

De ces maîtres du chœur romantique, Heine n'épargne que le seul Musset, qui serait le « plus grand de nos poètes en vers », — George Sand étant notre « plus grand poète en prose », — si Béranger n'existait pas, « l'incomparable et divin Béranger ».

Après cela, est-il nécessaire de rappeler d'autres mots amers de Heine sur Michelet, « un historien, somnambule » ; sur Villemain, « un rhéteur ignare qui s'est frotté aux Pères de l'Eglise pour paraître érudit » ; sur Mignet, « un coiffeur de vieilles perruques, un embaumeur de vieilles momies » ; sur

(1) Le *Rhin*, Conclusion, XVII.

Ballanche, « que tout le monde loue et que personne ne lit » ?

Au surplus Heine nous refuse le sens de la fantaisie, et il nous interdit l'intelligence de la féerie shakespearienne et de la poésie du clair de lune; il raille ce besoin de morale que nous transportons jusque dans les fictions, au lieu de le réserver à la vie réelle; il triomphe de notre impuissance à imaginer des spectres et des horreurs : en un mot, il humilie de cent façons le génie français, pour mieux exalter le génie allemand.

V

Cependant l'Allemagne n'est pas toujours, dans les écrits de Heine, en pleine lumière d'apothéose (1).

Au grand scandale de ses compatriotes, dont l'admiration servile est acquise indistinctement à toutes les manifestations de la pensée et de l'activité nationale, Heine a bafoué l'Ecole romantique des Schlegel, les *Tendenzdichter*, c'est-à-dire les poètes patriotes, et le gouvernement prussien.

Ces trois haines sont l'armature même de son esprit : en incroyant notoire, il poursuit les tendances catholiques de la « pieuse coterie de Munich » ; en poète, pénétré du respect de son art et de la conscience de son génie, il se moque de ces Teutomanes qui abaissent la poésie à n'être qu'un métier ; enfin, en libéral convaincu, il déteste dans la Prusse le rempart du despotisme.

Heine, à ses débuts, avait fait partie de l'école romantique, alors qu'elle ne s'était pas encore inféodée au mysticisme. Il avait étudié à Bonn, sous la direction d'Auguste-Guillaume Schlegel, dont l'érudition et l'éloquence le conquirent à l'admiration du moyen-âge, de Shakespeare, de Calderon et des vieux poètes allemands. Plus tard, le disciple traita son maître d'une façon très irrévérencieuse; il consentit à reconnaître dans sa traduction de Shakespeare « un chef-d'œuvre incomparable », mais il lui contesta son titre de poète, et n'attribua sa réputation de critique qu'à « l'assurance inouïe avec laquelle il attaqua les autorités littéraires qui existaient alors ».

(1) Voir surtout son livre *De l'Allemagne* : « Dans les trois premières parties de ce livre, dit-il, j'ai parlé avec quelque développement des luttes entre la religion et la philosophie en Allemagne ; j'avais à expliquer cette révolution intellectuelle de mon pays sur laquelle Mme de Staël a répandu pour sa part tant d'erreurs en France. »

Par lui, Schlegel est renversé du piédestal sur lequel Mme de Staël l'avait dressé : « Sa renommée, conclut Heine, est une fille naturelle du scandale. »

Les autres représentants de l'école ne sont pas moins maltraités : Frédéric Schlegel, qui a fondé en Allemagne l'étude du sanscrit et a donné dans ses *Leçons sur l'histoire de la littérature* des modèles de goût et d'élévation, mais qui est devenu le coryphée du parti dévot; Tieck, qui ne s'est révélé un « peintre de la moderne vie bourgeoise » qu'après avoir échangé la discipline de Schlegel pour celle de Gœthe; Goerres qui, après avoir connu la gloire en puisant à la source des souvenirs nationaux, s'est abaissé à n'être qu'« un des principaux soutiens de la propagande de Munich ». Heine n'est pas plus juste pour Oken, Baader et Novalis, et s'il accuse avec raison Mme de Staël d'avoir été, à son insu, l'organe de la « coterie ultramontaine », il n'a réussi pour sa part qu'à écrire sur l'école romantique allemande un pamphlet aussi faux qu'amusant.

Heine est encore plus enflammé contre les poètes « gallophages » et les « bardes chantant le soi-disant Rhin libre ». Ces écrivains nationalistes de 1840, — *Tendenzdichter*, — Hervegh, Hoffmann von Fallersleben, Freiligrath, Nicolas Becker, affichaient des idées libérales ; mais ils les compromettaient aux yeux de Heine par leur « patriotisme phraseur ».

En 1840, lorsque la France, irritée du traité de Londres qui nous excluait du règlement de la question d'Orient, se montra déterminée à venger son honneur, ce fut outre-Rhin un concert d'injures :

Ceux qui donnèrent le signal, écrit Heine, étaient quelques ânes patriotiques de ma connaissance... D'autres ânes de mon pays répondirent à leurs cris, d'atroces braillements stupides éclatèrent chez nous de tous les côtés, et l'on aurait presque pu dire que toute l'Allemagne n'était qu'un seul âne s'évertuant à braire contre M. Thiers.

A ces ânes, Heine a donné copieusement les étrivières dans *Lutèce* et il les a, dans *Atta Troll*, métamorphosés en ours. On connaît cette histoire joyeuse et fantasque de l'ours danseur, dont les entrechats s'agrémentent de niaises déclamations, et qui symbolise ces poètes utilitaires, par qui les Muses sont détournées des sources mystérieuses du rêve pour

entrer au service de la patrie « à titre de vivandières de la nationalité germanique ». Par cette bouffonnerie Heine voulait, selon son expression, « défendre les droits imprescriptibles de l'esprit, l'autonomie de l'art, l'indépendance souveraine de la poésie ». Il souffrait dans ses fiertés les plus intimes, lui, le plus grand poète lyrique de l'Allemagne après Gœthe, lorsqu'il voyait des Atta Troïl descendre des hauteurs de l'art pur, pour lancer des rodomontades patriotiques et réclamer rageusement la frontière du Rhin. Aussi a-t-il criblé des éclats de son ironie ces pharisiens du germanisme, qui parlent de « sacrifier le peuple français, comme ils s'expriment dans leur naïveté d'innocents ».

Ces Teutomanes faisaient, consciemment ou non, le jeu de la Prusse, et Heine ne voulait pas être dupe des menées souterraines des Hohenzollern, réussissant à se poser en chefs d'une Allemagne une et indivisible, à faire dévier le patriotisme des amis de la liberté vers le rétablissement du Saint-Empire germanique, sous l'égide de la Prusse.

Je ne pouvais, écrit-il, me fier à cette Prusse, ce bigot et long héros en guêtres, glouton, vantard, avec son bâton de caporal qu'il trempe dans l'eau bénite avant de frapper. Elle me déplaisait, cette nature à la fois philosophe, chrétienne et soldatesque, cette mixture de bière blanche, de mensonge et de sable de Brandebourg. Elle me répugnait, mais au plus haut degré, cette Prusse hypocrite, avec ses semblants de sainteté, ce Tartuffe entre les Etats.

Dès 1832, Heine nous avertissait que la Prusse avilit, de gré ou de force, les écrivains qui ont le malheur de lui appartenir ou de lui donner des gages. On dirait qu'il a prévu l'infamie dont se couvriraient joyeusement les Sozial-démocrates et les Intellectuels de 1914, lorsqu'il montre les « démagogues les plus fougueux » prêchant par le monde, en 1830, que toute l'Allemagne devait devenir prussienne, et les philosophes comme Hegel, les théologiens, comme Schleiermacher, consentant « à se déshonorer publiquement, à trahir la raison et Dieu ».

Heine a vraiment mis la Prusse au ban de l'opinion européenne. Il a deviné ses ambitions monstrueuses ; au lieu de les servir par patriotisme allemand, ainsi que le firent un Gervinus ou un Dahlmann, il crut que son pays achèterait trop cher son unité, s'il la payait de sa liberté. Il savait bien que

l'hégémonie prussienne ne s'établirait que sur la ruine des garanties politiques; mais il ne se doutait pas de l'accord tacite qui scellait à l'avance le pacte entre « un peuple de proie » et ces bandits de Hohenzollern.

Aussi s'abandonne-t-il parfois à l'illusion que l'Allemagne aura sa révolution, « un drame auprès duquel la révolution française ne sera qu'une innocente idylle ». Mais la comédie parlementaire de Francfort, en 1849, l'accabla de douleur :

Nous passons sous le joug de loups, de pourceaux et de chiens vulgaires... Le rouge me monte au front, quand je pense quels animaux sont nos vainqueurs.

VI

Si vives que soient les attaques de Heine contre l'Ecole romantique des Schlegel, les Teutomanes et la Prusse, elles laissent intact son patriotisme allemand.

En effet, Heine eut en France le mal du pays. A Paris, il savoura d'abord les douceurs de la lune de miel de l'exil. Quelle joie pour lui de découvrir les beautés de cette ville sainte du libéralisme, de cette capitale mondiale de l'art ! quel orgueil d'être appelé dans les journaux le « Voltaire allemand », de prendre rang parmi ces privilégiés dont l'existence se déroule entre l'Opéra et les boulevards, les bureaux de rédaction et les salons littéraires ! Nous le voyons dans ses lettres ravi d'être « presque écrasé sous les témoignages d'estime » et en passe de devenir « une gloire européenne ». Sa santé elle-même s'améliore et Th. Gautier s'émerveille de l' « Apollon germanique ».

Si quelqu'un vous demande comment je me porte, écrivait l'exilé, vous direz : comme un poisson dans l'eau. Ou plutôt dites aux bonnes gens que, dans la mer, lorsqu'un poisson demande à l'autre des nouvelles de sa santé, celui-ci répond : je me porte comme Henri Heine à Paris.

Mais cette vie parisienne, qui donne à l'esprit tant de satisfaction, laisse un vide dans le cœur, et Heine tourne mélancoliquement les yeux vers l'Allemagne ; il écrit à la princesse Belgiojoso, le 30 octobre 1836 :

Est-ce que, Madame, je ferai bientôt ma paix, ma paix ignoble avec les autorités d'outre-Rhin, pour pouvoir sortir des ennuies (*sic*)

de l'exil et de cette gêne fastidieuse qui est pire qu'une pauvreté complète? Hélas! les tentations deviennent grandes depuis quelque temps.

C'est que Heine n'est ni un Régulus, ni un Brutus; il n'a rien d'un héros qui se raidit contre le destin :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

D'autant plus que son rôle de tribun politique lui pèse : il l'oblige à fréquenter des compatriotes, les uns hirsutes, les autres grossiers, tous plus ou moins enfoncés dans le bourbier démocratique. Son libéralisme ne tenait pas contre le dégoût qui lui venait de serrer des mains sales, de sourire à des miséreux, de respirer l'odeur du suif, de l'eau-de-vie et du tabac :

J'aime le peuple, a-t-il écrit, mais je l'aime à distance; j'ai toujours combattu pour l'émancipation du peuple; c'était la grande affaire de ma vie; cependant, dans les plus chaleureux moments de mes luttes, j'évitais le moindre contact avec les masses.

C'était en lui dégoût d'artiste, qui sentait d'instinct le prolétariat hostile à l'art et à la poésie; mais c'était aussi manque de sensibilité, de chaleur d'âme, de dévouement désintéressé.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'en 1838 il se soit compromis avec le gouvernement prussien : il projetait de publier une gazette allemande à Paris, et il chargeait son ami Varnhagen de lui obtenir l'autorisation qu'elle se vendît en Prusse; comme gage de sa conversion, il vante l'œuvre de germanisation accomplie par la Prusse dans le pays rhénan « qu'elle seule a ramené aux mœurs et à l'esprit allemands ».

Ces tractations n'aboutirent pas, et la crise de 1840 creusa plus profond le fossé qui séparait de son pays d'origine le « Prussien libéré ». Heine lance les manifestes révolutionnaires des *Zeitgedichte* et du *Conte d'hiver*; les autorités prussiennes ripostent par des mandats d'arrêt (1844) (1).

Cette fois, l'exil devenait définitif; il ne s'y résigna pas sans regret, lui qui déjà avait chanté sa nostalgie dans *Atta Troll* par la bouche du poète souabe (1841), et qui dans la pièce liminaire des *Feuilles volantes* (1842) s'écriait douloureuse-

(1) Est-ce en prévision de ces difficultés qu'il aurait fait, vers 1843, des démarches pour être naturalisé Français? Mais il ne put produire un extrait de naissance authentique, et l'affaire n'alla pas plus loin. Voir, dans le volume intitulé *Allemands et Français*, le chapitre : *La pension de Heine et sa prétendue naturalisation en France*.

ment : « Comme mon cœur est serré, comme la patrie est loin ! » Maintenant que cette patrie lui est fermée, il goûte l'âpre consolation de raconter le dernier voyage qu'il y fit, à l'automne de 1843 : c'est le sujet du *Conte d'Hiver* (1844).

A la frontière, il « sent dans sa poitrine s'accélérer le battement de son cœur » :

Depuis que j'ai mis le pied sur le sol natal, continue-t-il, je ne sais quoi de magique circule dans tout mon être : le géant a touché sa mère, et de nouvelles forces lui reviennent.

La vue du « vénérable » Rhin redouble sa joie ; à Cologne, où il passe la nuit, il goûte le contraste entre « la douceur du duvet natal » et les « durs matelas dans les nuits sans sommeil de l'exil » ; sur la route de Cologne à Hagen, malgré la pluie qui fait rage, le voyageur est « inondé d'un sentiment de bien-être délicieux » ; enfin lorsque Hammonia, la déesse protectrice de Hambourg, s'étonne qu'il arrive dans ces froides régions du Nord en cette froide saison d'automne, le poète lui répond en strophes émouvantes :

Extérieurement j'étais assez heureux, mais intérieurement je me sentais le cœur serré, et ce serrement de cœur croissait de jour en jour ; j'avais le mal du pays.

Cet air de France, ordinairement si léger, commençait à me peser ; il me fallait respirer l'atmosphère de l'Allemagne pour ne pas étouffer.

Je regrettais la senteur de la tourbe de nos poêles allemands ; je désirais humer l'odeur du tabac de nos pipes allemandes ; mon pied tremblait d'impatience de fouler le sol natal.

La nuit, je soupirais et j'éprouvais un ardent désir de revoir la pauvre vieille (sa mère) qui demeure non loin du Dammthor ; ma sœur Charlotte demeure tout près...

J'avais besoin de revoir même ces stations de douleur, où j'ai traîné, couronné d'épines, la croix de ma jeunesse.

Je voulais pleurer encore où j'ai pleuré jadis, où jadis ont coulé mes larmes les plus amères. Je crois que l'on nomme amour de la patrie ce fou désir.

Je n'aime pas à en parler ; ce n'est au fond qu'une maladie. Mon cœur pudique cache toujours sa blessure à la foule.

On le voit, l'impitoyable railleur ne raille plus ; il n'est qu'un pauvre exilé qui se meurt d'amour pour son pays, et ce pays n'est pas la France.

VII

Cette mentalité allemande se retrouve dans les jugements que Heine a portés sur les philosophes et les poètes d'Allemagne.

Il s'est vanté d'avoir divulgué le secret de la philosophie allemande, qui n'était pas, ainsi que l'avait cru Madame de Staël, « un certain brouillard mystique, dans lequel la divinité était cachée comme dans un sanctuaire de nuages », mais qui allait droit au plus radical athéisme ; or, pour Heine, il n'est pas de mérite supérieur à celui-là (1).

Cette philosophie, il la suspend à la réforme religieuse de Luther, et il explique aux Français qu'ils n'ont pas rendu justice à l'apôtre de la réforme, « qui ne fut pas seulement, dit-il, le plus grand homme, mais qui est aussi le plus grand Allemand qui se soit jamais montré dans nos annales » : *rêveur mystique* doublé d'un *homme d'action*, tel est Luther, le type des vertus et des défauts des Allemands.

C'est encore un Allemand, Leibniz, qui, héritier de Descartes, fit de l'Allemagne pour un siècle et demi le siège de l'idéalisme.

Que dire de Lessing, dont les Français ne connaissent que la *Dramaturgie de Hambourg* et *Nathan le Sage* « et qui eut la gloire de continuer Luther, et de délivrer les Allemands de la lettre de la Bible, plus tyrannique encore que la tradition » ?

Heine attribue justement à la *Critique de la raison pure* l'honneur d'avoir « commencé en Allemagne une révolution intellectuelle » ; mais il obéit à ses préjugés antireligieux lorsqu'il ajoute : Kant est « le glaive qui tua le Dieu des déistes » ; car il est faux de ne voir dans la *Critique de la raison pratique* qu'un artifice pour « ressusciter » Dieu. Heine est mieux inspiré, lorsqu'il traduit en ces termes l'influence de la pensée kantienne : « Une belle troupe de grands penseurs surgit tout d'un coup du sol allemand comme évoquée par une formule magique. »

L'idéalisme de Fichte, à qui Heine reproche d'abord sa stéri-

(1) Heine a reconnu les dons de clarté de la langue française qu'il appelle « la langue maternelle du bon sens et de l'intelligibilité » : mais il revendique pour l'Allemand le privilège de la spéculation : « Dans aucune autre langue, écrit-il, la nature n'aurait pu révéler son mot le plus mystérieux, comme dans celle de notre chère patrie allemande ».

lité sociale, rentre en grâce auprès de lui, quand il le voit porter ses conséquences aux extrémités les plus audacieuses, à un athéisme beaucoup plus radical que celui du matérialisme français.

Schelling, avant de devenir « l'apostat de sa propre pensée » et de rentrer « dans les cryptes religieuses du passé », a le mérite supérieur aux yeux de Heine d'avoir développé hardiment la religion du panthéisme, qu'il enguirlandait de fleurs et de poésie.

Mais voici l'héritier de cette philosophie de la nature de Schelling, voici Hegel, « le plus grand philosophe, dit Heine, que l'Allemagne ait enfanté depuis Leibniz » ; il a « résumé la philosophie de la nature en un système solide, expliqué par cette synthèse tout le monde des faits, complété les grandes idées de son prédécesseur par des idées plus grandes ». Plus tard, Heine s'apercevra que cet incomparable penseur reste peu intelligible, même pour les initiés, et que sa doctrine aboutit à des négations très amères.

Mais ces contradictions ne sont rien à côté de l'oubli qu'il commet à propos de l'hégélianisme. Il ne nous a pas dit que le philosophe, appelé comme professeur à Berlin en 1818, prit pour texte de sa leçon d'ouverture « l'affinité élective, la parenté originelle de l'Etat prussien et de la philosophie hégélienne ». De cet enseignement sortit une *Philosophie du droit*, qui glorifie le système prussien, les « résolutions de Carlsbad », la confiscation de toutes les libertés politiques, la persécution des écrivains indépendants et des réformateurs qui « substituent leur raison individuelle à la raison générale de l'Etat ». En un langage sibyllin, mais que ses exégètes éclairciront pour le plus grand malheur de l'humanité, Hegel inclinait le droit devant la force :

Dans le processus nécessaire et rationnel qui fait le développement de l'idée, disait-il, le peuple qui représente un certain moment de ce développement a contre tous les autres un droit absolu, et les autres sont sans droit contre lui. Les peuples dont l'époque est passée ne comptent plus dans l'histoire du monde.

Le voilà, le secret important de la philosophie allemande ; qu'elle soit criticiste, idéaliste ou matérialiste, les doctes en débattront, ces ingénieuses spéculations exercent agréablement l'esprit. Mais qu'un philosophe de génie comme Hegel jette

dans la circulation des aphorismes monstrueux qui risquent de corrompre un peuple et de l'égarer hors des voies de la civilisation, c'est alors, lorsqu'on est un informateur de bonne foi, lorsqu'on fait profession d'éclairer les Français sur les menaces qui peuvent leur venir d'Allemagne, c'est alors qu'il faut élever le ton, déchirer les voiles, prodiguer les avertissements. Heine se contente de convenir que Hegel a « prêté au *statu quo* de l'Etat et de l'Eglise quelques justifications trop préjudiciables ». Quel Etat ? quel *statu quo* ? L'Etat prussien ? sous la forme que lui avait donnée Frédéric II ? Ah ! comme la France eût gagné à connaître ce lourd travail de décomposition qui s'accomplissait au sein des masses allemandes et qui allait les précipiter à l'assaut des nations voisines, rassurées par la légende de l'idyllique Allemagne !

N'accusons pas la clairvoyance de Heine, mais son patriotisme. Il était de ceux, qui avaient entendu retentir sous les vieux bois de chênes la voix des anciens siècles :

C'est ici, lui dit un jour son guide dans une forêt de Westphalie, c'est ici qu'habitait le roi Wittekind, et il soupira profondément. C'était un simple bûcheron, et il portait une grande hache. Je suis convaincu, ajoute Heine, que cet homme se battra encore aujourd'hui, s'il le faut, pour le roi Wittekind... Et malheur au crâne sur lequel tombera sa hache saxonne !

Hélas ! sa main frappera plus rudement encore, lorsque la chanson hégélienne, mise à la portée des cerveaux frustes, sera parvenue jusqu'au fond de sa hutte de branchages : il n'y a de droit que la force ; la victoire absout tous les crimes !

Cette dérision de la philosophie, Heine était trop bon Allemand pour la déplorer : qu'est-ce qu'une pensée qui ne se traduit pas en action ? Heine avait mesuré de l'œil la courbe que suivraient un jour les énergies projetées sur le plan réel par les abstractions d'un Kant, d'un Fichte ou d'un Hegel.

Ces doctrines, écrivait-il, ont développé des forces révolutionnaires qui n'attendent que le moment pour faire explosion et remplir le monde d'effroi et d'admiration.

Mais il continuait à penser que la philosophie de la nature, perfectionnée par Hegel, était le dernier effort du génie humain, qu'elle avait « pénétré dans toutes les sciences », et qu'elle y avait « produit les résultats les plus extraordinaires et les plus grandioses ».

VIII

Dans la poésie, Heine estime que l'Allemagne tient également la première place.

Cette littérature ne s'ouvre-t-elle pas par les *Nibelungen*, ce poème « d'une si haute puissance », dont « il est difficile qu'un Français puisse se faire une idée » ?

Quel autre peuple offrirait un folk-lore aussi riche et aussi original ? Heine ne tarit point en éloges sur le recueil de chansons populaires, que Brentano a publié avec son ami Arnim, sous le titre de *l'Enfant au cor merveilleux*, et qui « renferme les fleurs les plus délicates de l'esprit allemand ».

Les frères Grimm ont également bien mérité de la patrie, pour avoir pieusement dressé l'inventaire des vieilles traditions : « Les services qu'ils ont rendus à la langue et aux antiquités allemandes, dit-il, sont inappréciables. » Comme les Français devraient envier ce trésor ! Car, ajoute-t-il, « ces hommes ont fait plus que toute votre Académie française, depuis Richelieu. Jacques Grimm est sans égal dans son genre. Son érudidion est colossale comme une montagne et son esprit est frais comme la source qui en jaillit. »

Heine a beaucoup aimé ces vieux contes populaires ; en 1850, il chante l'éblouissement dont sa jeune imagination fut frappée, lorsqu'il pénétra pour la première fois dans ce monde féerique :

Quand j'étais assis au bord du ruisseau, l'essaim des vierges, ces bacchantes antiques, sortait des flots en sautillant, avec leurs longs voiles argentés et leur verte et flottante chevelure... O époque merveilleuse et pleine d'enchantement ! où je voyais tout en rose, où les danses des elfes, les rondes des nixes et les yeux des kobolds folâtraient autour de mon cœur, de mon cœur ivre d'amour et de poésie !

Nous avons vu avec quelle ferveur Heine suivait, au cours des siècles, les lents progrès de la pensée allemande. Lorsque la littérature nationale s'est enfin affranchie, et que sur l'arbre où éclataient déjà les pousses verdoyantes de la philosophie, la sève est aussi montée dans le rameau poétique, l'enthousiasme du critique est porté au comble :

uand je considère cette soi-disant poésie lyrique des Français,

s'écrie-t-il, c'est alors seulement que je reconnais toute la splendide beauté de la poésie allemande (1).

En effet, quels noms opposerions-nous aux Schiller et aux Gœthe, ces géants de l'art, en qui l'Allemagne a pris conscience de son unité littéraire, avant d'aspirer à l'unité politique? Schiller est-il un plus grand poète que Gœthe ? Heine pose la question sans y répondre directement, mais après avoir observé que « les poésies de Gœthe ne produisent pas l'action comme celles de Schiller », il loue Schiller d'avoir créé des personnages comme le marquis de Posa, « qui porte, sous le manteau espagnol, le plus noble cœur qui ait jamais aimé et souffert en Allemagne », de s'être « enthousiasmé pour les progrès sociaux de l'humanité » et d'avoir « chanté les annales du monde ».

Quant à Gœthe, il est le « plus grand artiste » de la littérature allemande, et « tout ce qu'il écrivit fut un chef-d'œuvre merveilleusement fini ». L'homme en lui était aussi extraordinaire que le poète :

Les yeux de Gœthe, dit-il, devaient être aussi divins dans l'âge le plus avancé que dans sa jeunesse. Le temps put bien couvrir sa tête de neige, mais non la courber. Il la portait toujours fière et haute, et quand il parlait il devenait toujours plus grand ; et quand il étendait la main, il semblait que son doigt pût montrer aux étoiles du ciel le chemin qu'elles devaient suivre.

Voilà quel encens Heine brûlait devant le dieu de Weimar.

IX

Ainsi, quel que soit l'aspect sous lequel on envisage l'œuvre de Henri Heine, c'est l'Allemagne qui s'y révèle et non la France.

Il faut donc restituer ce poète à sa véritable patrie. Pourquoi ne pas l'en croire sur parole, et ne pas se rendre à la déclaration solennelle qu'il inscrivait en tête du *Conte d'hiver*? Ecoutez-le rejetant l'accusation de mauvais patriote que les « Philistins » de la nationalité allemande s'obstinaient à porter contre lui :

Soyez tranquilles, j'aime la patrie autant que vous. C'est à cause de cet amour que j'ai vécu tant de longues années dans l'exil ; c'est

(1) *Allemands et Français*, 3e édition, p. 90.

à cause de cet amour que j'y passerai peut-être le reste de mes jours sans pleurnicher, sans faire les grimaces d'un martyr.

Oui, c'est en patriote allemand qu'il franchissait le Rhin en 1831, pour sauver son droit à la liberté de penser et d'écrire, et pour arracher ses compatriotes à la léthargie politique dont la Prusse s'était fait un instrument de règne.

Heine continue et avoue qu'il « aime les Français », « comme j'aime tous les hommes, ajoute-t-il, quand ils sont bons et raisonnables ». Il craint sans doute de nous avoir manifesté une sympathie trop ardente, car il s'empresse de prendre parti sur la question qui tenait le plus à cœur aux Allemands :

Soyez tranquilles, leur dit-il, jamais je ne livrerai le Rhin aux Français, par cette simple raison que le Rhin est à moi. Oui, il est à moi par un imprescriptible droit de naissance ; je suis de ce soi-disant Rhin libre le fils encore plus libre et indépendant. C'est sur ses bords qu'est mon berceau, et je ne vois pas pourquoi le Rhin appartiendrait à d'autres qu'aux enfants du pays (1).

Il ne se refuse même pas à incorporer l'Alsace et la Lorraine à l'empire allemand ; mais à la différence des nationalistes maladroits, il attendra pour cette opération de brigandage que les Allemands aient achevé ce que les Français ont commencé, « le grand œuvre de la Révolution, la Démocratie universelle », et qu'ils aient séduit l'Alsace et la Lorraine au piège des droits civiques et des institutions libres.

Admirez l'habile détour : s'agit-il de tenir compte des droits établis de la France, de consulter le vœu des populations, de redresser une injustice historique ? Non ; mais les Allemands n'ont qu'à jouer la comédie de la démocratisation pour arracher à la France ces deux filles de sa chair et de son âme, l'Alsace et la Lorraine !

Ce n'est même pas à l'annexion de nos chères provinces que Heine borne son rêve d'une Allemagne au-dessus de tout, *Deutschland über alles !*

Quand nous aurons poursuivi, dit-il, la pensée de la Révolution dans toutes ses conséquences ; quand nous aurons devancé les Français par l'action comme nous les devançons déjà par la pensée (2), quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier

(1) Il s'écriait déjà dans les *Feuilles volantes* : « Le Rhin, le Rhin libre, Brutus des fleuves, on ne nous le volera plus jamais. »

(2) Ce membre de phrase ne figure que dans la version allemande du *Conte d'hiver*.

refuge — le ciel; — quand nous aurons chassé la misère de la surface de la terre, quand nous aurons rendu sa dignité au peuple déshérité, au génie raillé, à la beauté profanée, comme nos grands maîtres, les penseurs et les poètes, l'ont dit et l'ont chanté, et comme nous, leurs disciples, le voulons : alors, ce n'est pas seulement l'Alsace et la Lorraine, mais la France tout entière, mais l'Europe et le monde sauvé tout entier, qui seront à nous ! Oui, le monde entier sera allemand ! J'ai souvent pensé à cette mission, à cette domination universelle de l'Allemagne, lorsque je me promenais avec mes rêves, sous les sapins éternellement verts de ma patrie. Voilà mon patriotisme !

Quel Français consentirait à revendiquer Heine comme un des nôtres, lui qui payait de notre indépendance l'hospitalité et la consécration de gloire qu'il avait reçues de nous, et qui livrait notre pays, l'univers même, à cette éternelle Allemagne du massacre et du pillage? Ni la France, ni le monde n'ont été d'humeur à subir le joug que ce prétendu ami de la France et du monde voulait leur imposer. Mais, pour écarter le cauchemar, il a fallu des flots de sang et des prodiges d'héroïsme. Maudits soient les écrivains allemands, et Heine en est un, qui ont une part de responsabilités dans l'inexpiable forfait ; scellons la tombe de l'auteur du *Conte d'hiver*, et gravons l'inscription que lui-même réclamait deux ans avant de mourir : « *Ici repose un poète allemand.* »

CAMILLE LATREILLE.

LES CHANSONS DE LA GUETTE

—

I

Où palpitent, merveilles ailées,
Les papillons, les fleurs, les oiseaux,
La lumière des nuits étoilées
Et l'écume surgissant des eaux,

Fragile aigrette que sème l'heure
En diamants d'un jet décevant,
Quand les soulève ou quand les effleure
Le caprice mobile du vent,

Ombres douces au fond des allées
Parmi les clairs jardins de l'esprit, —
Où palpitent, merveilles ailées,
Tout ce qui chante et tout ce qui rit,

Je vois naître où la grâce palpite
Dès qu'y vibre un parfum de beauté,
Je vois naître en le charme d'un site
D'hiver songeur ou de tendre été,

Aux lumières des nuits étoilées,
En l'écume surgissant des eaux,
Dans toutes les merveilles ailées,
Aux papillons, aux fleurs, aux oiseaux,

Blottis ou tremblants dans le feuillage,
Je ne sais quel prestige pieux
Qui, Chère! m'enchante, et se dégage
Dans l'étincellement de tes yeux.

II

Lorsque étincelle, ô mon Amie,
L'ardente douceur de tes yeux,
— Me voici jeune, et j'étais vieux, —
En ton regard je communie.

Me voici jeune, et j'étais vieux; —
Je sors d'une torpeur obscure
Lorsque ta voix fraîche murmure
Des mots tendres et précieux.

L'aurore sort du crépuscule ;
— Me voici jeune, et j'étais vieux, —
Je sens et je respire mieux :
Magique et doux parfum, circule,

Embrasant la terre et les cieux ;
Tu sors, effluve, de toi-même ;
Tu m'enveloppes et je t'aime :
Me voici jeune, et j'étais vieux !

III

Les fleurs rouges du chemin,
Les géraniums, les sauges,
Tu les frôles de la main
Et des yeux les interroges.

Tu voudrais savoir pourquoi
Plus purs de chaque corolle
Les parfums montent vers Toi
Dans l'été qui s'étiole,

Pourquoi tremble d'un frisson
Si profond la rose blanche
Qui, l'ultime du buisson,
Pudique, vers Toi se penche.

Clématite d'un éclat
Attirant et qui fascine,
Et, charme plus délicat,
Volubilis, capucine

Couleur de sang, de safran
Ou d'aurore aventureuse,
S'enlacent d'un fol élan
Sur mainte tige fiévreuse.

Et tu vas, ne sachant pas
Que chaque fleur te souhaite,
Et que naît devant tes pas
Une lumière de fête;

Ne sais-tu, ne veux-tu voir ?
Toute fleur, sauge ni rose,
N'a comme moi qu'un espoir,
En Toi leur joie est éclose !

IV

Trilles et flûtes, oiseaux du feuillage,
Ailes de l'azur, où le ciel s'endort,
Arpèges des harpes, vibrant essor
Au jet d'eau clair dont la voix se propage,
Ma joie et l'automne chantent d'accord.

Ma joie et l'automne chantent, prestiges
De parfums pâmés, de couleurs, de sons :
Pampres de feu, nous vous entrelaçons,
Au délire flamboyant dans vos tiges,
L'élan heureux de nos tendres chansons.

Les chansons de l'automne fauve et tendre,
Les chansons d'un amour tendre et fervent,
Au gré du soleil, de l'heure et du vent
Frisson de lumière, montent répandre
En rythmes d'or pur leur charme émouvant.

L'ambre profond de nos pampres festonne
De pourpre et d'or l'ombre où va voltiger
Le rire fougueux, le rire léger,
Le rire amoureux du chantant automne
Parmi le feuillage roux du verger.

Guirlande sonore, fluide écharpe
Qui se tisse des ailes de l'azur,
Ni flûtes d'amour, essor trop obscur,
Ni le lent enlacement de la harpe
N'étincellent d'un éclat aussi pur,

Aussi pur que l'automne fauve et tendre,
Aussi pur que l'amour tendre et fervent,
Que mon amour pour toi tendre et vivant :
Parfums, couleurs, sons, tu viens les répandre,
Aurore ! où la nuit fut auparavant.

Saint-Cloud, Paris 1917.

ANDRÉ FONTAINAS.

L'ANGOISSE
DES VEILLES SOUS-MARINES

—

A la glorieuse mémoire des Sous-marins français, ensevelis dans les flots de l'Adriatique et des Dardanelles, comme un témoignage de pieuse admiration pour la grande figure de leurs chefs et l'abnégation de leurs équipages.

Vous souvient-il de l'étrange bateau, au sec dans un bassin, comme un squale géant dans quelque immense nasse? Tout au long de sa coque d'acier, sales comme elle, comme elle rudes, les hommes de *l'Andromède* travaillaient en d'impassibles attitudes.

Ils n'avaient pas, ceux-là, de vêtements de fête et le rouge pompon n'éclairait pas de sa flamme éclatante la terne moisissure de leurs bonnets crasseux ; huileux, suant, soufflant, parfois l'un d'eux, pour humer l'air frais, par quelque panneau passait sa tête... et puis rentrait...

Ils ne faisaient point figure de héros et cependant l'héroïsme ne naît-il pas de la lente accumulation des vertus modestes ? Pourquoi tant d'efforts obstinés? tendus vers quel but? pour demain, pour jamais? Nul ne sait... N'importe ! Le bateau et ses hommes, les hommes et leur bateau, par leur constant labeur se forgeaient la même âme...

Ame paisible, mais âme grave, car ici chacun sait ce que demain l'oubli d'un instant pourra coûter ; on méprise le dan-

ger à le tant coudoyer, mais l'empreinte en reste dans la précision du geste et la profondeur du regard vague ; s'il est vrai que les marins soient des enfants, ceux-ci en sont bien les aînés.

Ils partent, ce matin : vers quels lointains ignorés ?... Les flots épais ne se distinguent pas de l'eau stagnante des darses, ni celle-ci des surfaces mates des quais, ni celles-là des flancs embués des collines ; la face blême du port trahit sa nuit de volupté ; rien qu'une immense harmonie d'épuisement que troue douteusement — comme un défi qui déjà consent — le reflet tremblant d'une tartane... Dans la brume estivale, le port s'éveille, s'étire et bâille...

Ils partent, ce matin... Partir ! Oh ! l'angoissante incertitude de ceux qui partent ! Ici leur souriaient les rêves apaisés ; d'autres, radieux d'espoir, se formaient... Partir !

Mais vois ! l'horizon tremble aux doigts verts de la houle ; là-bas les risées chevauchent... Voici venir à toi les purs éléments, la semence de vie... Jette aux flots mouvants tes faux espoirs, tes rancœurs, tes déceptions... Aux obèses du bonheur laisse tout le bric à brac de la vie ! Viens laver ton âme à la lame, la sécher à la brise, et tes jours seront comme d'éclatantes fleurs que nul contact n'aura ternies...

Ils partent... Déjà la coque se cabre sur les reins de la houle ; une joie grave monte en eux, pleine et puissante ainsi qu'une marée, et le cri renaît des jours passés : « Thalassa ! thalassa ! je te salue, mer éternelle. »

NUIT BLANCHE SUR LES FLOTS NOIRS

Grosse mer ; sombre, sombre nuit... Vêtu du lourd manteau frangé de la lame, un kiosque émerge ; l'eau ruisselle en cascade le long de ses aspérités et l'on dirait la tête chevelue de quelque déité marine... Le panneau s'ouvre ; un homme surgit que l'embrun fouette au visage... caresse coutumière ou vaine menace de l'amie courroucée ? n'importe ! le commandant, ruisselant, aspire à pleins poumons un grand bol d'air ; un point incandescent perce la nuit d'un ironique clignotement : la première cigarette.

A la lame impuissante une autre succède et puis une autre encore... Dans le mystérieux croisement de ses orbites rageuses, la meute hurlante se rue ; la mer empoigne et soulève l'invisible bateau, comme d'un suprême coup de rein où se concentreraient toutes ses latentes énergies...

Ruisselante et lente émersion; contours inattendus; silence profond de l'effort suprême; l'avant monte, monte... puis, avec un « han » qui s'affine en bruissements métalliques, retombe et s'enfonce à nouveau; autour du kiosque, l'assaut reprend furieusement; ironique, un point incandescant perce la nuit...

Et maintenant, c'est la veille, l'angoissante veille... Le ciel rejoint la mer... où ? on ne sait... dans quels noirs desseins cette noire fusion ? on craint de le deviner... Oh ! l'instinctive terreur du noir manteau tissé d'hallucinants fantômes ! Ces formes fuyantes, toutes proches ? nuages sans doute... ce feu qui s'allume ? étoile au ciel ou l'ennemi qui passe ? Et rien de défini pour limiter l'angoisse... rien, sinon sous leurs pieds quelques planches qui glissent, au ras de l'eau, vers l'infini de ce mystère. Tout l'être se raidit dans l'attente et dans le regard aigu, obstiné, toute l'énergie se concentre...

Car que sont-ils en somme ?

O douces amies ! vous qui si efficacement intercédez pour eux auprès de la Dame des Naufragés ; vous dont l'affectueuse pensée les entoure, pauvres marins exilés, du charme protecteur qui les soutient dans la rude voie du Devoir; vous dont l'âme est comme le chant de la houle qui vient s'éteindre sur de blonds rivages ; dont le cœur sait la tragique grandeur des éléments qui font leur vie... priez, priez pour eux !... sous les hautes voûtes des basiliques ou contre les piliers des humbles chapelles, priez pour eux ! Car que sont-ils en somme !

Car ils n'ont pas, ceux-là, de hautes proues pour défier la lame, ni d'épaisses cuirasses ou d'impatientes machines. — Leur œuvre est un défi à la mer et à l'homme, et l'homme et la mer s'en vengent cruellement parfois...

LA PLONGÉE EN CATASTROPHE

Dans le grand silence, humide et froid et noir, rauque raclement, le klaxon retentit... Alerte !

Cette forme noire, c'est l'ennemi!

Finie l'angoisse, finie l'attente! Plus rien ne compte que la plongée rapide... pour le salut!

Fermez partout! plongez! trente mètres! Et d'un coup, le bateau ensommeillé s'est éveillé...

Dans les heures tragiques que la mort dispute à la vie, tout comme les êtres, les éléments et la matière témoignent d'une intelligence prompte et grave; ainsi que ces hommes, par des gestes précis, luttent pour sauver leur bateau, ainsi ce bateau, qui va mourir peut-être, pour sauver ses hommes, en un grognement rauque, a raidi ses muscles d'acier.

Ronflement des moteurs qui s'emballent; sourds gémissements de la coque; l'avant qui pique résolument, l'arrière qui sort monstrueux, refoulant un blanc tourbillon d'écume, glorieux linceul peut-être; à grands coups d'épaule, le monstre, lourd mais puissant, se fraie vers le noir mystère de ses destinées un frémissant chemin.

Et sur ce drame de toutes choses, accompagné des hurlements du vent, le chant grave de la mer s'étend, s'étend... Miserere! Miserere!

Ah! priez, priez pour eux, car que sont-ils en somme? Leur œuvre est un défi à la mer et à l'homme, et l'homme et la mer s'en vengent cruellement parfois...

Vingt mètres! une explosion formidable... vibrations métalliques qui s'amortissent. Trente mètres... un sourire s'esquisse; le chasseur a perdu la trace; sauvés sans doute...

Mais longues, longues, sont les heures de cette interminable nuit! Il faut monter cependant, prendre la vue : dix mètres! Lentement, prudemment, le commandant monte son périscope, puis très vite examine l'horizon : rien en vue.

En surface.

Et gaillardement, comme on rit d'un bon rire après un grand danger, en roulant et tanguant, l'*Andromède* sur le dos de la houle vient s'ébrouer.

L'ATTAQUE

Journée trop belle; la mer s'étire en longues et paresseuses ondulations; le bateau remonte, rôdant et rôdant toujours; de la surface ondoyante, d'un bleu céruléen, une pluie d'argent fondu semble s'égoutter sur le périscope.

Au loin, la côte se dessine, aérienne, avec de beaux pics couverts de neige... Raguse, Çattaro, Mont Lovcen, Maina Ver, noms guerriers et sonores, combien de fois leurs bouches vous ont-elles prononcés! Pendant combien de milliers d'heures fûtes-vous les témoins des patrouilles sans gloire de ces infatigables veilleurs!

Au loin la côte... où des populations paisibles se livrent à leurs coutumières besognes... la côte, où des marins en partance se disposent à appareiller; mais dans ce cadre magique, une force est là, tendue, préparée depuis des mois, des ans, puissante de toute la volonté tenace des trente hommes qui la dirigent, et tout à l'heure, à l'instant peut-être, un mot d'un homme va briser l'immense harmonie.

Voyez d'ailleurs ce long sillage! *L'Andromède* qui tout à l'heure, paisible, se jouait dans les eaux, fonce maintenant de toute la puissance de ses moteurs... « Aux postes de combat! » Dans l'ambiance de sommeil et d'ennui l'ordre si désiré a retenti et les hommes ne s'y sont point trompés, car, légèrement, la voix du chef a tremblé... C'est qu'au loin, se dirigeant à tâtons vers des crimes nouveaux, le kiosque d'un sous-marin ennemi a surgi... Chacun est à son poste, calme, précis... Heurts métalliques, froufroutements des appareils en leur discrète rotation, chocs des pompes et ronronnements des moteurs électriques. « A dix mètres, tenez bien l'immersion! je perds la vue. » Au périscope, le commandant suit la route de l'ennemi : mais il faut marcher vite et sans laisser derrière soi aucun sillage. « Dix-huit mètres! huit cents ampères »! Avec un long sifflement de haine, *l'Andromède* fonce... et chacun est à son poste, calme, précis...

« Dix mètres, champ maximum! » Cela veut dire que lentement, doucement, comme un poilu risque sa tête en dehors

des tranchées, le bateau va monter, sortir son périscope et regarder...

Sera-t-il trop loin ou trop près? Va-t-il trahir sa présence? Minute angoissante, mais le commandant a vu; un ordre bref et vite : « A vingt mètres, champ minimum! »

Et la chasse de recommencer, ardente, avec ses temps d'arrêt prudents, et les moteurs de ronfler, puissants, avec parfois le « chut, chut » de leur ralentissement...

. . . .

Seul, le commandant voit... seul, le commandant sait; seul, le commandant manœuvre... Vers quel but? vers quelles fins? mystère de lui seul connu... Eux, ils sont à leur poste, calmes, précis comme ils le furent toute leur vie; et depuis une heure dure la chasse!

Et cependant plus fréquents les coups de périscope, plus ralentie la vitesse : l'attaque est proche... le commandant a souri et dit : « Préparez les tubes. »

. . . .

Car l'ennemi est là, à trois cents mètres... Ses hommes veillent qui ne savent pas que la mort les guette; ils ne voient pas surgir de l'eau ce bout de périscope; ils ne peuvent pas entendre cet ordre bref et fatal comme un décret de mort : « Feu! »

Ainsi que les flammes jaillissent hors des naseaux d'un monstre, ainsi de l'avant de *l'Andromède* deux torpilles sont sorties frémissantes.....

En bas, seul, le commandant voit... il voit des ennemis paisibles et deux blancs sillages de mort se hâtant vers eux; cette extermination qu'il attend, un mot de lui l'a déchaînée...

Formidable épreuve! mourir, tuer : nécessités! mais déchaîner la mort, puis la guider! pendant quinze longues secondes, la suivre tout au long de son trajet et la voir, rageuse, s'approcher de ces hommes qui rient... à qui, d'instinct, l'on serait tenté de crier : « Mais, vous ne voyez donc pas! vous allez claquer! »

. . . .

Et chacun compte les interminables secondes... dix, onze, douze... Un immense vide s'est fait dans les poitrines.. Ils attendent, sans voir, sans respirer... suspendus... à quoi? Où

donc se jouent leurs destinées? Seul le commandant sait... treize, quatorze, quinze.......

Une double et violente explosion! Grands Dieux! est-ce pour avoir été si longtemps contenue, que la mort, en hurlant, fait tant de bruit?... Pâle, leur chef, vainqueur, s'est penché et leur a dit : « Vive la France et mort aux Boches! »

De l'ennemi, sur les eaux tourmentées, quelques planches, en se dodelinant, ont surnagé.......

Justice est faite.

LA MINE

Dix-septième heure de plongée.. Et que faire, mon Dieu, sinon attendre.. encore et toujours, comme hier, comme demain... et chacun de s'affaler! L'air est lourd, vicié; étouffante est la chaleur; tout au long de la coque, l'humidité, condensée, s'égoutte à larges gouttes bêtes, pleurant son ennui d'être ainsi confinée...

C'est l'heure douteuse favorable aux surprises; au loin le Lovcen s'embrase; la côte ennemie s'étend comme un long ruban d'or.... Le grand calme du couchant... une trêve après le jour de veille, avant la nuit d'angoisses...

Dix-huitième heure... La montre du bord ralentit désespérément sa décisive rotation; pour eux, en bas, il n'est pas de soleil; il n'est pas plus d'aurore que de couchant; rien que ces ampoules lumineuses, comme des vieilles aux doigts tremblants, et ce cadran rond qui a la bêtise d'une certitude géométrique...

Le bateau se meut dans l'eau avec la tranquille aisance d'un poisson capricieux; vue d'en bas, la vague est comme un souple velours lamé d'argent; de quelque torpille, des bulles d'air fusent et, ivres d'espace, s'en vont gaiement, les folles, crever en surface...Trente degrés encore de la grande aiguille et ce sera la bouffée d'air frais par le panneau grand ouvert, puis le retour au port.

Mais l'homme de barre, depuis un moment, prête l'oreille. « Commandant, entendez-vous ce choc sur la coque?» Toc, toc! « Ce n'est rien, mon fi! surveille donc ta barre, gouverne bien

en route! » — Sang Dieu, que voit-il donc au périscope?... Sur la coque ventrue, hideuse, une mine frappe...

Au grand silence vide fait de fatigue, un autre silence, tragique, a succédé... On entendrait battre les cœurs, car ce bruit, chacun l'a compris, leur dit : « Ouvrez, garçons, ouvrez! c'est Moi, la MORT! »

. . . .

Mourir, eux? si solides au poste derrière l'épaisse coque... Mourir, dans cet apaisement de toutes choses, avant le retour au port joyeux!... mourir, alors que la sève de vie monte en eux! alors que, là, tout près, il y a pour chacun la caresse de la brise, la terre qui chante de volupté, la chaleur d'un foyer... Folie! jamais! — « Ouvrez, garçons, ouvrez, c'est MOI. » Epaisse coque, moteurs précis, marins intrépides... le bateau tout entier claque des dents... fulgurance des échappées lumineuses, vision fuligineuse des ombres fantômales — rondes désordonnées en orbes spasmodiques... Folie... mourir? Jamais! — « OUVREZ, GARÇONS, OUVREZ!... »

Dans l'antichambre de la mort, la grande aiguille s'est arrêtée... Jamais pour EUX, jamais plus le grand air frais qui s'engouffre par le panneau grand ouvert..... Des profondeurs horrifiées monte, avec un long hurlement d'agonie, une formidable explosion. En un tournoiement de rage, la mort a empoigné, jeté vers la surface, leur cœur broyé.... leur cœur de chair et d'acier.....

Longtemps, longtemps, crevant de son bouillonnement l'ondoyance des flots paisibles, le dernier souffle de *l'Andromède* est monté......

Quelqu'un se souvient-il de ceux de *l'Andromède*?

Ils n'avaient pas, ceux-là, de vêtements de fête et le rouge pompon n'éclairait pas de son éclat joyeux la terne moisissure de leurs bonnets crasseux; ils ne faisaient pas figure de héros, et pourtant...

Heureux ceux qui, frôlés par la mort, s'épanouissent à nouveau au sourire de la vie; qui, serrés à la gorge par l'angoisse, ne poussent pas en vain leur cri d'agonie! Ils n'en entendront pas l'écho répété par des murailles d'acier. Ils ne verront pas la mort monter à eux, avec sa calme certitude, devant la fo-

lie de leurs efforts désespérés... Ils n'auront pas pour linceul les flots mouvants, ni pour cercueil leur bateau défoncé, et sur leurs cendres, par les jours gris, aux sons des cloches voilées de brume, les leurs viendront prier en longues théories...

Mais héroïques et glorieux entre tous ceux qui, après tant d'efforts, tant de souffrances, s'ensevelissent ainsi, résignés à la mort comme ils le furent aux plus ingrates tâches, de même que leurs gestes restèrent ignorés, leurs corps, longtemps, vogueront abandonnés...

Mais leurs âmes paisibles, graves, immortelles... ne les entendez-vous point? Dans le grondement des soirs de tempête ou par les nuits calmes et claires, où des murmures semblent glisser sur l'eau, n'entendez-vous donc pas? N'est-ce point ce chant grave que chaque marin porte en lui? N'est-ce point le leur ?... Ecoutez...

Mer, tu m'as apppelé, je suis venu à toi... avec la fleur de ma jeunesse, avec cet idéal qui, pour s'épanouir, montait haut et ferme dans le ciel clair de ma vie, je suis venu à toi !

Mer, tu m'as consolé... car nos cœurs pétris par ton âme rêveuse, souvent, aux rochers de la vie, se sont ensanglantés et toujours tu murmuras à nos oreilles ces mots chantants qui savent apaiser...

Mer, en toi toujours j'ai eu foi... je t'ai connue voluptueuse, aimante et déchaînée et tyrannique... Quand dans un sursaut de rage tu m'entourais de ta blanche haine, j'étais assuré de retrouver en ton sein le doux bercement maternel...

Mer, tu me demandes, me voici... ma tâche est accomplie ; je ne suis plus que l'humble et rude marin fait par toi, rien que de toi, qui retourne à toi...

Me voici !

O vous qui sur les flots pacifiés vivrez d'un nouveau rêve, souvenez-vous !

Car leur œuvre était un défi à la mer et à l'homme, et la mer et l'homme cruellement s'en sont vengés, celle-là par la MORT, celui-ci par l'OUBLI !

PAUL RUGIÈRE.

LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Si on parle en Europe de littérature américaine — de la littérature des Etats-Unis,— on peut être à peu près sûr que les noms d'Edgar Allan Poe et de Walt Whitman seront les seuls connus. On pourrait y ajouter pour ces dernières années celui de Mark Twain. Certaines personnes expliqueraient ce fait en disant que ceux qui étaient le moins dans la tradition anglaise ont seuls survécu pour représenter l'Amérique. Mais ceci peut difficilement servir d'explication. Poe protesta souvent contre l'influence anglaise sur les écrivains américains de son temps, mais il était lui-même saturé de littérature anglaise du commencement du XIXe siècle, et son ton est souvent celui du *Blackwood's Magazine* et du *Quarterly Review* de cette époque. Chez Whitman, l'influence anglaise n'est pas aussi évidente, mais une analyse approfondie de son œuvre montrerait les traces qu'y ont laissées la Bible anglaise et Bunyan. De plus, parmi les premiers écrivains américains, il y en a au moins deux autres qui, dans leurs meilleurs ouvrages, sont autant en dehors de la tradition anglaise que Whitman et Mark Twain, et qui cependant sont complètement ignorés en Europe continentale. *The Scarlet Letter*, de Hawthorne, est un des plus beaux romans du monde. Dans beaucoup de ses œuvres Hawthorne s'inspira de modèles anglais d'une sorte ou d'une autre, mais *The Scarlet Letter* ne peut avoir été écrit que par un Américain vivant en Amérique, et, ce qui est plus, par un type spécial d'Américain, — un Américain de la *New England*. On peut en dire autant de sa *Blithedale Romance*. *Walden*, de Henry Dean Thoreau, n'a pu lui aussi naître qu'en Amérique. Thoreau fut parfaitement original,

autrement plus original qu'Emerson, auquel on le rattache parfois bien stupidement, et si l'on traduisait sa prose et sa poésie en français aussi bien qu'on a traduit l'œuvre de Whitman, il aurait du succès auprès de ce même public européen à qui Whitman plaît.

Ceux-ci sont les exceptions. A partir du moment où la littérature américaine devint une chose suivie, l'influence anglaise fut écrasante. La plupart des écrivains donnent l'impression d'Anglais vivant dans un milieu colonial. Le premier romancier américain de quelque valeur, Brockden Brown, emprunta ses méthodes à Mrs Radcliffe, à *The Monk* de Lewis, et à un livre fort goûté de Baudelaire: *Melmoth the Wanderer*. Washington Irving trouva sa véritable inspiration en Angleterre, et les ouvrages qui lui survivent : *Old Christmas* et *Bracebridge Hall*, traitent de la vie anglaise. Emerson est, à beaucoup de points de vue, un grand écrivain, mais il n'y a rien en lui de spécialement américain. Il pourrait aussi bien être un pasteur anglais libéral du type de James Martineau. Longfellow et Lowell ne firent que continuer la tradition anglaise, bien que tous les deux aient en plus une forte teinture de culture allemande. Mais en cela aussi ils s'accordaient avec l'Angleterre de leur temps où Coleridge, et surtout Carlyle, avaient rendu familières la philosophie et les belles-lettres allemandes.

Ces dix dernières années, presque tous les écrivains qui se sont formés s'opposent fermement à l'influence anglaise, avec laquelle s'identifie désormais l'influence traditionnelle américaine. Mon impression est que les vieux auteurs américains, à l'exception de Whitman et peut-être de Poe, sont très peu lus par les nouvelles générations d'écrivains américains. Quelques-uns de ces vieux auteurs, tels que William Cullen Bryant et Bayard Taylor, que M. Stedman dans ses *Poets of America*, publiés il y a seulement environ vingt-cinq ans, prend bien soin de citer comme des figures représentatives, peuvent être aujourd'hui considérés comme hors de circulation. Seul reste, pour représenter la vieille école américaine, le romancier W. D. Howells. Ayant été quelques années critique littéraire du *New-York Evening Post*, j'ai lu un certain nombre de romans nouveaux, mais je n'y ai trouvé aucun signe de l'influence de Howells. Il passa quelque temps pour

réaliste, et il l'est à un certain degré, mais il ferme délibérément les yeux sur tant de choses de la vie que son réalisme fait l'effet d'un verre d'eau minérale. Comme beaucoup d'Américains de sa génération, Howells écrit extrêmement bien l'anglais. Le meilleur effet de l'influence anglaise sur les auteurs américains qui la subirent fut qu'ils eurent le sens de la tradition et qu'ils employèrent la langue anglaise avec respect. Dans un pays où le dialecte menace toujours d'intervenir dans la pureté du langage, ils considérèrent comme un devoir d'être scrupuleux dans le choix des mots. Aujourd'hui, l'anglais est employé dans les livres et les revues parce qu'il est le meilleur moyen de rapprochement. Ils sont peu nombreux ceux qui essayent seulement d'écrire le calme anglais classique. L'effet visé c'est d'être étincelant. Quelques-uns diront que la raison vient de ce que beaucoup d'écrivains modernes ne sont pas de souche anglo-saxonne et restent indifférents à la digne période de la littérature anglaise. Ceci contient sans aucun doute quelque vérité. Quiconque se sera donné la peine de parcourir les listes américaines des morts et des blessés de la guerre ne persistera certainement pas dans son illusion que l'Amérique est un pays anglo-saxon. Mais la littérature américaine moderne, prise dans son ensemble, ne donne pas l'impression d'être écrite par des hommes et des femmes qui aient en quelque sorte une large culture. Ceux qui poursuivent aux Etats-Unis l'étude de Dante, ou qui gardent vivante la mémoire de Gœthe, ne sont pas surtout, ou seulement en majeure partie, des descendants d'Italiens ou d'Allemands. Aujourd'hui l'attitude est de ressentir, souvent avec beaucoup de violence, la suggestion d'une influence anglaise ou de toute autre influence européenne. Il arrive parfois que la tentative d'écrire du pur américain aboutit à un amalgame dans le genre des pièces de George Cohan, qui ne peuvent en aucun sens être considérées comme de la littérature et ne survivront probablement pas à leur auteur, mais qui sont cependant amusantes et très bien construites au point de vue scénique, et ont aussi quelque valeur en ce qu'elles représentent, avec assez de vérité, certaines phases de la vie américaine. Elles ne sont en rien scabreuses, mais elles possèdent une platitude de jugement autrement déconcertante, et au surplus la dose usuelle de sentimentalité sans laquelle rien ne passe en Amérique.

Chez ceux que l'on peut appeler les écrivains académiques, les hommes et les femmes dont la profession est d'enseigner, la tradition anglaise survit dans une certaine mesure, surtout dans la critique littéraire, dont une partie considérable est faite par la classe des professeurs. Malheureusement, en Amérique, la critique est la forme littéraire la plus faible. Il n'y a pas de critique dont l'œuvre soit considérée comme une autorité par tous les groupes, même par ceux qui discutent de ses opinions, comme ce fut le cas de Jules Lemaître en France. A mon avis, le meilleur critique que nous ayons par la fraîcheur de son jugement et son désir d'accepter ce qui est nouveau, c'est H.-L. Mencken, qui a ce qu'on pourrait appeler l'avantage de n'avoir rien à faire avec aucun collège. A vrai dire, il considère les critiques universitaires de l'ordre de Brownell, de Brander Matthews, de Lyon Phelps, et d'autres insuffisamment importants pour être nommés, beaucoup comme Remy de Gourmont eût considéré Brunetière. Mencken a ses défauts; il est trop violent, il manque de subtilité, sa culture est trop partiale pour lui permettre de saisir tous les côtés d'une même question. Mais il n'est pas, comme la plupart des critiques américains, anémique, et jamais un seul ouvrage qui ait eu quelque raison d'être considéré comme une œuvre d'art n'a paru sans que Mencken ne se soit royalement battu pour lui, alors que les écrivains d'articles littéraires pour revues et journaux essayaient de le tuer par pruderie. Son récent ouvrage, *A Book of Prefaces*, est la meilleure et la plus libre critique littéraire qui ait paru aux Etats-Unis depuis Poe.

Si nous laissons la critique littéraire pour le roman, a-t-on jamais parlé aux lecteurs du *Mercure* de Théodore Dreiser? Avec sa *Sister Carrie* et sa *Jennie Gerhardt*, Dreiser est certainement le romancier le plus important qu'il y ait aujourd'hui aux Etats-Unis. Sans aucune préoccupation d'inventer des scènes mouvementés, il nous montre la véritable Amérique, celle que l'on rencontre dans les rues, dans les magasins, dans les pensions de famille, en voyage, l'Amérique où la lutte contre la pauvreté est aussi intense qu'en Europe, et souvent entreprise dans de plus dures conditions. Dreiser est loin d'être un artiste parfait; sa supériorité est due en grande partie à son sujet. Il écrit si mal et a si peu le sens de la

sélection que son réceut livre : *The Genius*, est difficile à lire. Sa langue est celle des journaux les plus mal écrits, ses idées sont souvent communes et ses sentiments vulgaires. Mais *Sister Carrie* et *Jennie Gerhardt* restent à son crédit. Si quelqu'un désire traduire un des meilleurs romans modernes américains, qu'il choisisse l'un de ces deux.

Un nombre énorme de romans est publié chaque année aux Etats-Unis. La plupart ont à peu près la même valeur que le roman publié couramment en Angleterre. Peut-on dire quoi que ce soit de pire? On doit ajouter, pour excuser les romanciers, que la plupart d'entre eux visent la large vente, alors que le marché américain a des limites très définies. Il semble de plus en plus évident que le roman doit posséder quelque valeur historique pour être respecté, et que le roman où quelques marionnettes se prélassent un moment avant d'être jetées à la boîte est plutôt inférieur au film habituel de cinéma en ce qu'il emploie une langue. Mais jusqu'à présent il n'y a pas d'indice que les Américains désirent lire des romans de valeur historique. Il est tout à fait certain qu'ils ne sont pas en mesure de subir la terrible critique sociale que Flaubert et Maupassant, et tant d'autres, ont infligée aux Français, que Fielding et Thackeray ont imposée aux Anglais. Les quelques romans qui ont essayé cette manière, tels que *The Custom of the Country*, de Mme Wharton, n'ont pas eu beaucoup de succès. Les livres de Dreiser non plus n'ont pas un très grand succès de librairie.

A l'exception de Dreiser, et peut-être de Mme Wharton, il est impossible de nommer un romancier américain tout à fait moderne qui ait écrit plus d'un livre qui vaille la peine d'être lu. Joseph Hergsheimer a, je crois, écrit plusieurs livres, mais *The Three Black Pennys* est le seul qui ait plus qu'un intérêt passager. D'autres romans qui indiquent un grand talent ont paru ces dernières années. *Mr Cushing and Mlle du Chastel*, de Mme Rumsey, une étude de la vie française et américaine, est presque ténue à force de subtilité. Elle appartient à l'école d'Henry James, et n'est pas, par conséquent, aussi caractéristique de l'Amérique d'aujourd'hui que *The Rise of David Levinsky*, un livre écrit en anglais par Abraham Cahan, rédacteur en chef du principal journal judaïque de New-York. L'auteur, qui n'est plus jeune, est un socialiste bien connu, qui a joué

un rôle considérable dans la politique municipale. Les ouvrages de Mme Wharton, *Ethan Frome* et *The Custom of the Country*, surtout ce dernier, comptent parmi les meilleurs romans américains, mais son dernier livre, *Summer* (est-ce bien le dernier ?) ne peut être considéré que comme une nouvelle de revue de valeur moyenne. D'une façon générale, Mme Wharton a plus d'art que Dreiser, mais elle n'a absolument aucune influence sur les écrivains américains d'aujourd'hui. Elle a plus ou moins continué la tradition d'Henry James. L'influence de James s'est fait sentir en Angleterre et non pas dans son pays d'origine. En effet, James, et, jusqu'à un certain point, Mme Wharton, s'intéresse à une catégorie d'Américains mieux compris en Angleterre et en France qu'aux Etats-Unis.

On entend quelquefois des Américains prétendre que les meilleures nouvelles sont écrites en Amérique. Nos nouvelles ont généralement pour but de plaire à la vaste masse qui lit les magazines. Une nouvelle susceptible de plaire à cinq mille lecteurs a peu de chance d'être publiée. Elle doit plaire à cent mille lecteurs. Puisque nous parlons de nouvelles, l'un des meilleurs nouvellistes que l'Amérique ait produits est Ambrose Bierce, très peu connu en Amérique, et qui, comme Poe, ne put jamais avec ses écrits y gagner convenablement sa vie. Une maison d'édition de New-York a tout récemment fait paraître une nouvelle édition de son œuvre, écrit presque entièrement il y a quarante ou cinquante ans. Il est douteux qu'elle se vende bien. Bierce est amer et satirique, et, comme nous l'avons dit, ce ne sont pas là des qualités qui plaisent au public américain.

Un autre nouvelliste, dont l'œuvre mérite d'être plus connu qu'il ne l'est, est Fitz-James O'Brien ; il fut tué dans l'une des premières batailles de la Guerre Civile (1861), en laissant un gros travail en prose et en vers dont la plus grande partie ne fut jamais réimprimée. Sa poésie ne vaut rien, mais il laissa quelques contes, qui pour leur réelle force d'imagination n'ont pu être surpassés dans aucun pays que par très peu d'écrivains. Il est malaisé de dire pourquoi l'auteur de contes comme : *The Wondersmith*, *The Diamond Lens*, *What was it ?* a été négligé avec tant de persistance en Amérique, car il n'a aucune des caractéristiques qui ont empêché la popularité de Bierce. Il n'y a aucun doute que le style compte pour beau-

coup dans la vie d'un ouvrage, et O'Brien n'a pas de style. Il écrit très mal, et sa rédaction a le ton vulgaire des pires magazines de son temps. Ces défauts disparaîtraient à la traduction, et il est certain qu'un choix de nouvelles de O'Brien traduites en français aurait un gros succès. Il n'a ni la portée de Poe, ni la valeur intellectuelle de Poe, ni l'art de Poe, mais sur un certain coin restreint du domaine de Poe il peut rivaliser avec lui à parties presque égales.

Celui des écrivains modernes qui a eu le plus de succès comme auteur de contes et nouvelles, ce fut O. Henry, et la meilleure façon pour qui que ce soit de savoir exactement ce qu'aime la grande masse du public américain, c'est de lire O. Henry. Il a toujours « l'heureux dénouement » et il y conduit par des sentiers suffisamment arrosés de sentimentalité à l'eau de rose.

Depuis sa mort, Mlle Edna Ferber semble lui avoir succédé dans la faveur populaire. J'ai trop peu lu de ses productions pour exprimer une opinion quelconque sur ses mérites.

Un ouvrage intitulé : *The Best Short Stories* est publié chaque année par Small, Maynard et Cie, de Boston. Il comprend environ trente nouvelles, choisies parmi celles qui ont paru dans les magazines pendant l'année. Elles sont en général meilleures que les nouvelles anglaises, et l'on peut dire qu'au moins six d'entre elles se trouveront être aussi bonnes que celles publiées, pendant la même période, dans les revues françaises, italiennes ou espagnoles.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus typiquement américain que l'œuvre des poètes modernes. Elle n'est pas entièrement admirable. Toutes les théories de l'esthétique ont été élaborées en France, et, entre autres, celle de la beauté dans la laideur. Les poètes américains oublient trop aisément la beauté. Mais certainement « l'esprit nouveau », que le regretté Guillaume Apollinaire, dans un récent article paru dans cette revue, considérait comme un attribut essentiel de la poésie de nos jours, souffle dans les pages des poètes américains modernes. Ils savent fort bien faire usage des récentes découvertes scientifiques, trop peut-être, car parfois la poésie expire sous le poids et le bruit. Avec la meilleure volonté du monde, vous ne pouvez pas toujours trouver de la beauté dans un article de jour-

nal, et trop de poèmes américains modernes ne sont que des faits-divers rimés ou non rimés.

C'est Whitman qui tout récemment avait la grande influence, mais il y a des signes de réaction. Le recueil de poèmes qui a eu ces temps-ci le plus grand succès en Amérique est *The Spoon-River Anthology*, de E.-L. Masters. Il vaut la peine d'être lu; rien d'autre d'exactement semblable n'a paru dans aucune littérature. D'autres poèmes qui m'ont beaucoup frappé sont ceux de James Oppenheim, dans *The Book of Myself*, ceux de Louis Untermyer, de Robert Frost, dans *North of Boston*, de W. Bynner, de Conrad Aiken et de Clément Wood. Le livre d'Edward J. O'Brien : *White Fountains*, est dédié à Paul Claudel. Cette œuvre de O'Brien est certainement très belle. Il est peut-être, parmi tous les poètes américains, le plus près d'une pure organisation poétique, non affectée par l'intelligence, absolument émotive et sans désir aucun de propagande d'aucune sorte, qu'elle soit sociale, religieuse ou éthique. Cependant, sa poésie mystique ne plaît guère. Un autre poète qui est à côté du grand courant poétique est Christopher Morley, dont les charmants *Songs for a Little House* se rapprochent de l'œuvre des intimistes anglais. Il est à remarquer qu'Alan Seeger, dont la mort au front a fait à ses poèmes une réclame considérable, n'était pas du tout dans le mouvement américain actuel.

Si je laissais l'impression qu'une vie artistique intense existe en Amérique, j'agirais à tort. Mais il y a dans les arts une activité considérable, et dans certains milieux très restreints de New-York on a l'impression d'un amour désintéressé de l'art qu'il est difficile de trouver n'importe où à notre époque. Ceci est surtout le cas pour la peinture et la musique. Quant à l'art d'écrire, un grand nombre de gens écrivent — quelques millions peut-être. La plupart ne sont pas des professionnels, mais tous ont l'intention de le devenir s'ils le peuvent. Dans ce but des leçons dans l'art d'écrire des contes et des romans se donnent régulièrement dans certains collèges, et sont suivies par des jeunes gens et des jeunes filles avec le même état d'esprit qu'ils mettent à suivre les cours d'algèbre. Le but, c'est d'enseigner aux élèves le moyen de se faire ouvrir les portes des magazines, — en d'autres mots, com-

ment écrire pour plaire à la foule. De temps à autre on publie les résultats et les diplômes : « Miss Ruby Dill, dont la nouvelle vient d'être acceptée par l'*Atlantic Monthly*, a suivi les cours du Docteur Shad à l'université Squash. » — « Grâce à vos précieuses leçons, le *Harpers Magazine* vient d'accepter une de mes nouvelles et de m'en commander cinq autres. » Chez les Américains l'instinct des affaires n'est jamais profondément endormi. Il y a beaucoup à dire en faveur de l'attitude des romantiques français de 1830 à l'égard des bourgeois. Dans tous les pays, sans aucun doute, où les auteurs abdiquèrent leur position intransigeante pour devenir des hommes du monde et prendre pied dans la société élégante, ou pour tout autre but aussi bas, ils perdirent inévitablement leur prestige. Aux Etats-Unis, jusqu'à, disons, 1880, l'écrivain était un homme à part, — un homme qui dédaignait le gain et le sens pratique dans un monde avide de gain et ne vivant que de sens pratique. Tel que, il fut respecté. De nos jours, l'écrivain américain est un homme d'affaires tout comme les autres. Son prestige ne dépend que de l'argent qu'il gagne. Il n'y a personne au monde qui soit aussi peu un homme de lettres, comme le comprenaient Gautier ou Baudelaire, que l'auteur américain moderne, homme ou femme, — ce qui n'empêche pas un petit nombre d'être, dans une certaine mesure, des artistes, bien que ce soit là probablement une des raisons pourquoi très peu d'entre eux sont de grands artistes. Si on vit dans une atmosphère où le seul critérium est le succès, et où le succès est bien payé, on est fortement tenté de faire des concessions et de se mettre au diapason des éditeurs qui pourvoient aux besoins du public, — surtout si l'artiste farouche qui s'attache à ses principes et vit pauvrement ne trouve en Amérique aucun de ces petits groupes dont il pourrait attendre quelque sympathie, et sur lesquels un homme dans la même situation peut compter (ou tout au moins pouvait compter il y a quelques années) en France.

D'une façon générale, je ne pense pas me laisser aller à des sentiments de patriotisme exubérant en disant que la valeur moyenne des œuvres publiées bon an mal an en Amérique, que ce soient des poèmes, des romans, ou des pièces de théâtre, est supérieure à ce qui paraît en Angleterre, et qu'elles peuvent être favorablement comparées à ce qui paraît dans la plupart

des autres pays. En France, en Angleterre, en Irlande, en Italie, en Espagne, en Russie, en Allemagne, il y a sans nul doute des auteurs qui individuellement surpassent n'importe lequel de nos auteurs américains ; en France, il y en a même beaucoup. Ceci est aussi vrai pour les femmes que pour les hommes. Il se peut qu'il y ait en France quelques femmes qui en tant qu'écrivains soient supérieures à n'importe quelle femme de lettres américaine (nous n'en avons, par exemple, aucune qui ait l'originalité, la finesse d'observation et le style captivant de Mme Colette), mais je dirais qu'en général la production féminine en poésie et en fiction en Amérique est meilleure qu'en France.

Un compte-rendu de la littérature contemporaine des Etats-Unis ne serait pas complet si l'on ne mentionnait le théâtre israélite. Bien qu'il ne soit pas écrit en anglais, mais en langue *yiddish*, il n'en sort pas moins des conditions de la vie américaine et particulièrement de la vie new-yorkaise. Il n'est pas du tout confiné à la vie du prolétariat ; il s'occupe aussi du milieu bourgeois israélite et de ses contingences. Ces pièces de théâtre sont presque toujours extrêmement intéressantes et même empoignantes. Elles sont d'un tragique inouï et profondément tristes. Souvent romantiques à la base, elles sont dans les détails naïvement réalistes. En effet, elles dépassent quelquefois la limite où le réalisme est supportable et se perdent dans les menus détails qui n'avancent en rien l'intrigue. Si une chambre doit être époussetée, l'action n'est pas suggérée aux spectateurs par quelques gestes vagues : elle est faite à fond. Si le boucher apporte de la viande, le morceau est exhibé sur la scène et nous assistons à un dialogue sans pitié entre le commis et la maîtresse de maison. L'esprit d'élimination ne préside certainement pas à la confection de ces œuvres ; rien n'est laissé à l'imagination. Comme dans le théâtre Elizabethan, la tragédie la plus déchirante se mêle à la farce la plus bouffonne. Ces pièces sont généralement très bien jouées. Et pour mon compte, je préfère de beaucoup les voir sur les humbles scènes du quartier de East-Side ou de Brownsville, que les drames à grands fracas montés dans les théâtres de luxe du Broadway.

Et maintenant, si on me demande ce qui appartient en propre à toute cette littérature américaine moderne, ce qui la met

à part de la littérature des autres pays, je dirais que la différence consiste dans une certaine dureté de contours, une espèce de superficialité qui ne manque pas d'éclat, une préférence pour ce qui s'adresse aux choses matérielles de la vie plutôt qu'à celles de l'âme et de l'esprit, un manque de nuances, et, avec tout cela, à peine un semblant de discussion de ces complexités qui surgissent toujours dans les rapports sociaux des vieilles civilisations. On dirait un jardin sous un soleil incessant et presque cruel où toutes les fleurs bien connues se cultivent et se cultivent avec beaucoup d'adresse, mais si vous cherchez l'ombre et ces fleurs rares qui ne peuvent vivre qu'en des lueurs de crépuscule, ce n'est guère là que vous les rencontrerez.

Je dirai franchement que, à mon avis, ce qui manque le plus dans la littérature imaginative américaine actuelle (et c'est à celle-là seule que je me suis attaché dans cet article), c'est la profondeur de la pensée, l'émotion forte et grave. La qualité de la majeure partie de cette production littéraire peut s'exprimer par un mot : habileté — « cleverness », comme on dit en anglais. De cela il ressort que la plupart des romans donnent à l'étranger qui les lit une notion incomplète et souvent tout à fait fausse de la vie aux Etats-Unis. De la littérature imaginative française, dans son ensemble, on peut tirer, en somme, une idée exacte de la vie quotidienne et du caractère français dans toutes les classes de la société. Cela vient de ce que les bons auteurs français ont eu pour but la seule vérité, sans s'inquiéter de montrer leurs compatriotes sous un jour flatteur et sans timidité aucune à fouiller dans les profondeurs de la vie humaine. L'auteur américain (ou bien est-ce l'éditeur américain ?) est trop enclin à s'attacher à la formule qui veut que ce dont on ne parle pas n'existe pas. De plus, le public américain, comme je l'ai dit plus haut, est extrêmement sensible à la critique, et l'écrivain là-bas a vraiment par trop de susceptibilités à ménager. Il doit prendre soin de ne pas offenser les catholiques, les nombreuses sectes de protestants, les juifs, cette race ou cette autre, et même les diverses professions. La seule chasse qui soit ouverte toute l'année, c'est celle des politiciens et des financiers. Même celle-ci s'est trouvée considérablement restreinte depuis la guerre.

Il ne faut pas oublier que l'auteur et l'éditeur américains sont

bien forcés de s'appliquer à plaire à une population variée et répandue sur un vaste territoire. Ce qui plaît à Boston et dans l'est peut soulever l'indignation de Chicago et du Far-West ; et ce qui remplit d'aise les habitants de l'ouest peut ne pas convenir du tout à ceux de sud. Au deux limites extrêmes du continent, New-York et San Francisco ont, elles aussi, leurs préférences et leurs aversions. Mme Gertrude Atherton, romancier intéressant et volumineux, s'est accaparée de San Francisco et de la Californie, et il lui arrive de parler de la Californie comme si cette province se trouvait hors des Etats-Unis. Quant à New-York, les différences d'opinion sur presque tous les sujets entre cette ville immense et assez pittoresque et le reste de l'Amérique, sont devenues proverbiales.

VINCENT O'SULLIVAN.

ESSAI SVR L'EMPLOI FIGVRÉ DES TERMES DE GVERRE DANS LE LANGAGE CONTEMPORAIN.

Les guerres ont toujours eu, au cours des siècles, une répercussion très marquée sur le langage contemporain. La nécessité de désigner par des termes commodes des inventions ou des habitudes nouvelles, issues de l'état de guerre, les relations avec les peuples étrangers, alliés ou ennemis, et différents de race ou de langue, la prédominance prise par l'élément militaire, et, dans les conflits récents, le mélange des diverses classes sociales, introduisent dans le parler courant des mots jusqu'alors inconnus, soit importés, soit créés de toutes pièces, ou bien ressuscitent des mots anciens dont on avait cessé de se servir, ou bien encore répandent des expressions techniques, des mots d'argot, des locutions de patois local.

Sans remonter jusqu'à la domination romaine en Gaule, aux invasions barbares ou à la conquête arabe, on sait que les Croisades, les guerres d'Italie, les guerres de Trente ans et de Sept ans, les guerres de la Révolution et de Napoléon, pour ne signaler que les principales, ont enrichi la langue française d'un très grand nombre de termes.

L'exemple le plus frappant est peut-être l'envahissement des mots italiens dans la langue française, au XVI[e] siècle, dû aux diverses expéditions des Français en Italie. Ainsi le mot *bataillon* (italien : battaglione) est cité pour la première fois en 1564 dans le Dictionnaire Français-Latin de J. Thierry; *caporal* (ital. caporale) n'apparaît pas avant Rabelais; le premier emploi de *escadron* (ital. squadrone) se trouve dans Jean Marot. De même *bastion*, *camp*, *cartouche*, *casemate*, *colonel*, *cavalerie*, *embuscade*, *escorte*, *escouade*, *fantassin*, *généralissime*, *infanterie*, *sentinelle*, *soldat*, *vedette*, pénètrent dans la langue française au cours des campagnes d'Italie, entre la fin du quinzième siècle et les dernières années du seizième. Tous ces mots se sont définitivement fixés dans notre langue.

Aujourd'hui plus que jamais, dans une guerre longue, où les inventions se multiplient, où le jeu des alliances mêle journellement aux Français Belges, Anglais, Italiens, Serbes, Russes, Roumains, Polonais, Chinois, Japonais, Américains, d'autres encore, une foule de mots et d'expressions nouvelles ont surgi et surgissent chaque jour, vite répandus dans le public par les journaux, les revues et les livres.

Ils ont donc pour origine deux sources nettement distinctes. Ce sont : 1° des termes indigènes (mots anciens ressuscités, mots nouveaux, mots d'argot ou de patois); — 2° des termes étrangers. Au premier groupe appartiennent *mousqueterie* ou *grenadier* (depuis longtemps français, sortis de l'usage et récemment repris); *ypériter* (asphyxier au moyen de l'ypérite); *boche*, *cafouille*, etc. — Au second groupe appartiennent des mots comme *tank*, venu d'Angleterre, *toubib*, venu d'Algérie, *minenwerfer*, venu d'Allemagne.

§

Mais ceci n'est que l'un des aspects de l'influence des guerres sur le langage. Il en est un second, non moins important peut-être dans l'histoire de la linguistique, et qui ne présente pas un intérêt moins vif. Il s'agit de l'*emploi figuré des termes de guerre* dans le langage courant. Ainsi le mot « défaitiste », d'emploi d'ailleurs récent, signifie d'abord « qui croit à la défaite de son propre pays », puis, par métaphore, « qui croit une chose vouée à l'insuccès ». On dira par exemple « les défaitistes de la musique française », pour désigner les personnes qui, ne faisant pas confiance à la musique française, la croient destinée à être surpassée par les musiques étrangères.

Or l'emploi métaphorique d'un mot n'a pas moins d'importance dans l'histoire d'une langue que l'emploi au sens propre de ce même mot. La création d'une métaphore nouvelle, exprimant un rapport jusque-là inaperçu entre deux idées, équivaut presque à la création d'une idée et par conséquent d'un mot. Ce sont de nouvelles expressions qui enrichissent le langage et qui, parce qu'elles s'implantent souvent d'une façon définitive, apportent au style une précieuse variété de nuances.

Certes, c'est un phénomène constant et journalier, qui répond à un besoin de l'esprit humain; mais il se manifeste surtout et plus intensément dans les périodes de troubles sociaux,

aux époques de grandes découvertes, d'épidémies, de migrations, de conquêtes coloniales, de révolutions, de guerres civiles ou extérieures. Au XVII[e] siècle, par exemple, la fréquence des duels provoque jusque dans les œuvres littéraires (le style de Corneille est fort curieux à ce point de vue) un emploi répété des termes d'escrime. Et les guerres contemporaines font surgir à profusion des métaphores variées empruntées au vocabulaire militaire.

Ainsi nous lisons dans Corneille :

> Leur haine à nos douleurs aurait *rendu les armes*.
> (*Rodogune*, 1100.)

> Ce n'est qu'en ces *assauts* qu'éclate la vertu,
> Et l'on doute d'un cœur qui n'a point *combattu*.
> (*Polyeucte*, 167-168.)

> Fuyez un *ennemi* (1) qui sait votre défaut,
> Qui le trouve aisément, qui *blesse* par la vue,
> Et dont le *coup mortel* vous plaît quand il vous *tue*.
> (*Polyeucte*, 104-106.)

Dans le *Courtisan Français* (1640), un amoureux se plaint en ces termes de la rigueur de sa maîtresse :

> Les *escopettes* [sorte de carabine] de vostre beauté bruslent assez le propoint de mon âme, sans que le *canon* de vostre rigueur brise les os de mes prétentions. Vous avez assez *fourragé* le plat pays de cœur, sans que d'abondant vous y logiez le *régiment* du désespoir.

Ceci est de la pure préciosité, et de la moins bonne, sans doute, et de telles images n'ont pas survécu. Il est vrai aussi que, même au XVII[e] siècle, ces expressions n'étaient pas nouvelles ; mais il faut songer que, d'une part, elles n'avaient jamais eu une telle vogue, et d'autre part que plusieurs d'entre elles — ainsi *cavalier* dans « un air cavalier », « un ton cavalier », — provoquées par les guerres contemporaines, ont conservé depuis ce temps leur emploi métaphorique.

Il est donc permis de croire que, de même, un grand nombre d'expressions figurées, issues de la guerre actuelle ou tout au moins répandues grâce à elle, lui survivront. — Le grand public peut s'intéresser à cette question aussi bien que les érudits, et c'est pourquoi je me suis proposé d'en donner ici un rapide aperçu.

(1) Il s'agit de Pauline.

§

Nous distinguerons, pour plus de clarté, cinq chapitres :
I. — Mots et expressions.
II. — Locutions.
III. — Comparaisons formées d'un groupe de mots.
IV. — Métaphores à plusieurs termes.
V. — Suites d'images.

Et nous subdiviserons chacun de ces chapitres en différents paragraphes, selon l'ordre d'idées auquel appartiennent ces diverses métaphores.

I. — Mots et expressions.

a) Termes empruntés au recrutement, corps de troupe, etc...

ARMÉE. — Le mot « armée » était sans doute employé bien avant la guerre pour désigner une foule imposante de personnes ou de choses, une masse quelconque, groupée et ordonnée. Mais l'usage figuré de ce mot non seulement apparaît beaucoup plus fréquent depuis 1914, mais encore tend à évoquer (ce qu'il ne faisait pas auparavant) le souvenir de l'armée réelle, de l'armée combattante.

On en jugera par l'exemple suivant :

Le patriotisme le plus pur, se conciliant avec l'intérêt de chacun, a donné à la journée d'hier l'éclat d'une belle manifestation de l'*Armée* de l'Epargne. (*Journal*, 7 octobre 1916.)

Cette image « armée de l'épargne » a d'ailleurs été très répandue dans les journaux au moment des différents emprunts.

RÉGIMENT. — Dans le même ordre d'idées, mais cette fois sans nuance spéciale, le mot « régiment », pour désigner un petit groupe organisé.

De quel droit, pourrait-on même lui demander, déserte-t-il en un pareil moment [il s'agit de Paul Adam] le *régiment* des Lettres... ? (V., *Temps*, 22 août 1918.)

MOBILISATION. — Ce mot a donné lieu à des images curieuses, appliquées non seulement à des choses matérielles, mais même à des idées.

1. En parlant de l'industrie et du commerce :

Nous qui n'avons rien prévu des nécessités d'une *mobilisation industrielle*, saurons-nous, avant qu'il ne soit trop tard convenir des

nécessités d'une *mobilisation commerciale*... ? (*Pays*, 18 janvier 1918.)

2. En parlant de choses matérielles, mais inanimées :

... M. C. P. Steinmetz, de la General Electric Company des Etats-Unis, demande la *mobilisation* du Niagara. (*Débats*, 28 avril 1918.)

Le but de ce branle-bas était la *mobilisation* d'un piano entreposé dans le magasin du facteur. (*Œuvre*, 7 octobre 1916.)

3. En parlant de faits intellectuels :

L'intérêt, la bêtise et la trahison, ligués contre nous, viennent d'entreprendre une opération d'une envergure énorme... la *mobilisation* des sophismes. (R. Postal, *Revue Normande*, août 1917.)

Nous aurons à organiser... une vaste *mobilisation* générale de l'intelligence et du travail. (Un Limousin, *Matin*, 5 août 1918.)

L'emploi figuré du mot « mobilisation » est en somme logique quand il s'agit d'exprimer l'idée d'une mainmise sur quelque chose pour contribuer à l'heureuse issue de la guerre. Mais il y a une sorte d'abus et une déformation du sens propre quand le mot prend la signification simple de « mise en œuvre » ou même de « déménagement ».

MOBILISER. — Il était logique que, parallèlement au substantif « mobilisation », on employât « mobiliser », soit dans le sens de « convoquer et organiser en vue d'une action déterminée », soit avec la simple signification de « réunir, rassembler ».

1. En parlant des personnes :

Il s'agit d'utiliser les professeurs en vacances, de les *mobiliser* pour une campagne d'éducation. (*Information*, 6 août 1917.)

2. En parlant des choses :

Tristan Bernard... *a mobilisé* ses tiroirs et ses fonds de tiroirs. (*Œuvre*, 20 mai 1917) (1).

b) Termes empruntés à l'organisation des troupes et du terrain.

FRONT. — Le « front », c'est au sens propre, dans le langage militaire, la ligne de bataille. Par extension, c'est la région occupée par les troupes, avec ou sans idée de combat : on dit « aller au front », sans que le mot désigne forcément les tranchées avancées. Au figuré, grâce à une nouvelle extension

(1) Cf. : « On ne *mobilise* plus seulement des hommes, mais les choses, les objets, les institutions, la science. » (J. B., *Temps*, 16 mai 1918.)

sémantique, le mot désignera une organisation quelconque destinée à lutter contre une organisation analogue de l'ennemi. Mieux encore. L'expression « unité de front » a été employée pour signifier « amalgame des troupes alliées qui combattent au front », littéralement « unité en ce qui concerne le front », l'idée d'unité prédominant sur celle de front. Au figuré, l'expression « unité de front » oubliera totalement la notion de front, pour ne retenir que celle d'unité.

1. En parlant du domaine économique :

Diable ! vous allez partir pour le front ?
— Nous y sommes déjà... : je parle du *front économique*. (D'Antin, *Liberté*, 1er janvier 1918.)

2. En parlant du domaine juridique :

Lloyd George et Clemenceau ont répété que l'unité du front était la condition de la victoire... Les coffres-forts de Florence et les dépêches boches de l'Argentine ont seuls réalisé l'unité du *front judiciaire*. (Debierre, *Pays*, 20 janvier 1918.)

3. En parlant du domaine diplomatique :

Instituons, pourquoi pas, l'unité de *front diplomatique*, de même que nous venons de réaliser l'unité militaire ! (V. Marguéritte, *Pays*, 7 mai 1918) (1).

SECTEUR. — « Secteur » signifie « partie découpée dans une surface », par extension, en langage militaire, « ensemble de troupes, faisant partie d'un groupement plus vaste, et placées sous le commandement général d'un chef » et « subdivision du front ». De là, au figuré, le sens de « domaine particulier ».

[Dans la fatigue nerveuse] il n'y a plus de synergie fonctionnelle. Chacun lutte dans son *secteur*, sans savoir ce que fait le voisin. (Dr Voivenel, *Mercure de France*, 1er septembre 1917.)

TRANCHÉES. — Les tranchées du front sont destinées à abriter le soldat contre les balles et en partie contre les obus, à le dissimuler aux regards de l'ennemi. Par métaphore, « tranchée » signifiera « cachette », « place où l'on se met à l'abri contre des attaques possibles ».

Or ils étaient [les espions allemands], dans la société même, tapis, eux aussi, dans d'invisibles *tranchées* à l'abri des lois, dissimulés

(1) Cf. encore « notre *front organique* » dans l'exemple cité plus loin au mot « offensive » § 3.

comme les autres derrière leur feuillage. (G. Prade, *Journal*, 13 janvier 1918.)

BARBELÉS. — On a dit d'abord, au sens propre, « fils barbelés », puis par abréviation « barbelés » (transformant ainsi, par commodité, selon une loi fréquente en linguistique, un adjectif, ou plus exactement un participe, en un substantif. (un rôti, des frites, etc.) Ce sont des fils de fer tendus devant les tranchées pour protéger les troupes contre une incursion soudaine de l'ennemi. « Barbelés » prendra donc, au figuré, la signification de « ce qui protège ».

Vous verriez quand même le secret franchir toutes les grilles, tous les *barbelés* qui défendent les murs du Palais-Bourbon. (Cl. Vautel, *Liberté*, 27 septembre 1917.)

PARC DU GÉNIE. — Par analogie avec le parc du génie réel où sont concentrées des réserves de pièces d'artillerie et de munitions, cette expression désignera, au figuré, l'endroit où sont concentrées des réserves de forces.

La diminution du capital d'énergie se produit rapidement dès que, dépassant les limites de la fatigue musculaire, on fait appel à la réserve nerveuse, à ce *parc du génie* cérébral qui est la substance chromatique. (Dr Voivenel, *Mercure de France*, 1er septembre 1917.)

c) Termes empruntés à la guerre et au combat.

GUERRE. — On comprend aisément le passage du sens de « lutte militaire, à main armée » au sens figuré de « lutte », simplement.

Si nous voulons une paix avantageuse, préparons la *guerre économique*. (Titre dans le *Matin*, 5 août 1918.)

BATAILLE. — Même dérivation de sens pour le mot « bataille ».

Il s'agit d'établir, en un mot, au plus fort de la *bataille économique*, un front commun. (*Matin*, 14 mai 1918.)

OFFENSIVE. — Voici le mot qui aura été le plus employé par métaphore au cours de la guerre, et il ne se passe presque pas de jour actuellement, du moins pas de semaine, sans qu'on en trouve un exemple dans les journaux.

« Offendere » signifie, en latin, « attaquer » (littéralement heurter, frapper [étymologie : fendere, même sens]). Offensive (abréviation de « action offensive ») signifie donc : attaque,

action de porter les premiers coups à un adversaire. Au figuré, le sens sera le même, avec une acception métaphorique. Voici une liste de divers exemples curieux.

1. En parlant des personnes :

Une *offensive* réussie — c'est l'*offensive* des ménagères contre leurs fournisseurs. (Réclame dans divers journaux, août 1918.)

Plus de demi-mesures, plus de palabres, une action vigoureuse et efficace : l'*offensive* à froid contre la masure insalubre et le taudis infect. (C. Haye, *Pays*, 3 mai 1918.)

Il nous faut noter ici la regrettable reprise de l'*offensive* des bourreurs de crâne, offensive qui s'était calmée pendant quelques jours. (P. Renaison, *Pays*, 3 mai 1918.)

Une *offensive* littéraire antirépublicaine. (Titre dans le *Pays*, 14 mai 1918) (1).

Pour y triompher, nous aurons à organiser une nouvelle éducation agricole, des concentrations industrielles, des *offensives* bancaires... (Un Limousin, *Matin*, 5 mai 1918.)

2. En parlant de personnes, le mot étant appliqué à la parole :

L'offensive oratoire de Hertling. (Titre dans le *Matin*, 27 janvier 1918.)

La visite des Américains a eu comme résultat de déclencher une *offensive* de grande envergure de la part des majoritaires du part socialiste unifié. (*Matin*, 14 mai 1918.)

Dans le domaine de la diplomatie :

Le Kaiser veut, par les *offensives* diplomatiques, persuader aux peuples des Empires que c'est l'entente qui est la cause de la continuation de la guerre... (P. Dolbert, *Ouest-Eclair*, 16 mai 1918) (2).

3. En parlant de choses :

L'*offensive* de la faim. (Titre dans le *Matin*, 6 août 1918.)

Tous les microbes, à l'affût dans le nez, profitant de l'émoi, se développent à l'envi, pénètrent dans le sang, et fixent une *offensive* sur le point faible de notre front organique. (Dr Helme, *Temps*, 29 avril 1918.)

(1) Et, encore :

« Ce fut à qui, parmi les furieux invalides qui organisent inépuisablement, chez nous, l'*offensive des mots*, s'acharnerait contre l'auteur de la Tétralogie. » (G. Pioch, *Pays*, 25 avril 1918.)

Et dans le même ordre d'idées :

« Les représentants autorisés de la pensée française croient devoir refuser publiquement une collaboration aux *offensives de l'esprit...* » (V., *Temps*, 21 août 1918.)

(2) On a parlé aussi d'*offensive morale* et d'*offensive de défiance*.

4. J'ai réservé volontairement pour la fin l'un des plus curieux emplois, sinon le plus curieux, du mot « offensive ». C'est celui où le mot « offensive » est uni à l'idée de paix. Au premier abord, il semble y avoir antinomie entre les deux termes « offensive » et « paix », et, si la métaphore s'explique logiquement, il n'en subsiste pas moins une certaine anomalie. Le succès de cette métaphore a d'ailleurs été très grand, et, au cours de ces derniers mois, tous les journaux l'ont employée. Voici les exemples les plus typiques.

1° Avec le mot « paix » :

Lord Robert Cecil a cru devoir... mettre en garde le public contre une prochaine *offensive de paix* des empires centraux. (*Débats*, 8 mai 1918.)

2° Avec l'adjectif « pacifiste » :

Dans les milieux officiels on estime que l'*offensive pacifiste* de l'Allemagne a déjà commencé. (*Débats*, 4 mai 1918.)

3° Avec l'adjectif « pacifique » :

L'*offensive pacifique*. (Titres dans le *Pays* du 11 et du 12 mai 1918.)

(Notons en passant que l'emploi du terme « pacifique » est un véritable non-sens. L'expression « offensive pacifiste » est légitime, parce que « pacifiste » signifie « en faveur de la paix ». Mais « pacifique » n'a jamais eu ce sens. L'employer ici, c'est méconnaître totalement la signification des mots français.)

CONTRE-OFFENSIVE. — De même qu'une offensive appelle de la part des troupes combattantes une contre-offensive, il était assez naturel que la métaphore « offensive » appelât la métaphore parallèle « contre-offensive ».

1. Appliqué à la parole :

M. Caillaux qui se flatte d'être allé au front... y a sans doute appris l'art de la *contre-offensive*. Sa défense.... a surtout consisté en attaques contre des hommes politiques. (*Cri de Paris*, fin janvier 1918.)

2. Appliqué à la diplomatie :

Vous-mêmes, enfin, ô gouvernants, cela vous mettrait un peu en train pour répondre par quelques *contre-offensives diplomatiques* à cette prochaine attaque... de la Wilhelmstrasse. (*Pays*, 7 mai 1918.)

ATTAQUE BRUSQUÉE. — La métaphore s'explique d'elle-même.

Une *attaque brusquée* de la Chambre syndicale des propriétaires contre le moratorium. (*Humanité*, 9 décembre 1917.)

ASSAUT. — L'assaut, c'est l'attaque vive d'une troupe pour occuper une position qu'on arrache à l'ennemi. Par métaphore ce sera une action énergique faite pour obtenir de force un avantage matériel ou moral.

Les compagnies..., le métro, l'anémique Ouest-Parisien avaient combiné un *assaut* généralisé. (*Humanité*, 8 novembre 1917).

FORMATIONS SERRÉES. — Les troupes vont à l'attaque en « formations serrées », quand, au lieu d'être éparpillées en tirailleurs, elles avancent, massées en groupes. Au figuré, l'expression servira à donner l'idée du grand nombre et de la réunion compacte.

Et les images et les métaphores se ruent *en formations serrées*. (J. Ernest-Charles, *Pays*, 19 septembre 1917.)

GAZ ASPHYXIANTS. — Les gaz asphyxiants employés au front corrompent les tissus pulmonaires ou autres, souvent même les détruisent et amènent la mort. C'est l'idée de corruption dissolvante qui passe au figuré.

[Prêcher] le retour au réalisme et à l'idéalisme de notre socialisme français, guéri des *gaz asphyxiants* du socialisme allemand. (G. Hervé, *Victoire*, 26 décembre 1917.)

De même :

Le moment où l'émotion fut le plus à son comble, où un souffle de patriotisme, balayant les miasmes pestitentiels, les *gaz délétères* et *asphyxiants* de toutes les ignominies entassées..., se produisit pendant l'intervention de Barrès. (H. Leroy-Fournier, *Action Française*, 29 novembre 1917.)

420. — Les canons autrichiens du calibre 420 ont un aspect particulièrement pesant et massif. Au figuré, l'expression « 420 » évoquera la notion de lourdeur.

M. Richard Strauss produisait en Allemagne une énorme machine polyphonique, dans le style *420*. (G. Pioch, *Pays*, 12 décembre 1917.)

[DÉFENDRE] PIED-A-PIED. — D'une façon générale « pied-à-pied », dans l'attaque ou la défense, marque une lutte rigoureuse, où la moindre parcelle de terrain se dispute âprement. Par image, « pied-à-pied » signifiera « minutieusement », avec l'idée d'une persévérance énergique.

Alors Me Edmond Bloch tente un effort désespéré... Il est l'avocat livrant *pied-à-pied* le combat. (A. Dominique, *Pays*, 5 septembre 1917.)

TENIR. — Le mot signifie, en langage militaire, « résister obstinément, persévérer patiemment dans la résistance ». Au figuré, il aura le sens de « soutenir un effort de longue durée ».

Pour apprendre les rudiments, quelques mois bien employés suffisent... Il ne s'agit pas d'avoir un beau zèle de courte haleine. Il faut *tenir*. (Gaffiot, *Préface aux cahiers-guides des Etudes latines*, septembre 1917.)

FUSILLER. — Du sens propre de « tuer d'un coup de fusil, on passe, par métaphore, à la signification de « faire disparaître » (?).

Un clerc d'avoué de vingt ans est toujours en bel appétit : en cinq minutes, la soupe, le pigeon et la bouteille étaient *fusillés* (1). D'Esparbès, *Journal*, 2 octobre 1916.)

DÉSERTER. — Au sens propre, c'est abandonner son poste à l'armée ou quitter son pays pour se soutraire à son devoir militaire. Au figuré, « déserter » signifiera simplement « quitter, abandonner ».

Le général Hiver a *déserté* lui aussi ce front russe... (Curnonsky, *Journal*, 15 janvier 1918.)

PAUSE. — La « pause », c'est le repos entre deux exercices, deux étapes d'une marche, deux combats. Par image, ce sera un moment d'interruption, et, dans l'exemple suivant, un entr'acte au théâtre.

Dès les premières scènes le succès était acquis, et, pendant la *pause*, — ce que c'est que d'être militaire ! — les vieux soiristes... prétendaient retrouver les prémices d'une carrière comparable à celle de « Miquette et sa mère ». (*Œuvre*, 19 août 1917.)

ZONE DE TIR. — L'expression désigne la surface de terrain où le tir d'une arme à feu s'exerce d'une façon efficace. Par métaphore, elle désignera, par exemple, un groupe de personnes sur lesquelles nous pouvons avoir une action quelconque.

(1) Cette image vient peut-être aussi de ce que, en argot, on emploie « fusil » pour « estomac». De là à dire « fusiller » pour « mettre dans le fusil », il n'y a qu'un pas. Mais dans ce cas le verbe « fusiller » serait un dérivé du mot argot « fusil » et non pas une métaphore sur le véritable verbe fusiller. Il est difficile de trancher la question.

— ... J'ai blagué l'administration, la magistrature, l'armée, les agents de la force publique... ; mais Dieu, je l'ai laissé tranquille.

— Peut-être n'était il pas dans votre *zone de tir*. (*Pays*, 29 mai 1918.)

EN TIRAILLEURS. — Des soldats d'infanterie se disposent en tirailleurs lorsqu'ils s'espacent sur une ligne de front, en laissant entre eux des intervalles plus ou moins grands, de façon à être moins exposés, dans l'ensemble, aux balles ou aux obus. Par métaphore, « en tirailleurs » signifiera « dispersés », « manquant de cohésion ».

Faute d'une direction commune... chacun partait droit devant lui... On s'égaillait *en tirailleurs*. (Moulinier, *Journal des Lycées*, n° 1.)

CAMOUFLAGE. — Le camouflage, en terme militaire, c'est le déguisement d'un objet quelconque (pièce d'artillerie, automobile, ouvrage fortifié, etc...) au moyen de couches de peinture, de branchages, de pièces de toile, pour tromper les regards de l'ennemi. C'est l'idée de déguiser, de masquer [la nature véritable de quelque chose], qui passera au figuré.

Il y aurait témérité à dire que la chair de phoque constitue un régal sans nom... Mais on peut l'utiliser... L'essentiel est de savoir la maquiller : un *camouflage* est nécessaire. (*Débats*, 24 juillet 1918.)

d) Terme emprunté au ravitaillement.

RAVITAILLEMENT. — Le ravitaillement consiste à pourvoir une ville, une troupe, une personne, en vivres ou en munitions. On pourra donc dire, par image, « le ravitaillement d'une âme », par exemple, c'est-à-dire le fait de lui procurer une nourriture spirituelle ou morale pour la soutenir, la réconforter.

Peut-être que le *ravitaillement* des âmes est encore plus décisif pour la victoire que celui du corps et des canons. (*Victoire*, 7 décembre 1917.)

e) Termes divers.

METTRE EN SURSIS. — En langage militaire, c'est libérer, provisoirement ou définitivement (définitivement, par un abus de sens). La signification figurée sera : dispenser d'un devoir ou d'une obligation quelconque.

Toutes les forces sont-elles mobilisées, ou certaines ne sont-elles

pas elles-mêmes *mises en sursis ?* (Discours de M. Dubost, 10 janvier 1918.)

PERMISSION DE DÉTENTE. — Même sens au figuré qu'au propre, mais sans idée militaire.

Quant à MM. Capus et Barrès, leur fatigue héroïque fait pitié. Ils sont décidés à solliciter une *permission de détente*... (*Carnet de la Semaine*, 2 septembre 1917.)

ORDRE DU JOUR. — Citer à l'ordre du jour, dans l'armée, c'est mettre publiquement en vue le nom d'un militaire qui s'est distingué par un acte de bravoure. Par métaphore, ce sera mettre en relief le nom d'une personne qui mérite l'attention publique.

Victor Basch, souvent *cité à l'ordre du jour civil* ces temps-ci... (*Carnet de la Semaine*, 29 juillet 1917.)

BRISQUÉ. — Un militaire brisqué est celui qui porte sur ses vêtements les insignes d'une ou de plusieurs années de campagne. Il est donc soldat depuis un temps relativement long. Le mot « brisqué » prendra donc au figuré la signification de « ancien », « éprouvé dans son métier ».

Les vieux soiristes et les critiques *brisqués*. (*Œuvre*, 19 août 1917.)

EMBUSQUÉ. — Le sens propre est « posté, dissimulé dans un lieu pour surprendre l'ennemi au passage ». La signification figurée sera « dissimulé aux regards, pour surprendre au moment inattendu ».

Ont-ils redouté que la haine et l'hypocrisie *embusquées* ne les accusassent faussement de patriotisme refroidi ? (H. Bataille, *Journal du Peuple*, 14 mai 1917.)

DÉFAITISTE. — J'ai signalé plus haut comment s'explique le passage du sens propre au figuré. Je me borne donc ici à donner des exemples.

1. Employé comme nom.

Contre les *défaitistes* de la musique, je faisais appel tout dernièrement à la bonne volonté de mes lecteurs... (Laloy, *Pays*, 18 janvier 1918.)

2. Employé comme adjectif.

Formule *défaitiste* s'il en fut, en ce qu'elle implique le désaveu de tout effort créateur et la méfiance de l'inconnu. (*Ibid.*)

II. — Locutions.

S'EN FAIRE. — Ici tout commentaire est inutile : l'expression s'explique d'elle-même. On notera simplement qu'elle s'est formée au front et qu'elle est passée ensuite dans le langage courant : c'est en cela que consiste la transposition.

1. Appliqué à une personne.

Beaucoup de pittoresque sensé dans son roman de bonne humeur. Visiblement, Georges Michel *ne s'en fait pas.* (J. Ernest-Charles, *Pays*, 12 septembre 1917.)

2. Appliqué à une chose.

La grammaire, comme le reste, est fonction de la guerre. Elle *ne s'en fait pas.* (A. Hermant, *Temps*, 27 septembre 1917.)

ON LES AURA. — Même remarque.

S'il pense aux lecteurs, il dit tout de suite : *On les aura!* (J. Ernest-Charles, *Pays*, 12 septembre 1917.)

Et, avec une légère modification :

Némésis *les aura!* [en parlant des Allemands]. (A. Hermant, *Figaro*, 14 mai 1918.)

III. — Comparaisons formées d'un groupe de mots.

A partir d'ici, il n'y a plus qu'à citer, les images employées étant par elles-mêmes très claires. Le classement que j'adopte formera d'ailleurs une manière de commentaire.

a) Comparaisons tirées de l'armement.

Des gens qui se sont servis du patriotisme comme d'une *arme* dissimulée sous des flots de rhétorique *tricolores* (H. Bataille, *Journal du Peuple*, 14 mai 1917.)

Oui, la pitié c'était la sixième *arme*. Nous en avons douté. A peine est-elle *sortie du fourreau* qu'on l'a jugée tout de suite suspecte. (Ibid.)

b) Comparaisons tirées du combat.

Les gens de l'Eglise *ont ouvert le feu sur toute la ligne.* (G. Clairet, *la Lumière*, 23 septembre 1917.)

A partir du Discours de la Méthode, *la première tranchée était prise.* (Brunot, *Bulletin de la Féd. des Professeurs*, février 1917.)

c) Comparaisons tirées de la diplomatie.

A-t-elle marché cette fois ou n'a-t-elle pas marché ? *Je me le demande comme pour un état neutre*, et il s'agit de ma femme!... (Michel Provins, *Journal*, 5 novembre 1916.)

d) Comparaisons diverses.

Le verbe s'impose. à la fois vénérable comme un ancêtre, et *utile comme un guerrier*. (M. Boulanger, *Revue Hebdomadaire*, 21 octobre 1917.)

J'ai déjà glané dans une dizaine de volumes des feuilles *de quoi remplir là cantine réglementaire d'un sous-lieutenant au 6e dragon !* (P. Signac, cité par Paupe, *Mercure de France*, 15 octobre 1916.)

IV. — Métaphores à plusieurs termes.

a) Métaphores empruntées au recrutement.

Pourquoi ne pas *recruter* chez elles un *bataillon* de libraires d'élite ? (*Œuvre*, 11 novembre 1916.)

Déjà presque innombrables [ces émouvants récits d'épopée], ils formeront un jour une *armée* véritable, et, si nous ne pouvons les admirer tous, du moins aurons-nous un culte pour leurs *cohortes*. (M. Boulanger, *Revue Hebdomadaire*, 21 octobre 1916.)

b) Métaphores empruntées aux préparatifs militaires.

Préparer le baccalauréat, ce n'est pas accumuler des exercices, exécutés fiévreusement, sans réflexion ni livres... : comme s'il ne fallait pas s'assurer des *munitions* avant d'aller à la *bataille*, et commencer par lire Corneille avant que d'en parler durant trois heures. (*Le Baccalauréat*, 1er octobre 1916.)

c) Métaphores empruntées aux instruments de combat.

Or, la plus grande de ces forces spirituelles, *obusier* foudroyant de notre *artillerie* morale... c'est la Société des Nations. (Aulard, *Pays*, 12 janvier 1918).

d) Métaphores empruntées au combat.

Avouez qu'exposer mon père à une telle fatigue, ç'eût été du *pilonnage avant l'attaque*. (*Carnet de la Semaine*, 12 août 1917.)

M. Clemenceau avait réservé le *tir de ses batteries* au seul M. Malvy. Pourtant *un éclat d'obus* s'égara sur M. Albert Thomas. (Id. 19 janvier 1917.)

V. — Suites d'images.

Voici quelques exemples où l'on trouve différents termes empruntés au langage militaire. Il était difficile de les classer, car ils se rattachent souvent, au cours d'une même phrase, à des idées fort diverses. La plupart pourtant se rattachent à l'idée de combat.

Il sait *mobiliser* les mots, les *ranger en bataille*, les *ruer à l'assaut*, les *saturer de sang et de gloire*. (Ch. Silvestre, *Ch. Péguy*, Paris, Bloud, 1916.)

Le bar fut donc *assiégé*, mais les *assaillants* ne parvinrent pas tous à *conquérir* la citronnade glacée, tant avaient été denses *les troupes d'attaque*. (*Pays*, 14 septembre 1917.)

Au lieu de fuir, je bondis sur le roquet et lui enfonçai mes crocs dans le gras des cuisses. Cette *attaque brusquée*, qui me donnait *l'avantage de la surprise* et du *choix du terrain*, fut couronnée de succès... Je savais combien sont dangereux parfois les *retours offensifs* et les *contre-attaques*. (P. Chaîne, *les Mémoires d'un Rat*, p. 42.)

Les exemples ne manquent pas et l'on pourrait citer des centaines de phrases. Le plus curieux que j'aie rencontré est peut-être le suivant :

C'est une véritable *armée* agricole féminine... Son *état-major*... sous la direction de M. Lavarenne... qui eut l'idée du *volontariat* agricole *dresse des plans* en vue da la *campagne* prochaine. Un *ultimatum* respectueux... a été adressé au préfet de la Seine pour qu'il livre aux *combattants* pacifiques les vastes terrains de Bagatelle, dont la *neutralité* est improductive... Il faut que d'ici le printemps, toute une *armée* de *volontaires* agricoles soit *recrutée*, *instruite*, *encadrée*, *outillée*. Et, si vous le pouvez, *enrôlez-vous*. (*Journal*, 30 décembre 1917.)

§

Signe des temps! Il est bien certain, encore une fois, qu'un grand nombre des mots ou des expressions que j'ai cités, par exemple « arme, assaut, attaque, cohorte », etc., étaient employés au figuré dès avant la guerre, et sans influence militaire. Mais l'usage en était restreint ; au lieu qu'aujourd'hui, c'est un véritable envahissement, qui, loin de s'atténuer, croît de jour en jour. Peut-être quelques images nouvelles s'implanteront-elles dans la langue française, lui donnant un nouveau pittoresque, et c'est par là que la question, dont j'ai donné un aperçu sommaire, présentait un réel intérêt. Mais telle qu'elle est, après tout, notre langue est bien assez riche, et mieux vaut encore souhaiter que ces termes disparaissent rapidement de l'usage, si leur disparition est un signe de notre victoire définitive...

GEORGES PRÉVOT.

TU ENFANTERAS...

(*Suite* [1])

—

XXXII

CHEMIN DE CROIX

Ire Station.

JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT

La douleur m'a clouée sur place. Le vêtement que je tenais est tombé par terre...

Je le regarde, hébétée...

Je n'ose le ramasser, ni faire un mouvement, de peur *qu'elle revienne*...

Ce n'est pas sa sensation qui m'effraie. Elle fut bénigne à mon corps de femme habitué à la souffrance. C'est ce qu'elle m'annonce...

Tel Jésus qui fut condamné à être crucifié pour racheter les péchés du monde, il est dit : *que tu dois enfanter dans les douleurs* pour racheter la faute de la première femme.

IIe Station.

JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

Vais-je rester ainsi dans l'espérance que ce simulacre de mort empêchera l'œuvre de vie ? *Mon heure est venue.* Je l'ai voulu, non dans une pensée de rachat, mais dans une pensée de sublime amour. C'est là ce qui doit faire ma force. J'ai repris mon vêtement. Je m'habille et je sors de cette cham-

(1) Voy. *Mercure de France*, Nos 492, 493.

bre, il me semble, une auréole au front... Mais il n'est qu'une ribambelle de bottines pour me voir passer dans ce corridor d'hôtel, pesante et maladroite, butant d'une paire à l'autre...

Déjà, contre moi, se révèle l'hostilité des choses, chargée de mon enfant, comme d'une croix.

IIIe Station.

JÉSUS TOMBE SOUS LE POIDS DE SA CROIX

Jamais il ne pesa plus lourd à mes entrailles...

Je crains, en descendant l'escalier, d'être emportée par ce poids cruel et chéri.

Le tuer?... Oh! mon Dieu... De saisissement j'ai failli choir...

Mais il m'a retenue, Lui, qui *nous* surveillait...

Il enjambe deux marches, se détourne, me prend aux épaules. Et la descente recommence, les yeux dans les yeux, communiant dans une même misère...

IVe Station.

JÉSUS RENCONTRE SA TRÈS SAINTE MÈRE

Dehors.

Le petit jour et son éclairage de drame... Il semble nous attendre, piètres héros environnés d'ignorance et de solitude.

Les talus des fortifications se chevauchent dans le brouillard comme les étapes d'un calvaire inédit...

Et voici que préludent les chants barbares des maraîchers, au loin des banlieues, en marche...

Quelle détresse soudaine est dans mon cœur?

Mais qui vient à moi? Une pauvresse, avec ses petits, m'ayant aperçue du fond de sa propre détresse...

O mère de hasard, n'est-ce pas Dieu qui t'envoie?

La pitié qui jaillit de tes entrailles est bien douce à celle qui, à son tour, va donner la vie...

Ve Station.

SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX

Tu veux m'aider à porter ma croix en souvenir de celle que tu portas un jour?

Mais Lui ne le permet pas.

Seul, il doit partager mon calvaire. N'est-ce pas Lui qui le fit naître de toute la force de son amour ?

Ton offre est une insulte à sa douleur.

Vois-le qui s'empare de moi, jalousement, par son geste tutélaire s'efforce de croire qu'il me délivre pour le repos nécessaire de son cœur...

VIe Station.

UNE FEMME PIEUSE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS

Et nous allons, confondus, vers le sort...

Il nous désunit au premier pas. Perfide pierre qui me fit ressentir, durant que je chancelais, l'abandon déchirant de ses bras.

La sueur en a couvert mon front. C'est comme une nouvelle couronne d'épines qui ressemblerait à des larmes...

Il l'essuie, pieusement, de son mouchoir.

Si ma face douloureuse ne s'y imprima point, c'est qu'elle n'était pas celle de Dieu.

VIIe Station.

JÉSUS TOMBE A TERRE POUR LA SECONDE FOIS

Hâtons-nous !

Ma faiblesse elle-même est un danger. Elle menace mon enfant à travers moi, si lente à l'emporter vers le berceau qui l'attend...

Allons...

Qu'importent les pierres du chemin !

Insensée, as-tu donc oublié ta croix ?

Elle t'abat, brutalement, sur le sol.

Son cri, à Lui, est un appel à toute la terre.

VIIIe Station.

JÉSUS ADRESSE LA PAROLE A DE PIEUSES FEMMES QUI LE SUIVENT

Accourez, gens de la vie ! Ménagères aux pots de lait, brave sergent de ville, bonhomme gabelou issu de ta guérite, accourez vous tous, dérisoires et touchants, pour plaindre mon grand drame...

Vos paroles le ramènent à des proportions bien humaines...

Mais votre communion est si profonde qu'elle fait oublier les mots et que vous êtes, en vérité, les frères et les sœurs de mon infortune.

IXe Station.

JESUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

Vos bras se sont mêlés aux siens pour me secourir.

C'est debout qu'ils me remettent pour souffrir !

Une seconde douleur vient de m'atteindre, entourée de ce tendre rempart.

Ressens, triste esprit, l'impuissance humaine...

Mais je ne veux pas qu'il souffre, Lui.

Je me retiens à ce banc, et j'ai la force de sourire. Déjà je me sens mère...

Là-bas, dans son dôme de verdure, suprême Golgotha, Notre-Dame des Anges.

Il fallait donc pour te conquérir, ô but d'amour, que j'accomplisse, moi aussi, mon chemin de croix.

Xe Station.

JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS

Lorsque mes doigts exténués s'accrochèrent à ta grille, j'ai cru, merveilleusement, à la délivrance.

Mais des mains s'abattirent sur mon corps *qui n'avait pas accompli*. Et ces mains de mercenaires l'emportèrent telle une proie.

Dans la salle où rayonnait un Christ elles lui arrachèrent ses vêtements qui churent, alentour de la Mère, ainsi que des dépouilles.

Alors nous pûmes nous contempler, nus, face à face, ô Dieu, dans nos deux symboles.

XXXIII

O Toi que je retrouve baisant, à genoux, ma main pendante, comme Marie de Nazareth baisa les pieds de son enfant martyr au bas de la croix...

Ton baiser vient d'illuminer ma solitude...

Je vois ton attitude contrite, à genoux...

Oui, c'est par toi que mon âme est en tourment, que mon

corps se prépare à l'ultime Douleur, et tout mon être déborde vers Toi d'un amour infini...

Laisse-moi répéter ton nom dans un cri qui personnifie ma violence intime...

Je ne veux plus entendre ton pardon qui m'implore.

Relève-toi !...

Et réjouis-toi plutôt, ainsi qu'au jour de nos noces terrestres, car nous allons être unis dans l'éternité par l'enfant qui va naître...

Tu vois, ce sentiment-là abolit nos lâchetés. Soyons à lui, uniquement... C'est une grâce qui nous est dévolue en cette heure décisive, à nous qui avons sacrifié à la vie avec nos volontés conscientes. Voici qu'une étrange accalmie s'empare de mon pauvre corps maternel... N'est-ce point cet esprit qui l'a fait naître ?

Le soleil est entré par la fenêtre ouverte...

Minute d'oubli, de chair et d'âme...

Il sembla qu'on eût conquis le ciel...

C'est pourquoi des anges sont venus...

Des anges qui ressemblaient à des petites sœurs, aux voiles bleus, aux voiles blancs, comme les fées mêmes du moment...

Leur apparition ne nous à point désunis.

Nous leur avons souri.

Alors, elles se sont mises à jouer à la poupée avec la future maman...

— Nous allons faire votre toilette, madame. Il faut être bien sage ! C'est très minutieux... Donnez-nous vos cheveux.

— Ah ! qu'ils sont longs... et doux... Touchez-les, sœur Ameline !

— C'est vrai !.. On dirait le velours de la Sainte Table quand on communie...

— Rendez-moi ces cheveux, sœur Ameline ! Je vais en faire deux belles nattes.

— Que dites-vous, sœur Agathe ! C'est mon tour aujourd'hui.

— Oh ! sœur Ameline... Si nous partagions ?

— C'est une idée ! Nous verrons laquelle des deux aura fait la plus belle tresse.

— Et nous !... Et nous !..,

— Paix, mes sœurs. Oubliez-vous votre mission ? Cha-

cune la sienne. Et pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus...

Des signes de croix à profusion.

Qui a parlé ainsi ? Je vous reconnais, premier ange de la troupe, puérile converse aux yeux de firmament...

Mais quel silence succède à cette agitation !

Deux privilégiées ont pris la succession de mes nattes...

Armées de fastueux rubans couleur du ciel, elles les nouent à leurs deux pointes d'un nœud plus fastueux que le ruban lui-même...

Et ce sont des touches et des retouches, sans fin, de doigts féminins devenus tout roses d'émoi.

Quels regards envieux vous jettent vos compagnes !

Un bout de ruban, c'est un peu de féminité glissée, innocente et perfide, dans l'herméticité d'un sacerdoce...

Un bout de ruban... C'est un peu de rêve humain, évoqué subrepticement dans le cœur très sage d'une petite épouse du Christ...

Jouez !... Nouez mes cheveux que d'implacables ciseaux n'ont point coupés comme les vôtres, mes sœurs. Je m'offre à vos faiblesses... Mon esprit chrétien est en paix.

La cérémonie a pris fin. Mais une voix triomphale s'écrie :

— C'est moi qui vais passer la chemise !

Un ange s'abat sur mon sac avec curiosité et l'ouvre...

Uu murmure confus d'admiration...

Un geste lent déploie une chemise...

O Dieu des autels, en dentelles, des enjolivements de grâce, si tu savais !... Une chemise, avec des points comme en a, brodés sur son aube, monsieur le curé... Si tu savais !... Mais tu peux en juger, puisque tu es partout...

Ton ange s'avance, portant ma chemise ainsi qu'une oriflamme sacrée...

De saisissement, il me la passe à l'envers !

— Halte-là ! sœur Jeanne d'Arc... Vous vous trompez ! Voici le devant de cette chemise.

— C'est pour m'humilier que vous dites cela, sœur Hélène. Je sais bien, moi, que je l'ai mise à l'endroit.

Se tournant à l'impromptu vers mon mari :

— N'est-ce pas, monsieur... c'est ainsi qu'on met cette chemise ?

Ah ! mon Dieu, elle en devient cramoisie, baisse les yeux,

se met à trembler de la tête aux pieds d'une question aussi inconsidérée.

Ce n'était pas de saisissement, mais d'ignorance... O candeur...

Toutes les petites sœurs sont en cercle, les yeux baissés devant ce monsieur qui sourit...

L'une d'elles, plus hardie, apostrophe la maladroite :

— Sœur Jeanne d'Arc, vous sauriez mieux endosser une cuirasse !

Et les rires s'entrecroisent au-dessus de mon alanguissement comme un réseau de charmes...

Je m'y abandonne...

Je ne veux pas les voir me quitter... Lentement, sur elles, j'ai fermé les paupières...

Le doux silence...

Un léger vent d'été me visite... Oh ! la fraîche odeur des parterres nouveaux et des premières roses...

Toute l'odeur du jardin est entrée dans ma chambre...

XXXIV

Combien de temps suis-je restée dans cette sorte de béatitude ?

La chute, sur mon épaule, d'un objet insolite m'en tira en sursaut.

Mon mari venait de choir, tête en avant, dans la blancheur fascinatrice de mon oreiller...

Mais il dort !...

Voici qu'une larme maternelle survint au bord de mes paupières... Pauvre chéri !... Tant d'angoisses, une nuit sans sommeil, l'ont terrassé ainsi qu'un enfant...

Comme il dort !...

Mais si quelqu'un entrait ? Quelqu'un qui surprendrait sa défaillance, mon bien précieux que je veux garder, intact, dans le souvenir de mes yeux.

— Jean, réveille-toi !

Il ne bouge pas... Il doit rêver que notre petit est né, et qu'il est bien heureux...

Je mets sur son front un baiser très doux...

Aussitôt il revient à lui. Mais il se dresse, le visage bouleversé... Que croit-il donc qu'il m'arrive ?

— Rassure-toi, mon amour... Nous sommes là tous les deux, bien tranquilles... Je me suis amusée à te réveiller...

Cependant que mes doigts maternels cherchent à faire disparaître sur sa joue la marque incrustée des initiales de la maison.

— Tu sais, je ne dormais pas.

— Vraiment ?

— J'en suis sûr... J'ai l'air comme ça... C'est parce que j'ai les yeux baissés et que je songe...

— Alors j'ai mal vu...

Nous nous taisons, lui gêné, moi cherchant comment je vais pouvoir l'inciter à prendre du repos sans blesser son orgueil d'homme. Car je tiens à ce qu'il se repose. Il lui faudra toute sa vaillance pour la grande épreuve.

— Dis-moi, Jean, si tu retournais à l'hôtel ?

— Pourquoi faire ?

— Pour dormir...

— Encore ! Tu veux donc à toute force que je dorme ?

— Oui.

— Quelle drôle d'idée !

— Ecoute-moi, Jean, tu vois, je ne souffre plus... C'est arrêté... Je ne suis pas sur le point d'accoucher, va. Sans cela, est-ce que tu crois que je chercherais à me séparer de toi ?

— Bien sûr... Mais je ne veux pas te quitter.

— Et si c'est moi qui te le demande?

J'ai vu dans ses yeux passer une lueur singulière...

— Tu me demandes que je te quitte?

— Oui, pour te reposer un peu... Après tu reviendras.

— Allons, il faut toujours céder aux femmes... et à la mienne en particulier !

Comme il a l'air sûr de lui, maintenant !...

Il reprend son chapeau qu'il avait posé sur le rebord du lit.

Il boutonne son pardessus, il me semble, plus vite que de coutume...

Puis il m'embrasse.

Ah ! comme ces baisers me possèdent avec emportement, avec désespoir...

On dirait des baisers d'adieu, au soir d'un grand départ, lorsque le train s'ébranle et vous emporte sans doute pour toujours...

Avec violence il s'arrache de moi...

Je n'ai pas un geste pour le retenir...

XXXV

Il est parti...

Comment a-t-il pu partir?... C'est effrayant!...

— Jean!...

Il ne m'entend plus. Il doit être en bas. D'un terrible effort je me suis redressée sur ma couche. Je l'aperçois, au milieu des roses, qui traverse le jardin...

— Jean!... Jean!...

C'est atroce, il ne m'entend pas...

Si je pouvais courir à la fenêtre! Mais je ne puis déjà plus me remuer... Il ouvre la grille... Je fais des gestes désespérés... Il ne m'a pas vue... Il s'en va dans la rue, très vite, comme un fou...

Je tends vers lui mes bras suppliants... Il s'arrête... Il semble réfléchir... Il m'a devinée!... Une joie indicible me rabat dans mes oreillers, la poitrine haletante...

Mon amour... mon amour, tu vas m'être rendu!

J'entends des pas précipités dans le couloir... C'est lui!

La porte s'ouvre...

C'est la mère Jésus-Christ qui entre...

— Vous souffrez, mon enfant?... Je vais m'occuper de vous.

Ma poitrine se fige.

C'est lui que j'appelais et c'est elle qui m'est venue...

N'est-elle donc point en train de prier, loin du jour?

Je la vois qui va et vient, en hâte, dans la chambre, occupée à des préparatifs que je ne m'explique pas.

Je suis si malheureuse que je ne trouve rien à lui dire...

C'est elle qui, soudain, revient à mon lit :

— Il y a longtemps que vous souffrez, mon enfant?

— Je ne souffre plus, ma mère...

— C'est un phénomène assez fréquent. Je vais vous faire prendre un bain.

— J'en ai pris un hier...

— Ce n'est pas une question de propreté, mais d'activité génésique. Je pourrai vous accoucher plus vite.

Que dit-elle? Elle, m'accoucher! Ai-je bien entendu? Mais c'est impossible! Tous mes sens s'y opposent! Il me semble qu'entre ses mains je ne ferai pas œuvre de vie. C'est une impression contre laquelle je ne puis rien.

Je crie de toutes mes forces :

— Non!... Non!...

Elle sourit :

— Soyez sans inquiétude, mon enfant... je puis exercer... j'ai mon diplôme.

Son diplôme!... Une religieuse? Je n'aurais jamais cru... Cette révélation ne saurait calmer mon épouvante.

Fébrile, je la questionne :

— Mais la... la sage-femme?

— Il lui est arrivé un petit accident dans un accouchement difficile... Oh! rien de grave... Mais elle est immobilisée pour aujourd'hui.

Quelle incroyable malechance!

— Ecoutez, ma mère, soyez bonne... Faites venir une autre sage-femme, n'importe laquelle, mais une... (j'allais dire « une femme », je me retiens à temps).

Ainsi qu'une pauvre créature implore je la regarde telle une sainte...

Elle ne répond rien. Aucun sentiment de commisération ni d'impatience ne s'inscrit sur son visage fermé.

Mais son bras inflexible s'empare de ma taille reconquise, effaçant jusqu'au souvenir d'un autre enveloppement si plein de tendresse et d'amour...

XXXVI

Une salle de bain qui ressemble à une crypte. Le jour y tombe d'un vitrail... Deux sœurs qui me veillent de chaque côté de la baignoire, tels ces anges gardiens sur les tombeaux de Canova.

L'enclose — non point la morte paisible — c'est moi-même, damnée d'inquiétudes. Et cette inquiétude domine toutes les autres : « Va-t-il bientôt revenir? »

Au delà, c'est-à-dire dans la vie, un continuel mouvement de va et vient, des bruits étranges de métal heurté, de flammes grésillantes, des bruits qui m'épouvantent comme des menaces...

Cependant je cherche à saisir parmi eux son pas léger à Lui, son pas qui me chercherait, peureux, dissimulé, et finirait par me retrouver, miraculeusement.

Le peigne qui relevait mes nattes vient de glisser dans l'eau...

Je ne décrocherai pas mes doigts crispés sur le rebord de marbre. J'aurais peur que mon poids maternel m'ensevelisse tout à fait dans cette eau mortelle.

Elle est comme une ennemie attachée à mes pores. Je la sens qui me pénètre et provoque en moi des fibres qui jamais ne vibrèrent. L'approche du supplice...

— N'est-ce pas Jean qui a frôlé la porte?

J'ai parlé tout haut. Surprises dans leur recueillement, les deux gardiennes me regardent...

Il en est une qui me renseigne :

— C'est l'opérée de ce matin qu'on remporte dans sa chambre.

Oui, c'est vrai... on dirait un heurt sourd de roues caoutchoutées...

Je la vois, très pâle, l'air d'une morte rigide, sur la civière qui roule...

Des voix passent, indistinctes.

Comme on parle bas !...

Mais une voix, très haute celle-ci, commande :

— Conduisez dans la chambre d'observation. Le docteur doit revenir à onze heures. Lui seul s'occupera des soins à donner.

— Bien, ma mère.

C'est elle ! Je la sens qui demeure, là, devant ma porte... Je la sens... N'a-t-elle point touchée la poignée?... Elle va entrer !... Elle...

Non. Son attention toujours en éveil l'a sollicitée ailleurs. Ah ! ses pas lourds, ses pas d'homme qui claquent sur les dalles, là-bas, au fond du corridor et s'effacent, s'effaçent, s'effaçent...

Je respire...

Mais une contraction soudaine me rive la gorge, bouche ouverte...

— Vous avez ressenti quelque chose ?

Je fais signe que oui, battant l'eau de gestes désordonnés.

— Il faut aller chercher notre Mère.

— Non ! non !.. je ne veux pas qu'elle vienne !.. Sortez-moi, vous, sortez-moi, tout de suite, de cette eau !

Mais une sœur, déjà, dévale les corridors.

Celle qui est restée me maintient dans l'élément sournois qui pince méchamment ma chair...

Un instinct animal me soulève... Je lutte comme une bête avec cet ange dont le seul souci est de ne pas me faire de mal... Elle est devenue plus pâle que sa guimpe... Je la sens qui faiblit.

— Laissez-moi !... Je veux m'en aller d'ici... sortez-moi... ah !

L'arrivée de l'ange dominateur...

— Allons... allons, ne criez pas déjà... On va vous retirer... Sœur Ursule, venez ici... aidez-moi... Vous aussi, sœur Cécile... Prenez garde... là, c'est bien...

Elles ne sont pas trop de trois pour m'arracher à la baignoire. La position horizontale est la pire des infériorités dans la grossesse.

Enfin elles m'ont mise debout.

— Couvrez-la..., dit une voix pudique.

Mais je ne puis marcher.

J'avance une jambe : aussitôt ma chair intime semble se déchirer, retenue par ce même pincement sournois...

La civière passe, vide.

— Attendez, — dit la mère, — nous allons la rouler jusqu'à son lit.

Et voici qu'à mon tour je suis emportée par ces longs couloirs où se succèdent, nuit et jour — et si pâles, — des femmes couchées, l'air de mortes, avec du sang sur leurs linges...

Mon sang, à moi, n'a pas coulé encore...

XXXVII

Je le sens, tout à coup, qui s'évade ! Ma respiration s'arrête... mes membres se glacent comme à l'approche de la mort...

Ceux qui périrent sur un autre champ de bataille, le flanc ouvert, sentant la vie leur échapper avec ce sang qui la définit, ont dû passer par ces affres...

La même pensée de fin s'inscrit sur nos fronts abattus...

Mon sang s'évade!

Instinctivement, j'ai fermé les yeux pour ne pas le voir...

D'un geste convulsif j'ai ramené le drap très haut, hermétique, sous mes dents qui claquent...

Cependant je le sens qui s'égoutte de moi comme d'une source...

Mes jambes en sont toutes mouillées, attiédies...

— A moi!... au secours!...

Mais je suis seule, seule dans cette chambre religieuse ainsi qu'un blessé sur la terre nue et dévastée... Le secours qu'il attend, que j'attends, ne va-t-il advenir sous l'apparence consolante d'un ange marqué d'une croix rouge ou d'un voile bleu?

Pourquoi m'a-t-elle abandonnée, celle qui craignait tant ma sensibilité et que je voudrais voir apparaître, maintenant, comme l'incarnation d'une force surhumaine dont j'ai besoin?

Mère Jésus-Christ, au nom prédestiné, pourquoi m'as-tu abandonnée?

Ne vois-tu dans l'approche de ma douleur que l'expiation qui commence?

Et crains-tu d'enfreindre la justice de Dieu en m'apportant ton aide charitable?

Non, je ne veux point le croire! C'est que je suis si misérable... Ce bain dans lequel tu m'a plongée continue au sein de mon être son action servile : pincements profonds d'où jaillit, chaque fois, un peu de mon sang!... Mais je ne subis guère, dans ce prélude procréateur, que le malaise bien connu de « l'éternelle blessée »...

Que ressentirai-je, mon Dieu, lorsque mes chairs s'entr'ouvriront pour livrer au monde une vie nouvelle?

Est-ce que mon geste en péril ne pourra s'accrocher au geste tout puissant d'une véritable mère?

Hélas! le souvenir de la mienne n'est qu'une amertume de plus. Et la guerre m'a tué mon dernier lien familial : un frère...

Je suis seule....

Est-il une pire détresse dans un pareil instant?

Mais Toi, où es tu ?

Toi, qui es toute ma famille. Toi, ma seule vision, mon seul amour...

Ah! comme je souffre tout à coup! Il semble que ta pensée ajoute à mon mal... Voici qu'il se transforme en véritable douleur.

Une brusque colère m'anime. Je veux la réduire sous ma volonté!

Ramassée sur ma couche, les doigts arc-boutés au sommier métallique, je l'attends...

Elle vient!

Nous nous heurtons. Je le crois au premier symptôme. J'ai déjà le vertige d'une suprématie. Ignorante de moi-même la douleur en moi s'accomplit, sereine, inattaquable...

Et je mords mes lèvres pour ne pas crier...

L'enfantement est commencé.

Je n'ai même plus le temps de me ressaisir.

Les étreintes se succèdent, de plus en plus proches, de plus en plus pénétrantes...

J'ai voulu arrêter ce sang qui s'en allait de mon corps et j'ai ramené devant mon regard stupéfait de l'eau... une eau souillée...

J'ai secoué ma main, dégoûtée, d'un dégoût incroyable!

Alors m'est revenue à l'esprit cette phrase correcte et médicale : « *La parturiente commencera par perdre ses eaux.* »

Cette révélation de mon être matériel fait de matières profanes me remplit de honte.

Il n'y a que la souffrance, divine impitoyablement, qui peut me faire oublier cette pensée-là...

Elle annihile tout, jusqu'à mon désir de rébellion. Elle a raison de ma volonté, comme elle a raison de mon corps. Je ne suis plus occupée que de la recevoir. C'est une recherche savante — où il y a encore de la défense, — de poses bizarres, sur les côtés, tantôt à plat, les bras étendus ou les jambes serrées... serrées... A chaque venue j'en change, mais je pressens que les trouvailles bientôt vont manquer, que je n'aurai même plus cette toute petite illusion...

La sueur couvre ma face... Elle s'accumule aux commissures de mes lèvres closes, obstinées...

J'ai grande crainte que l'excès de la douleur n'ait raison, à la fin, de cette jonction orgueilleuse.

Ainsi, je ne serai plus qu'une proie sous le joug de la nature...

Sera-t-il là, lui, avant?

Ce n'est pas croyable, cette dissolution dans le suprême de l'amour...

Un instinct supérieur devrait l'avertir au travers de son sommeil.

Le mal me poursuit sans arrêt...

Quelle heure est-il? Je ne vois point d'horloge sur l'implacable nudité des murs... Je ne vois qu'un christ qui souffre, comme moi, cloué sur sa croix...

Des bruits emplissent les corridors, des bruits de vaisselles heurtées, de verreries qui s'entrechoquent... Le roulement d'un chariot sur les dalles... Des portes qui s'ouvrent et se referment l'une après l'autre, avec chaque fois le vagissement d'un nouveau-né réveillé en sursaut. C'est bientôt un immense concert assourdi...

Je vois très bien ce qui arrive : la nuée des petites sœurs poussant le chariot, se disputant les plats, les gobelets, les beaux couverts d'argent, *parce que c'est l'heure du déjeuner*.

On déjeune, en ce moment, dans une autre vie que la mienne... Des mères, comme moi, qui ont leurs petits à côté d'elles et qui oublient leur repas pour les dorloter...

C'est d'une opposition si cruelle que j'ai failli laisser échapper le cri de ma double douleur.

Ce sera ma dernière victoire.

Je suis d'une prescience qui m'étonne.

Attentive, je m'absorbe dans le progrès de mon mal. La pince sournoise a lâché son étreinte. C'est maintenant comme une vrille qui travaille mes chairs... Je suis parfaitement son mouvement régulier qui semble faire le tour de mon être intime... J'ai le souci de savoir quand cette rotation intérieure atteindra mes nerfs, ces principes de vie féminine.

Alors je crierai... Je ne pourrai pas faire autrement. D'ailleurs, en aurai-je conscience?

D'ici là, Il peut venir encore...

— Qui entrebâille ma porte?... Est-ce toi?... Ah! que je souffre!... Est-ce vous, ma mère ?

— Oui, c'est moi, une maman... Chut!... ne dites rien... Je viens en cachette... c'est défendu... J'occupe la chambre voisine avec mon petit. Je l'ai laissé pour venir vers vous... Vos plaintes me font tant de peine...

— Oh ! merci, vous êtes bonne... Si vous saviez, on dirait qu'une bête me creuse en dedans comme de la terre...

— Oui, je sais... je sais...

— C'est vrai... C'est pour cela que vous êtes venue à moi, vous, une maman... Les autres m'ont abandonnée... tous ! Lui aussi, lui, mon mari... C'est abominable !..

— Calmez-vous... Il reviendra, voyons! Mais ne vous énervez pas. C'est très mauvais pour l'accouchement...

— Je voudrais mourir pour le punir!.. Ah ! encore... cette douleur...

— Ma pauvre petite... Allons, du courage! Vous verrez, on s'y habitue peu à peu. C'est une question de volonté !... Attendez, je vais vous éponger le visage avec mon mouchoir. Il y a de l'eau de Cologne dedans...

La douce caresse toute parfumée d'amour... Donnez-moi votre main! Je voudrais l'embrasser... Si! Ne me la refusez pas...

Mon Dieu, qu'est-il arrivé ? Le lit est couvert de vomissures... La bête qui me fouille vient d'atteindre mon cœur... Et j'ai vomi... J'ai vomi sur cette main que je voulais communier dans un baiser...

La confusion la plus douloureuse me possède.

Comment vais-je pouvoir lui demander pardon?

Mais elle me sourit...

Alors, je me suis laissée aller à toutes les défaillances, à tous les abandons, sous l'égide protectrice de cette mère qu'une parenté de commune misère avait faite ma sœur...

Tandis qu'elle me tenait embrassée, cherchant du fond de sa propre maternité à m'insuffler de ses force reconquises, je sentis une autre présence qui, soudainement, nous désunissait...

Et voici que la mère Jésus-Christ se dressa entre nos deux maternités ainsi qu'un soir entre nos deux amours...

Son regard d'opprobre se tourna, cette fois, vers celle qui m'avait prise en pitié... Je vis cette mère devenir toute petite, baisser la tête comme une enfant fautive, et s'en aller très vite, sans oser se retourner...

Je poussai un grand cri qui se perdit dans celui de ma chair en tourment.

Lorsque je repris mes sens, la mère Jésus-Christ était au-dessus de moi, tel un Saint Michel guerrier venu pour exterminer le mal...

Ce fut dès cet instant que je crus en ma délivrance...

Elle avait rejeté, insoucieuse dès lors d'encombrante pudeur, le drap qui me recouvrait...

Elle étudiait mon corps, sa température anormale, la tension de ses artères, ses tressaillements spéciaux, jusqu'à la particularité de mes cris.

A une douleur plus aiguë, elle apposa ses mains sur l'enfant qui s'agitait et le suivit dans son travail de propulsion.

Je l'entendis, au milieu d'un bourdonnement qui remplissait mes oreilles, se dire à elle-même: « La dilatation a pris fin... Les grandes douleurs vont commencer... Il est temps... »

Elle alla vers la porte et l'ouvrit.

Puis elle me pria de faire effort pour m'asseoir sur le bord du lit afin de me passer mes chaussons...

Et je songeais, appuyée en tremblant sur son dos baissé : « Quelles peuvent donc être ces douleurs que le monde entier s'accorde à qualifier de grandes, comme une épithète qui leur serait mystérieusement réservée... ? »

Mais la mère Jésus-Christ s'était relevée.

Elle m'enveloppa d'un vaste châle.

— Allons, mon enfant, me dit-elle avec une douceur inusitée dans la voix, vous voyez cette porte à deux battants, là-bas, au bout du couloir... Tâchez d'y courir d'une seule traite... Je vous installerai ensuite sur la table d'accouchement.

Quelle perspective !

J'ai un brusque rejet en arrière.

Mais la religieuse m'entraîne, presque de force. Et je vais, courbée en deux, soufflant de mal et de peur, les yeux rivés

sur une inscription qui semble flamboyer tout là-bas, sur le bois sombre des deux battants, ainsi qu'un anathème renouvelé des Ecritures : *Salle de travail.*

Ce fut lorsque je me hissai jusqu'au redoutable tréteau, doublement frissonnante dans mon appréhension et dans ma demi-nudité, que la première « grande douleur » m'assaillit...

Je voulus lancer mon cri comme le bûcheron lance son « han » qui semble le soulager de l'effort. Je ne le pus. Toutes mes fibres, depuis les plus délicates qui bordent les tempes, celles du larynx si mouvantes, jusqu'aux solides rameaux qui se cachent dans les profondeurs de l'être, parurent s'amalgamer, composer une force unique pour le rejet magistral d'un corps devenu brusquement étranger...

Soudain la sérénité des choses reprit, et pour la première fois depuis que l'enfantement était commencé.

Ce fut comme un éblouissement, tant cette saute bienfaisante avait été inattendue...

Mon système nerveux me parut être un vaste filet rejeté sur une surface calme. Chaque veinule ressentit sa propre détente; ma poitrine reprit son rythme habituel; ma bouche, tout naturellement, se ferma...

Je connus la béatitude d'un havre... Plus rien... pas même un trouble subsistant, rien qu'un apaisement profond né de cette dépense vivante...

Et mon esprit s'aiguisait étrangement, atteignait à une acuité qui ne laissait pas de me surprendre.

Il semblait que de ma chair à l'épreuve naissait une âme plus puissante... Mais elle n'en jugeait que mieux cette bataille humaine. Une pensée venait de s'implanter en moi, dominant tout : « Combien de temps vais-je endurer ce tourment ? »

Une crainte puérile me fit questionner celle qui était le témoin armé de cette incroyable joute :

— Est-ce que cela ne va pas s'arrêter bientôt, dites, ma mère ? Est-ce que vous ne pourriez pas faire quelque chose pour moi, dites ?

— Courage, mon enfant...

Courage ! Humble défense humaine qui me fit saisir à ce mot annonciateur les deux poignées de fer placées de chaque

côté de mes épaules, m'y suspendre, raidir mes jambes écartées et... fermer les yeux.

Elle arrivait...

Mais c'est du fond de mon être qu'elle jeta la panique à mes organes, qui se heurtèrent les uns contre les autres, remontant vers ma gorge comme pour y trouver une issue...

Le travail s'amplifiait par une progression naturelle et fatale.

Et voici que brusquement, je songeai à l'enfant qui en devait naître... à ce couronnement que ma passion elle-même avait cherché et qui devait, par sa seule évocation, me donner la force de souffrir. Mais j'eus beau balbutier, entre mes lèvres tremblantes, ces mots, ces doux mots, issus du fond de mon cœur : « Mon petit..., mon tout petit que je vais avoir bientôt..., que je vais tenir dans mes bras..: contre moi..., mon petit... » ils passèrent dans mon souffle haletant et fiévreux sans opérer le miracle...

Alors je me retournai vers Toi, mon amour existant qui jusqu'alors m'avait fait vivre, vers Toi, mon bien-aimé. Je t'appelai du fond de mon âme, ardemment, les yeux clos, espérant, lorsque je les rouvrirais, que tu serais là.

Mais je ne retrouvai qu'un visage étranger, scrutateur, penché sur moi...

Pour la première fois, ce fut atroce et si brutalement cruel, je doutai de toi... Quel déchirement ! Comprends-tu, je doutais de toi, je ne croyais plus en toi, j'étais seule de nouveau, toute seule, épouvantablement seule...

Et j'ai détourné mes yeux de la porte par où tu pouvais entrer pour regarder le ciel à travers la fenêtre, le ciel insensible et vide...

Ah ! il ne dut pas être plus tragique, ni plus misérable que le mien, le cri suprême du grand Martyr, quand Il lança vers la nue sans écho la sanglante détresse de son cœur : « Eli, Eli, lamma sabacthani ! »

Moi, mon cri humain, ce fut pour t'appeler encore...

— Jean, où es-tu...? Pourquoi m'as-tu abandonnée !

— Votre mari n'est pas de retour, mon enfant. Mais soyez tranquille, dès qu'il sera là : on le fera prévenir.

— Il n'est pas là !

J'ai voulu oublier, m'anéantir.

— Je vous en supplie, ma mère, piquez-moi, endormez-moi...

— Courage, mon enfant...

Courage. Ce seul mot-là pour bouclier...

Combien d'heures se sont écoulées ainsi, combien de siècles?

J'ignorais, alors, que je livrais un combat dépassant les limites ordinaires. Un sentiment bien compréhensible de réserve avait scellé les lèvres de ceux qui me visitèrent. Il paraît que je me différenciais des autres femmes par une particularité physique qui devait amener avec elle une différence de sensations et de durée. L'enfantement étant chose naturelle, les phénomènes que perçoivent les autres mères restent dans un domaine humain. Je le sais par l'assurance technique que m'en donna, plus tard, un grand spécialiste et surtout par leur propre assurance à elles-mêmes. Mon accouchement, à moi, fut, de ce fait, anormal. Sans doute était-ce pour que le rêve d'amour qui en devait éclore n'en fût que plus rayonnant...

Mais j'en garde l'ineffaçable marque aux creux secrets de mes pores d'où s'exprima, goutte à goutte, et sans fin, ma sueur, cet autre sang des grandes souffrances humaines.

J'en garde l'impression incroyable de mains, d'un bras presque, s'insinuant en moi pour arracher une vie à ma propre vie...

C'est alors que mon corps s'entr'ouvrit...

C'est alors que je poussai un grand cri, tel Jésus, non pour rendre l'âme, mais pour donner l'essor à une autre âme...

Ah! ce dernier cri de l'écartelée, ce cri de résurrection et de suprême déchirement, ce cri de femme qui accouche, ce cri qui fait pâlir les hommes...

Il donnait le jour à un petit être sortant de mon être, lentement, et ressenti au passage dans ses moindres formes, par une émotivité presque surnaturelle de mes chairs pantelantes...

Et son petit cri abolit mon grand cri....

C'est le ciel....

L'oubli profond de ce qui fut pour ce qui est : mon enfant...

Je le tiens, contre moi, farouchement...

— Mon enfant... mon enfant à moi... mon petit... Ah!

l'infinie douceur de te sentir, si tiède, sur ma chair... Mon tout petit... Tu pleures!... Est-ce que je te fais mal avec mon amour?... Mon tout petit... Non! laissez-le-moi!... Je veux le garder!... Que m'importent vos soins!... c'est lui que je veux... c'est pour lui que j'ai souffert... laissez-le moi!.. Ah! quel vertige... Voici que sa bouche gloutonne vient de trouver mon sein...

Et personne n'ose, malgré mon état, venir me le reprendre...

Il est des sentiments si puissants qu'ils arrêtent les gestes des plus simples, des sentiments si divins qu'ils arrêtent la mort elle-même...

Et je revis en Lui...

Mon petit... *ma petite*, il paraît... mais qu'importe! Je souris à l'ignorance des hommes comme au souci de fixer un sexe à ton entité bien-aimée...

Mon enfant, uniquement, l'être de ma chair et de ma souffrance, tu es l'Amour que j'ai créé!

Paris 1917.

RAYMONDE MACHARD.

LA LETTRE DU PAPA

Ma chérie,

Je te demande pardon. J'aurais pu être là. Je n'y ai pas été, parce que j'ai eu peur. Oui, j'ai eu peur, d'une peur irraisonnée, panique, d'une peur insensée d'enfant nerveux, la nuit, dans une chambre close et qui attend, glacé d'horreur, en claquant des dents, la manifestation, dans l'invisible, de quelque chose qui doit venir et qu'il ne connaît pas.

J'avais peur...

Quand tu m'as dit, comme à un grand enfant somnolent : « Va te reposer, mon petit », je n'ai point refusé. Du moins, à peine... J'ai pris mon chapeau avec tant de hâte que j'ai vu dans tes yeux étonnés passer une ombre. Qu'importe! Je me suis sauvé, furtif et sournois par les sombres corridors, en courant. — Car je courais pour fuir ainsi, plus vite, ta voix. Elle pouvait, tout à coup, dans le silence monastique de la sainte maison, me jeter son grand cri de faiblesse, son appel éperdu. Mon amour lui aurait obéi, tant il s'est habitué à t'environner, à t'escorter, toi ma sensible, plus égarée dans la solitude qu'une petite fille qu'on a perdue dans la campagne.

Je serais revenu près de toi. Mais je courais, afin que la distance étouffât ta voix. La peur rusait avec l'amour...

Dehors, l'ombre régnait encore. Tout de suite j'ai ralenti ma course. J'étais hors de la maison. Je ne t'entendrais plus. J'ai seulement marché tout droit, devant moi, d'un pas saccadé, sans arrêt, à l'aventure, dans une campagne déserte que peuplaient, seuls, de temps à autre, l'aboiement d'un chien ou les hululements tristes, étirés dans le vent, de lointaines locomotives. J'ai retiré mon chapeau, pour marcher, le front brûlant, dans la fraîcheur du matin proche... L'angoisse de mon cœur se dissipait peu à peu. Je respirais plus largement. J'étais presque bien, presque oublieux. Très lâche, — oh! pardon, ma crucifiée d'amour, — je jouissais de cet état de calme, béatement... Mais la pensée me vint qu'à cet instant, alors que je m'appuyais sur une barrière rustique, le long d'une voie ferrée, pour regarder le jour, du côté de Paris, soulever l'horizon, toi, tu subissais, dans ton âme et dans ta chair, les affres de la plus grande douleur humaine, toute seule, épouvantablement, et à *cause de moi*.

A cause de moi! Le remords brutalement me saisit et je suis resté longtemps immobile, prostré, presque affalé contre la clôture à m'imaginer tes souffrances...

Tes yeux du fond de la chambre sévère devaient être fixés, obstinément fixés, sur la porte par laquelle, à tout moment, je pouvais entrer... Car tu m'attendais, bien sûr... Pouvais-je dormir durant de semblables heures?.. Mon amour, toujours si prompt à te soigner, à te dorloter, ne pouvait se refuser à te prêter assistance, ne serait-ce, dans son ignorance des choses de la Maternité, que pour essuyer d'un linge très fin la sueur de ta face douloureuse... Tu m'attendais. Je le savais. Je le sentais. Et j'ai dû, dans un mouvement de révolte, coller mes paumes à mes oreilles pour empêcher ta bouche invisible d'y crier désespérément mon nom.

Puis j'ai tenté de m'absoudre, par comparaison. Je me remémorais des souvenirs... Combien d'hommes n'avais-je point vu, comme moi, durant l'accouchement de leur femme, avec des faces de pauvres bêtes aux abois, de pauvres bêtes traquées, chercher des prétextes pour quitter la chambre pleine de cris, pour marcher, pour courir, pour s'en aller, oui, s'en aller n'importe où, mais s'en aller !...

Et j'étais ainsi, vaincu dans mon amour par une étrange faiblesse. Ah ! que de fausses, d'hypocrites raisons s'imposèrent tour à tour à mon cœur misérable! Mes yeux grands ouverts ne fixaient rien, ne voyaient rien. Une sorte d'hypnose abolissait mes sens. Seul le passage bruyant d'un train me réveilla soudain. Je regardais autour de moi, stupide, avec égarement. Une grande clarté m'environnait. J'étais le prisonnier du jour.

Alors je suis revenu vers Notre-Dame des Anges, mais lentement. J'allais dans la direction de son petit clocher de tuiles pour céder à l'anxiété de mon amour, mais lentement, afin de gagner du temps et pour arriver, peut-être, quand tout serait fini...

Je rougis encore d'avoir été si lâche.

Pourquoi, après le subtil malaise des pressentiments, cette idée me figea-t-elle d'horreur, tout à coup... : « Elle va peut-être mourir »...

Mourir... Ah ! mon Dieu...

Cette fois, comme un fou, j'ai couru vers toi.

La phrase du savant professeur qui t'avait examinée huit jours auparavant prenait soudain, sans que j'y eusse songé précédemment, une signification terrible. Ne t'avait-il point dit d'un ton bonhomme, sans doute pour endormir d'avance ta problable inquiétude :

— Vous, madame, il faudra venir ici dès les premières douleurs.

Et il avait ajouté, après un rapide coup d'œil à la sage-femme de la maison :

— On me tiendra au courant, n'est-ce pas ?

Qu'avait-il donc diagnostiqué, ce savant, et que craignait-il ? Cachais-tu, au fond secret de ton être, quelque empêchement grave à faire œuvre de vie ? Peut-être... Ah ! mon Dieu, si tu allais mourir !... Je courais... et des passants soupçonneux suivaient d'un regard inquisiteur cet homme acharné à fuir, qui haletait.

La vieille religieuse qui m'ouvrit la grille s'étonna de mon air exténué.

— D'ou venez-vous donc, monsieur ?

Je ne répondis point à sa demande. Fébrile, je la questionnais :

— Ma femme... que devient-elle ?

La vieille religieuse était fort placide. Elle me répondit en comptant sur son aiguille de bois les mailles d'un tricot noir :

— Je ne sais pas, monsieur.

Je repris ma course dans un long corridor où claquèrent, secs, mes pas précipités. Une porte s'ouvrit. Un visage s'avança. Je reconnus celui d'une jeune converse du matin.

Anxieux, je l'interrogeai (oh ! comme ma voix trembla) :

— Dites-moi... ma femme ?

Elle sourit :

— Tout doit être fini à présent... sinon les choses sont très avancées... Mais montez donc dans sa chambre... Si elle n'y est point encore, on vous l'amènera... avec le bébé...

— Avec le bébé !... j'y vais tout de suite, ma sœur...

Quelle allégresse me fit oublier ma fatigue ! Tout doit être fini à présent, avait dit la religieuse.

— C'est fini... heureusement fini... c'est fini, chantait mon cœur.

Dans l'escalier, un large faisceau lumineux tombait, oblique

d'une haute fenêtre. En montant je renversais un peu mon visage, pour rire, heureux, dans la chaude clarté du soleil.

Mais la voix de la jeune converse me héla :

— Monsieur..., monsieur!...

Je me penchai sur la rampe.

— Monsieur, me cria-t-elle, je me souviens à présent, on vous a demandé tout à l'heure... c'est votre femme... elle vous désire auprès d'elle... Si vous ne la trouvez point dans sa chambre, allez directement à la salle de travail... là, vous frapperez...

Je me suis hâté vers ta chambre. J'en ai poussé rudement la porte, et je suis entré, comme un fou, les bras tendus... Mais une grande stupeur a figé mon élan. Mes bras sont retombés lourdement le long de mon corps. Et ma joie s'envola comme le moineau-franc qui chantait à mon entrée, hardiment penché sur l'appui fleuri de ta fenêtre ouverte. Tu n'étais pas là...

Avec angoisse alors, j'ai regardé, au fond du couloir, la large porte aux vitres opaques de la Salle de travail. Sur les carreaux dépolis, une ombre passait et repassait. Elle faisait des gestes de menace. Tout n'était donc pas fini !... La Salle de travail ! C'est là que je devais aller. C'est là que tu m'attendais... Je fis quelques pas hésitants... Quand on m'ouvrirait la porte, quel spectacle terrible et sanglant s'imposerait tout à coup à mes yeux épouvantés ?... Je serrai les poings. J'avais honte de tant de couardise... Mais je savais bien que l'étrange malaise qu'asservissait alors ma volonté et contre lequel je ne pouvais rien dépassait mon raisonnement d'homme.

A ce moment, de tes flancs martyrisés naissait une vie faite aussi de ma chair et de mon âme, et ma chair et mon âme en souffraient mystérieusement. Tout à coup un cri d'horreur, un cri d'abominable supplice vrilla le silence, s'étira, dura longtemps comme pour expirer toute la révolte d'un corps crucifié.

Ah! je fus lâche, abominablement. Je battis en retraite, poursuivi par ton cri maternel, ou se mêla, il me parut, indistinct et comme étouffé, celui d'un enfant qui naissait. Je me ruai dans ta chambre, à la fenêtre, et, penché, très penché au-dessus du jardin, je tendis mon oreille au vent qui passait pour l'emplir de toutes les rumeurs de Paris.

Si tu allais crier, soudain, encore une fois... Je voulais que tous les bruits multiples de la ville voisine couvrissent ton cri qui m'épouvantait.

Un rire nerveux s'égrena, comme un hoquet, de ma gorge serrée. Sais-tu que je trouvai plaisant de m'apprendre à haute voix ce miracle : « Je suis papa. » Ah ! de quelles étrangetés mon pauvre amour, qui se voudrait si simple, n'est-il point fait ?

Je suis resté longtemps ainsi, cramponné à la barre d'appui de la fenêtre et fort imprudemment penché. Dans le parfum léger qui montait des parterres, je tentais de t'oublier...

— Il fait doux, murmurais-je, le beau matin d'été... et que vivre est doux !

Et cela était la résultante de cette atroce pensée que je caressais dans le secret de mon cœur : « Quelle chance d'être homme !... C'est Elle qui a souffert.. Moi, je respirais le parfum des roses... et pourtant dans la douleur un enfant est né, qui est mon enfant. »

Une présence me fit me redresser et regarder derrière moi. Une religieuse était debout sur le seuil de la porte.

— Vous étiez donc là, monsieur, me dit-elle; on vous a beaucoup demandé tout à l'heure... Mais tout s'est bien passé...Vous avez une belle grosse fille... Tenez, la voilà, votre belle grosse fille !

Et elle me tendait mon enfant.

Je la regardais à peine Un impérieux, un douloureux besoin de te voir, de t'étreindre, annihilait en moi tout autre sentiment.

— Et Elle, suppliais-je, Elle, puis-je la retrouver ?

— Si vous voulez, monsieur. Elle est encore là-bas.

Là-bas ! Je m'y précipitai. Tu sais le reste...

Quand je t'ai aperçue, allongée sur la table d'opération, immobile et si blême, avec tes beaux grands yeux noyés d'ombre, les lèvres sans salive, tes dents sèches et la sueur de tes tempes et la misère de tes mains pâles sur lesquelles saillait le réseau compliqué des veines bleues, un long gémissement s'est exhalé de mon cœur. Je n'ai plus été l'homme pusillanime, le cérébral nerveux, égoïste et compliqué, mais un homme qui aurait alors souffert pour toi mille supplices, sans une plainte, s'il avait pu, d'un coup, abolir tous ceux que tu venais d'endurer.

C'est que notre enfant était né. C'est que l'angoisse devant l'inconnu qui avait tant pesé sur moi se dissipait et que les fils mystérieux et si sensibles qui me liaient à toi durant le divin travail de la procréation venaient de se dénouer.

A mon entrée, tu as tourné vers moi ton visage. Tes yeux étaient pleins d'une infinie soumission... Ils semblaient me dire, tes yeux soumis : « Je t'offre toutes mes douleurs, mon bien-aimé, à toi qui m'as tant fait de mal, à toi qui m'abandonnas. » Pour te cacher mes larmes, je me suis jeté sur toi. J'aurais voulu te crier des choses folles, des choses insensées dans la fête éperdue de mon cœur.

Mais ma bouche n'a su que s'appesantir sur ton souffle, et dans cet intime et très long baiser, pour mieux me confondre en toi qui venais de t'unir à moi, pour la vie, par le lien sacré du sang, j'ai tenté, pour l'éternité, de faire passer mon âme.

Quand je suis revenu dans ta chambre, pour t'y attendre, ma

bien-aimée, tout exalté de joie à te savoir sauvée de la mort, j'ai trouvé, — venu d'où ? apporté par qui ? — un tout petit berceau à coté de ton grand lit.

Je me suis approché. Dans le petit berceau, il y avait un gros bébé. C'était ma fille. Elle ne dormait pas. Elle fixait sur la clarté miroitante du plafond fraîchement peint le regard encore trouble de ses yeux presque mauves. Je me suis penché sur eux. Comme en un miroir voilé, ma face curieuse et tendue ne s'y refléta point. Son visage, tout à l'heure fripé, violacé, se modelait, s'affinait, devenait humain et d'un vif écarlate tournait au rose tendre. Ce qu'elle s'en moquait ! Placide, sans un cri, sans un vagissement, indifférente à cette métamorphose, elle se tétait les lèvres.

Et cela faisait un petit bruit gourmand, humide, obsesseur...

Je l'ai contemplée longtemps, sans trouble, avec étonnement, comme une chose étrange devant laquelle on m'eût conduit soudain et par hasard en me disant : « Regardez-la donc ! »

Et je m'acharnais à me répéter comme pour mieux m'en convaincre : « C'est ta fille... la chair de ta chair... et de la sienne, à Elle... c'est l'image de ton amour... de son amour... c'est ta fille... c'est ta fille... ta fille... »

Une femme, tout à l'heure, en passant, s'était spontanément écriée : « Comme elle vous ressemble ! » C'était vrai. Elle me ressemblait. Je n'en avais conçu qu'une sotte fierté, sans émoi.

Tout à coup, elle fit un geste, un geste humain. Son petit bras, comme importuné, rejeta la couverture et elle ouvrit en l'air lentement sa main minuscule. Alors, pa rjeu, je l'agaçai du contact furtif d'un index taquin. Preste, on eût dit automatique, la petite main soyeuse se referma sur mon doigt.

Ah ! ce fut étrange, ma bien aimée, et si doux... d'une douceur d'extase...

Voici que ma toute petite me retenait prisonnier. Elle s'agrippait à moi, la mâtine ! Et elle me serrait... Dieu ! qu'elle me serrait... Il me sembla qu'elle voulait me retenir près d'elle, m'empêcher de quitter, d'abandonner son berceau... Je levai un peu ma main. Elle y resta comme suspendue...

Ah ! cette toute petite chose tiède et vivante née de ta faiblesse, qui s'accrochait à moi, éperdument, comme toi, ma sensitive, aux soirs de tes détresses, comme toi, déjà, comme toi...

L'âpre sentiment de la protection qui fleurit par l'amour au cœur de tous les hommes me courba farouchement sur ce frêle berceau, comme pour mieux le défendre du rempart arqué de mon corps Mon baiser s'appuya sur cette chair pour en connaître et savourer le goût. Un singulier vertige me fit fermer les yeux, et, quand deux petites lèvres humides, fureteuses, goulues, happèrent les miennes,

quelque chose de divinement doux s'épandit dans tous les fibres de mon être et ruissela dans mes veines avec mon sang. Mon cœur me fit mal, délicieusement. Je criais ton nom, ma femme, et aussi le sien, puisque, dans une pensée d'amour, il est pareil au tien.

Ma petite fille... ma toute petite...

Sa bouche gloutonne me demandait à vivre, impérieuse, et l'emprise de sa menotte m'ordonnait de la protéger. Ma fille, dans le rude combat de la vie, ce n'est pas bien fort un papa de vingt ans!...

Mais quand même il eut confiance en l'avenir. Il espéra, de toute la présomption de sa jeunesse courageuse de bonne heure aguerrie par la lutte, et il te prit tout contre lui. Il te prit avec une maladroite délicatesse. Comme tu pesais lourd à son bras ! Ta joue de bébé s'appuya sur son visage d'homme et il sut, alors, aux mots éperdus d'amour qui montèrent de son cœur, que sa paternité était née...

JEAN.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Francis Jammes : *Monsieur le Curé d'Ozeron*, Mercure de France, 3.5o. — Pierre Benoît : *Kœnigsmark*, Emile Paul, 3.5o. — Marcel Boulenger : *La Cour*, Renaissance du livre, 3.5o. — Capitaine Canudo : *Mon âme pourpre*, Renaissance du livre, 3.5o. — Andrée Mars : *Tu aimeras dans la douleur*, Albin Michel, 3.5o. — Marguerite Comert : *Eros rédempteur*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Jean-Louis Vaudoyer : *Les permissions de Clément Bellin*, 3.5o. — Jehanne d'Orliac : *Vers lui*, E. Flammarion, 3.5o. — *Cahiers d'une femme de la zone*, E. Flammarion, 3.5o. — Cyril Berger : *Pendant qu'Il se bat*, E. Flammarion, 3.5o. — Félicien Pascal : *Le masque déchiré*, E. Flammarion, 3.5o. — Octave Mirbeau, *La Vache tachetée*, E. Flammarion, 3.5o. — Maurice Level : *L'Alouette*, E. Flammarion, 3.5o. — John-Antoine Nau : *Force ennemie*, E. Flammarion, 3.5o. — Jean Morgan : *Notre Dame du Faubourg*, Plon, 3.5o. — André Dollé : *Brin d'amour*, Albin Michel, 3.5o. — Andre Germain : *Portraits parisiens*, Crès. — René Bizet : *La Sirène hurle*, Renaissance du livre, 3.5o. — Blaise Cendrars : *J'ai tué*, Belle édition. — Georges Rols : *Biffins*, Maison d'art, 5 fr. — M. Burnat-Provins : *Nouveaux poèmes de la boule de verre*, Sansot, 4 fr. — Harry Hops : *La bonne odeur de la terre*. — Gil Robin : *Intimité*. — Sylvain Bon-Mariage : *Les roses sous la lune*, Figuière. — *Almanach de l'Action Française*, 3.75.

Monsieur le Curé d'Ozeron, par Francis Jammes. C'est une curieuse figure que celle de Francis Jammes avec sa barbe d'apôtre, ses yeux pleins de malice et son gourdin solide qu'il pose sur l'élégance de la table des conférenciers des *Annales*. On l'édite au *Mercure de France* et il parle de Dieu au public mondain. Il vient en coup de vent à Paris, tel un élément de tempête déchaîné par les Saintes Ecritures, puis rentre bien doucement chez lui en province, tout là-bas, sur la pointe du pied pour ne pas réveiller son dernier né qui dort. Et il est certainement un homme heureux, béni par le Très haut, maudit peut-être par les réprouvés des enfers littéraires parce qu'il est un simple... de grand esprit, un simple qui se contente de vivre sa littérature, sinon d'en vivre. Il raconte aux gens des choses extraordinaires, qui sont le pain quotidien, mais frotté, verni de miracles. C'est un miracle de tous les jours, la vie, et c'est parce qu'il sait que les duchesses donnent souvent leur collier de perles, que Poli, en prenant la truite en contrebande ou en pendant le coq faisan, est un pécheur comme un autre, qu'il peut ramener les cœurs à la simplicité du sien. La petite fille miraculée par la froideur de l'eau tout autant que par la chaleur des prières est un produit naturel du renouveau de l'éternelle nature. Qu'est ce que Notre-Dame de Lourdes, sinon une fleur dont l'essence extraite d'une certaine façon et coulant en source au long des obscures parois d'une

grotte peut guérir certains malades ! Je lui reprocherai peut-être de chasser. Un chasseur est-il bien sûr de ne pas rencontrer un soir le lièvre blanc ? Saint François d'Assise ne chassait pas et personne vraiment ne pourra me prouver qu'il réunissait les petits oiseaux autour de lui pour en faire des brochettes. Un chasseur a une mystérieuse accointance avec le diable : c'est par le sang des bêtes et la nourriture carnée qu'on peut l'attirer chez soi. Mais que vais-je dire là ! Le fameux *ne tueras point* n'est pas de mise durant la guerre, puisqu'on tue *aussi* le jeune bétail humain pour obéir à un autre commandement tout aussi impérieux.

Kœnigsmark, par Pierre Benoît. L'auteur n'a pas eu le prix Goncourt. Cela vaut toutes les bandes vertes ou jaunes dont les éditeurs ceinturent leurs livres pour nous apprendre le contraire. Un Monsieur qui a failli avoir le prix Goncourt, c'est quelque chose comme le *prince consort*. Il fera des enfants à la reine... ça, vous pouvait en être certain. M. Paul Souday, dans le *Temps*, lui a dit cruellement des choses cruelles. Il l'a comparé successivement à Ponson du Terrail, à Cherbuliez et à Anne Radcliffe, mais ses amis, eux, l'avaient déjà comparé à Maurice Barrès et à Stendhal, ce qui semble encore plus dangereux. Moi, je me suis bien amusée en le lisant, parce que j'ai trouvé des petits détails qui le singularisent beaucoup plus à mes yeux que de possibles imitations de Barrès ou de Cherbuliez, ce sont des réclames pour Doucet ou Redfern, et puis le duel au réveille-matin, une bien bonne trouvaille dont personne n'a remarqué la drôlerie. La vérité, c'est que Pierre Benoît n'a pas eu tort de chercher un vieux conte à dormir debout pour le rajeunir et nous tenir les yeux ouverts. D'ailleurs, pour se consoler, Pierre Benoît a l'approbation de *l'Action Française*, une monnaie du Pape qui n'est pas rien en ce temps de désunion sacrée.

La Cour, par Marcel Boulenger. Mon Dieu, oui, c'est le G. Q. G., et deux ambitieux, liés par leur amour pour la même femme, s'y débattent en un terrible écheveau d'intrigue. On se croirait au grand siècle. L'époque de la guerre, c'est le siècle des siècles, et 1914 est encore plus grand dans le monde que Louis XIV. Le jeu des nuances mondaines et humaines est une partie d'échecs que l'auteur mène de main de maître. Il excelle dans l'art de prendre une décision philosophique, tournant la difficulté tout en ne compromettant que le dessus des consciences. On est ambitieux, intrigant, amoureux ou lâche avec une telle mesure que ça reste tout de même de la belle humeur française, à nulle autre pareille.

Pourquoi reprocherait-on à cette comtesse d'Averel de se mêler de tout et d'embrouiller les cartes par ses nombreuses gaffes ? En France, les femmes se mêlent de tout simplement à cause de la *loi salique*. Dès qu'on leur permettra de régner ouvertement, elles cesseront de

s'occuper de ce qui ne les regardera pas... et ça deviendra plus ennuyeux.

Mon âme pourpre, par le capitaine Canudo. C'est l'âme d'un poète qui a vu la forêt trembler et lever ses bras vers le ciel en un hérissement sinistre de branches arrachées, le fleuve rouler des corps en des flots de sang. Son âme s'est empourprée aux incendies et aux blessures, mais elle a conservé son amour du beau rythme et le prolongera par ses cris de victoires ou d'horreurs à travers les âges. L'*Argonne* et le *Vardar* sont les deux enfers d'où sont sortis à peine quelques héros pour venir nous parler du paradis de la paix glorieuse. Mais le revenant de cette énorme aventure peut écrire, en toute sincérité : « La vie ne m'étonne plus », car il a vu la mort et quelle mort, de près.

Tu aimeras dans la douleur, par Andrée Mars. Ceci est le prix de la ligue des femmes de profession libérale, qui eurent le bon esprit de corps de donner un prix aux auteurs jeunes à l'exclusion des auteurs mâles. Cela prouve qu'il y a beaucoup de femmes de lettres décidées à entrer dans la carrière quand leurs aînées y sont encore. Xavier est naturellement un héros mutilé, mais il n'est pas du tout parfait. On peut bien être un héros et rester un homme. La douce infirmière qui s'en éprend le trouvera volage, autoritaire, de mauvaise volonté et souvent peu délicat. Elle ne l'en aimera que davantage. Elle doit l'accepter tel qu'il est, sa jambe en moins, un insupportable orgueil de mâle blessé en plus. Sa douceur, sa fidélité, son renoncement, rien n'y fera, parce que ce pauvre homme est un être réduit dont l'âme n'a pas toutes les générosités du grand amour. A la fin de ce roman, intervient la maternité qui déçoit un peu l'amoureuse, car elle n'est justement pas le don du grand amour. Pour être mère et amoureuse, il faudrait être aimée, comprise, admise sous les deux espèces. Point d'intime communion entre ces deux époux, et on sent que la mère finira par l'emporter sur l'amante, heureusement pour elle. Sa déception est indiquée avec un grand tact d'écriture qui ne peut choquer personne et que seule une plume, féminine *dans le bon sens*, pouvait indiquer.

Eros rédempteur, par Marguerite Comert. Une jeune, très jeune fille séduite épouse plus tard son séducteur sans avoir voulu jamais revoir son enfant. Et cet enfant abandonné tombe parmi les épis à peine formés que fauche la guerre. Quand la mère, dédaigneuse du petit paysan confié à sa fermière, apprend cette mort affreuse et pourtant si belle, son cœur s'ouvre à un amour posthume irrésistible. Mais, comme toujours, le feu demande un aliment chez les femmes les plus sages et la mère coupable s'éprend pour de bon d'un flirt à qui elle avait jusqu'ici tout refusé. Lui aussi revient blessé de la guerre et elle se donne à lui peut-être pour s'humilier dans le souvenir de

son fils mort loin d'elle. Quand le blessé, guéri, repart après avoir entendu l'aveu diminuant cette mère amoureuse, elle est de nouveau reprise par la maternité et, cette fois, restera la mère sans autre amour, puisqu'il mourra comme le premier enfant. Cette rédemption ne donne tout de même rien au pauvre petit abandonné dans sa gloire anonyme, car deux heureux, même si passagèrement, ne compensent pas toute une vie laissée sans affection.

Les permissions de Clément Bellin. Tout en lisant cette fort curieuse histoire, je me demandais où j'avais déjà rêvé une presque pareille intrigue : une dame genre second empire à la fois vieille et jeune, un exotisme au piment et à la rose, des négresses domestiques capables des pires entremises, plus, pour la fin, des silhouettes de danseuses espagnoles avec une substitution amoureuse dans le dénouement : la petite fille ou la nièce remplaçant la dame au masque fardé. Puis j'ai fini par m'y retrouver un peu et je crois que ce livre gagnerait à changer de titre. *Les permissions de Clément Bellin* c'est trop long : *La Jongleuse*, ça serait mieux.

Vers lui, par Jehanne d'Orliac. Un certain scepticisme de bon ton, une juste appréciation du droit de l'individualité saine contre les individus tarés, un goût marqué pour la vie élégante, c'est-à-dire harmonieuse, tout en conservant une âpre raison de se bien conduire, font de la petite fille héroïne une future maîtresse femme. Elle a entrevu à peine son héros et lui demeure fidèle durant toute la dure traversée de son premier voyage vers l'inconnu. Je n'aime pas beaucoup qu'elle hérite de la duchesse, mais, au fond, c'est juste, puisqu'elle prend seulement la part du diable. Livre intéressant dans le conflit d'une enfance pensive et souffrante avec une famille vulgairement indigne où elle se trouve comme on rencontre certaine fleur à l'odeur pure sur un fumier.

Cahiers d'une femme de la zone. Sans nom d'auteur, on peut pourtant être sûr que cela n'est pas écrit par une femme. C'est très intéressant et très étudié, mais quelle femme aurait déclaré dans la première ligne : « La guerre m'a causé un amant... » Et la scène où cet amant se... prononce, cette prise de possession avant de monter à cheval, entre le café du matin et la sonnerie du boute-selle... Ah! ça non, ce n'est pas femme du tout. En général, les dames de la zone sont faciles, mais alors elles n'ont aucune prétention au... meilleur monde.

Pendant qu'il se bat..., par Cyril Berger. Le pauvre Arsène est en admiration devant le quincailler, son patron, qui parle si bien. Il est aussi un peu amoureux de sa fille, mais la guerre bouleverse tous les projets. C'est le grand départ pour la mort, et les sentiments les plus timides font place aux cris des vérités les plus violentes. La petite bonne dont on ne s'occupait pas devient une héroïque pas-

sionnée allant porter son amour jusqu'aux tranchées, pendant que la petite bourgeoise épouse un embusqué de tout repos. Arsène roule dans toutes les vagues d'assaut sans y gagner autre chose que la maladie de poitrine qui l'achèvera, pendant que son patron recevra la Légion d'honneur pour avoir inventé une toiture de tôle ondulée. Tout n'est pas arrivé dans cette histoire, mais il en est arrivé bien d'autres, plus cyniques, durant ces quatre ans de spéculations éhontées protégées par les spéculateurs politiques.

Le masque déchiré, par Félicien Pascal. Encore une Française qui épouse un Allemand. On abuse un peu de ce genre d'intrigue. Celle-ci est une comtesse d'Anersfurthe et son mari m'a l'air beaucoup moins malin qu'un Allemand, car il est amoureux de sa femme comme un Français le serait de sa maîtresse. Vous devinez tout ce qui s'en suit durant l'avance de ces Allemands ayant certainement autre chose en tête que l'amour. La jeune Huguette, étourdie et toujours victorieuse de la situation, sauve son cousin, M. de Lhoerm, d'une fusillade possible et gagne la dernière partie en faisant tuer son mari par un brave prisonnier à poigne.

La Vache tachetée, par Octave Mirbeau. Dans une note éditoriale on nous apprend que les nouvelles publiées dans ces œuvres posthumes sont simplement des contes que Mirbeau avait laissés à l'abandon dans tous les journaux où ils collaborait et ils étaient nombreux. On peut aller les y retrouver à la Bibliothèque nationale. Ainsi s'éteint de lui-même le beau feu jeté par quelques gamins de lettres qui n'avaient point tout lu et par conséquent rien retenu. Je ne regrette pas de les avoir prévenus lors de la publication de la *Pipe de cidre*. Au courant de ce deuxième volume, j'ai retrouvé, non sans plaisir, l'histoire du *Concombre fugitif* ou balladeur, qui fit rire toute une génération... car on riait en ce temps-là des choses drôles sans chercher à s'entretuer pour des choses qui ne l'étaient pas.

L'Alouette, par Maurice Level. C'est la petite femme, la petite actrice, la demi-mondaine au minuscule crâne bourré, croyant à tout, même aux cartes, et qui, ne rêvant que faire fortune, tombe dans tous les panneaux... pourvu qu'ils brillent. Elle restera l'alouette et ne se croira pas déshonorée pour ça tout en rentrant, l'aile cassée. Ce sont les chasseurs au miroir qui sont coupables.

Force ennemie, par John-Antoine Nau. Une réédition du premier prix Goncourt. A signaler cette phrase de Lucien Descaves à la fin de la préface : « L'auteur de *Force ennemie* ne volait pas avec les corbeaux. Il a préféré, le 17 mars 1918, tourner son noble visage vers le mur... vers le mur derrière lequel rien ne peut se passer de plus atroce que sous le soleil des vivants. »

Notre-Dame du Faubourg, par Jean Morgan. Les hommes, en dépit de leurs instincts et de leurs atavismes, reviennent aux tradi-

tions religieuses, ignorants ou savants mêlés, et ne forment plus qu'une grande famille abritée sous le manteau de Notre-Dame et le geste protecteur de l'abbé Daniel, prêtre soldat blessé à Verdun.

Brin d'Amour, par André Dollé. Petites scènes comiques et un peu décolletées où *Brin d'Amour*, gars de Paris, a toujours le dessus. La scène des apaches voulant détrousser un poilu et saluant sa croix de guerre aurait du succès sur un théâtre sérieux.

Portraits parisiens, par André Germain. Poète délicat, amateur de ciselure et de volutes autour du fin du fin de la psychologie, l'auteur est un conteur qui a quelquefois une plume de bec terriblement acérée..mais on lui pardonne volontiers ses pointes en pensant qu'il y ajoute son paraphe de très bonne grâce. S'il exagère, il vous prend à témoin et ne dissimule pas qu'il exagère exprès. Pour qu'aujourd'hui on croie à la moitié de ce que l'on raconte, il faut justement en raconter bien trop. Il est si difficile d'émouvoir! J'aime sa *Reine des chauve-souris et des doux petits crapauds chanteurs*. Ah! s'il voulait bien demeurer un poète amoureux seulement du clair de lune et plein de talent!

La sirène hurle, par René Bizet. Récits nostalgiques des voyageurs que tourmente l'appétit furieux de l'infini mouvant. *La maison Vangepildem* est un des contes les plus ahurissants. Cela sent le Tristan Corbière et surtout le premier Corbière, celui des histoires maritimes.

J'ai tué, par Blaise Cendrars. Un terrible petit chef-d'œuvre illustré de casse-tête cubiste où le nom même de l'auteur est... écorché. Ecrit en rouge sang, c'est la psychologie-express, le train rapide, l'éclair sentiment du soldat obligé de tuer pour se défendre. Petites phrases essoufflées comme pour la montée rude jusqu'à ce calvaire où l'homme détruit l'homme pour ne pas en être détruit, et constate qu'il fut le plus habile.... qu'il a tué comme celui qui veut vivre. L'auteur du *Film de la fin du monde*, parce qu'il dit juste ce qu'il veut dire et en dit long en peu de mots, ne tardera pas à être très remarqué, malgré tout l'attirail cubiste... car il le dépasse.

Biffins, par Georges Rols. Histoires de guerre si proches et si spirituellement de la vie qu'elles semblent vraiment de la très bonne littérature. A noter la façon dont on fait une tranchée sans... avancer son travail, pour ne pas humilier les camarades.

Nouveaux poèmes de la boule de verre, par M. Burnat-Provins. C'est à la fois voluptueux et âprement désespéré, c'est une voix de femme qui pleure sur ce qui aurait pu être et ne sera jamais. On retrouve dans ce lamento toutes les fougues du *Livre pour toi*, avec, cependant, une retenue des mots, une tristesse résignée qui en est un charme de plus, et plus profond.

La bonne odeur de la terre, par Harry Hops. Une his-

toire de vieux paysans : *Pacaut de la Pacautrie*, où l'on sent vraiment cette bonne et saine odeur de la terre. Mais le vieillard ayant trop aimé cette belle terre qu'il ne peut plus posséder meurt sur elle en lâchant les mancherons de la charrue.

Intimité, par Gil Robin. Sensibilité exagérée par la musique et tout le luxe caressé. Est-ce bien de la sensibilité ? Peut-être aussi une des terrible lois littéraires qui veut qu'on se prenne soi-même à son mirage intellectuel : « Les pèlerins, quêteurs d'âmes, ne sont pas, de leur vivant, toujours comblés en leurs vœux. » On se réfugie dans le passé... ou dans la mort.

Les Roses sous la lune, par Sylvain Bonmariage. Très précieux et très joli langage de mondanité dont il faut se défier : « Et Suzanne parlait avec la majesté héraldique d'un oiseau de proie. »

Almanach de l'Action française, illustré de gravures sur bois fort intéressantes, par Paul Boudier. Il contient toutes sortes de renseignements utiles et des pages intéressantes sur les grands généraux de la grande guerre... plus un portrait de Monsieur le duc d'Orléans qui porte la moustache à l'impériale !

RACHILDE.

QUESTIONS COLONIALES

Les Diurnales et la Propagande coloniale.

Une fois encore, il me faut parler de la nécessité d'organiser à brève échéance une **propagande coloniale** active et efficace.

Si je reviens si souvent sur ce sujet, ce n'est pas chez moi manie délirante ni conséquence d'un vœu ; c'est que simplement s'impose à mon esprit l'intérêt qu'ont, à cette heure, les Français à connaître leurs colonies. Nous crevons en ce moment de la vie chère ; nous sommes exposés demain à souffrir des sorties d'or qui résulteront de nos achats à l'étranger. Nos colonies regorgent de matières premières et de denrées d'alimentation. Exploitons-les, découvrons ce trésor, sertissons ces joyaux. Mais, pour cela, faut-il encore savoir ce que nous possédons et quelles richesses comporte cette possession. Or, de plus en plus, s'avère au grand jour et avec une inconscience touchante et ingénue notre ignorance des choses d'outre-mer. Un exemple entre cent : récemment, un grand quotidien se félicitait de l'union économique à la veille de s'accomplir entre le Brésil et le Portugal et louait l'initiative grâce à laquelle des lignes de navigation allaient bientôt rejoindre l'Angola et Rio-de-Janeiro à Lisbonne avec escales aux Iles du Cap Vert et à Madère. Le rédacteur complétait son exposé d'une carte de l'Atlantique, et sur cette carte, Dakar, notre Dakar français, principale escale actuelle des

lignes qui relient le Brésil et le Portugal, n'était même pas marqué ! Dakar privé de son transit américain, voilà qui ne troublait nullement notre grand quotidien. Plus récemment encore, une revue préconisait gravement l'arrondissement (*sic*) du Congo Belge avec une fraction du Cameroun allemand, et une autre, aussi bien avisée réclamait l'envoi aux colonies des nombreux avions disponibles sur le front et qui pourraient y servir de « moyens de transport » en attendant la construction des voies ferrées ! Tout à fait charmant. Ces quelques exemples donnent la mesure de l'ignorance française en matière coloniale. Il faut réagir et la meilleure réaction consistera dans l'organisation d'une bonne propagande qui fera rapidement l'éducation coloniale du pays. A ce sujet, un correspondant qui désire conserver l'anonymat vient de me faire part des remarques suivantes :

Votre dernier article sur la propagande coloniale (1) soulève bien des questions, éveille bien des idées. Permettez-moi de vous en soumettre quelques-unes.

Tout d'abord, croyez-vous qu'il soit bon, dans un pays gouverné par l'opinion, que le Gouvernement « travaille » lui-même l'opinion, en créant ou subventionnant des œuvres de propagande, défendant, préconisant des idées qui sont celles du Gouvernement? Il me semble que c'est fausser le jeu même de notre régime de liberté que d'admettre une pareille intervention de la puissance publique et ne vaudrait-il pas mieux laisser le soin de la propagande coloniale aux organisations privées qui veulent bien s'en charger? Mais ce n'est là qu'une question de principe et puisque la propagande coloniale est démontrée nécessaire, il importe, avant tout, de se mettre à l'œuvre et de s'attacher plutôt qu'aux moyens, aux résultats.

Et je voudrais surtout attirer votre attention sur un but primordial, essentiel, que j'assigne à la propagande : la création d'un outillage public colonial. C'est parce que ports, chemins de fer, canaux, services d'hydraulique agricole ont fait jusqu'à ce jour défaut, que nos colonies ont végété. Elles ont pâti de cette loi économique du moindre effort qui impose au labeur des hommes un ordre de préférence, suivant lequel les régions déshéritées sont délaissées au profit des régions plus facilement exploitables.

Je mets en fait que, sans outillage public, votre effort de propagande aboutira au néant.

Pourquoi, dans ces conditions, ne l'a-t-on pas créé, cet outillage? Oh ! pour cette raison bien simple que l'Etat n'y a voulu intéresser personne d'autre que lui-même. Sous prétexte de faire servir uniquement l'outillage au développement économique des colonies, on a réservé à celles-ci le soin de construire et d'exploiter. C'est à peine si des emprunts faisaient connaître au public que les colonies avaient besoin d'argent; les porteurs d'obligations ne se souciaient pas plus des colonies que des communes qui, lors des émissions d'obligations communales du Crédit Foncier, font appel.

(1) Cf. *Mercure de France* du 1er décembre 1918.

à leur épargne. De chemins de fer, de ports, nul n'avait cure. La colonie utilisait l'argent comme bon lui semblait, travaillait dans son petit coin du monde, seule, mais n'intéressant pas le public à ses entreprises. Quand la maison serait prête, elle ouvrirait ses portes.

C'était de l'Administration de bon père de famille. Quand il y avait plus-value budgétaire, on la réservait pour le gage d'une annuité d'emprunt plus forte. On allait ainsi son petit bonhomme de chemin, et dans cent ou deux cents ans, on eût réalisé les programmes établis il y a vingt ans.

Il faut faire vite et grand. Les programmes ne valent que par leur ensemble, ce sont des *touts* qui vivent un certain temps, évoluent et meurent.

Aujourd'hui est-ce l'Etat, est-ce les colonies qui vont pouvoir exécuter les plans qui dorment depuis des années dans les cartons? Après cette guerre? Non.

L'initiative privée a le droit de se déployer largement sur un domaine laissé en friche. Que l'on confie à des sociétés, des compagnies, le soin de la construction et de l'exploitation des travaux publics. On peut trouver telles formules : — contrats — régies intéressées — qui garantiront aux pouvoirs publics le contrôle nécessaire.

Ces sociétés feront appel aux capitalistes, aux petits épargnistes, et il nous sera ainsi possible d'offrir un but pratique *immédiat* au public que vous toucherez par votre propagande. Sinon, je crains bien que les bonnes volontés se découragent, si, pour s'employer, elles doivent attendre que l'Etat ou les colonies mettent à leur disposition l'outillage public indispensable...

Si j'ai bien saisi la pensée de mon correspondant, il élève, d'une part, une objection de principe contre la création d'un service officiel de propagande coloniale, et, d'autre part, il craint que si la formule adoptée, en ce qui concerne la construction et l'exploitation de l'outillage public colonial est maintenue, tout effort de propagande soit par avance frappé de stérilité.

J'avais envisagé l'une et l'autre objection.

Même dans une démocratie, l'Etat n'a pas seulement à assumer un rôle passif d'exécution. Son rôle ne doit pas se borner à suivre les mouvements de l'opinion. Il doit les discipliner, les orienter, les diriger. Souvent l'Etat est seul à posséder la documentation, les renseignements qui permettent de former une doctrine rationnelle, et du fait que tout ce qui émane de la puissance publique a une valeur d'authenticité, son intervention dans la discussion des affaires peut être très utile pour redresser des erreurs d'aiguillage.

A quoi donc auraient alors servi ces explorations, ces missions, ces études de toute nature dont l'Etat a chargé aux colonies tels hommes éminents, fonctionnaires et officiers? N'est-ce pas précisément parce que les résultats de ces immenses travaux sont demeurés le secret de quelques rares initiés que nos concitoyens se désintéressent tant de nos colonies? Et puis, l'Etat n'a-t-il pas la charge d'administrer, de faire fructifier notre domaine national? Il lance

des appels, des exhortations. C'est l'opinion qui a charge d'y répondre, et le rôle de l'Etat, à cet égard, ne saurait être suspecté, s'il est loyal et sincère. En un mot, il ne s'agit pas de « cuisiner » l'opinion, mais de l'éclairer. La décision demeure toujours au « peuple souverain ». Voilà pour apaiser l'objection « constitutionnelle » qui m'avait été adressée.

Dans son désir légitime de résultats rapides et tangibles, mon correspondant souhaite voir la création et l'administration de l'outillage public colonial demeurer l'œuvre de l'initiative privée. En dehors de cette voie, point de salut! A l'appui de sa thèse, il fait valoir des arguments d'ordre pratique qui méritent d'être sérieusement examinés.

Il est bien évident qu'il est inutile de déterminer un courant d'affaires coloniales si gens et capitaux ne peuvent travailler faute d'outillage. Je ne parle pas des petites affaires, mais des grandes, car dès aujourd'hui la partie outillée de notre domaine colonial est encore susceptible d'une plus large exploitation. Mais nous avons de plus grandes ambitions; nous voulons faire de la colonisation extensive, nous saisir de toute l'étendue d'une colonie et y appliquer de vastes plans de mise en valeur. Et pour cela, un outillage public développé est nécessaire.

L'Etat ne nous sera d'aucune aide : c'est malheureusement vrai, mais pourquoi ? Précisément parce qu'il n'existe pas une opinion coloniale assez puissante pour imposer ses volontés.

D'ailleurs, partisan convaincu de l'autonomie des colonies, je redouterais une collaboration trop étroite entre l'Etat et ses possessions d'outre-mer qui emprisonnerait rapidement celles-ci dans les liens d'une rigide tutelle administrative. Inutile même serait la garantie de l'Etat pour les emprunts coloniaux, et l'obligation communale du Crédit Foncier est un type qui serait satisfaisant à condition qu'on réalisât un emprunt s'élevant à un ou deux milliards. Nous avons bien trouvé sous une forme à peu près équivalente de l'argent pour la Russie. Pourquoi n'en trouverions-nous pas pour nos colonies?

Par contre, je ne vois nullement possible une participation directe des capitaux, gros ou petits, à des entreprises qui ne procureront pas des revenus immédiats. Ou, alors, c'est placer notre avenir colonial entre les mains de grosses sociétés financières qui voudront être assurées de gros dividendes et demanderont des garanties. On aura tous les inconvénients du système de la régie directe sans en avoir les avantages. Depuis les compagnies de commerce de Colbert jusqu'aux sociétés concessionnaires du Congo, il n'est pas d'exemple d'entreprises coloniales présentant de par leur nature une certaine part d'aléas qui n'aient exigé, comme compensation des risques courus, certaines prestations de l'Etat, sous forme de monopole ou d'as-

surance contre les pertes ou une insuffisance de revenus. Je pourrais ajouter qu'il en a été et qu'il en est tous les jours de même en Europe. L'histoire des Compagnies de Chemins de fer français est là pour illustrer ma démonstration. Un droit social nouveau s'élabore. Des essais dont la réussite doit profiter à la collectivité doivent être tentés par les organisations représentant la collectivité. Pour rester dans l'actualité, je n'aurai qu'à rappeler les dernières discussions au Parlement de la loi sur les mines. On veut que les parts de bénéfices revenant à l'Etat soient appliquées pour partie à une caisse de recherches et de prospection.

On établira, avance mon correspondant, des contrats pour régler la collaboration des colonies et des sociétés financières. Mais nous entrons là dans l'inconnu. Inconsciemment le marché aura fait une dupe de l'un des contractants. Nous avons déjà des contrats maritimes en 200 articles, qui ne règlent rien, et sont nid à futurs procès. Ignorant les avantages exacts à retirer de l'affaire, l'un et l'autre contractant tiennent à s'assurer la part la plus grosse pour se couvrir contre tous aléas.

Et puis, qu'en serait-il de la souveraineté des colonies devant des sociétés financières puissantes ? En France, l'Etat a pu se défendre — assez mal quelquefois — contre leurs prétentions, parce que le Gouvernement était appuyé sur un Parlement, émanation directe du peuple souverain. Ce contre-poids ferait défaut aux colonies, à moins qu'à chaque difficulté, on ne réclamât l'aide de l'Etat.

Je ne veux pas prolonger plus longtemps cette discussion qui, d'ailleurs, n'est pas limitée au domaine colonial, et qui touche à une des plus grosses difficultés de l'heure actuelle. J'estime nécessaire, je le répète, l'organisation d'une propagande coloniale active et efficace. Seul, l'Etat est assez désintéressé pour en assurer les premiers frais, les premières avances. Une fois déterminé par cette propagande dans le pays le vaste mouvement d'opinion publique nécessaire, celle-ci saura elle-même créer sa voie et frayer ses chemins. Le jour où chacun aura compris l'intérêt des colonies et s'y intéressera intellectuellement d'abord et pratiquement ensuite, bien des objections seront levées qui paralysent aujourd'hui les initiatives, et bien des questions cesseront de se poser qui nous paraissent actuellement insolubles parce que présentées dans le jour gris de l'indifférence générale. Je suis peu porté à croire que les choses s'arrangent d'elles-mêmes. On ne peut méconnaître cependant la valeur de la foi agissante. Nos colonies constituent un magnifique thème d'action. Pour que cette action naisse, rayonne et se développe, il faut voir plus loin que l'heure présente. Il faut regarder loin en avant, ne pas s'arrêter aux objections même redoutables et surtout ne pas se coucher sur l'obstacle. Les hommes dans leur délire ont trouvé des centaines

de milliards pour faire la guerre. Les Français ne trouveront-ils pas quelques centaines de millions pour préparer et aménager les greniers de l'avenir ?

MEMENTO. — A propos de propagande coloniale et en ce qui concerne la propagande coloniale par le livre, d'ores et déjà, une mention honorable peut être accordée à la résidence générale du Maroc qui a favorisé l'éclosion d'un grand nombre de publications, ouvrages et revues consacrés au plus récent, au Benjamin chéri de nos Protectorats. Déjà, dans le *Mercure* du 1er mai 1915, j'avais eu l'occasion de rendre hommage à la luxuriance de la *littérature marocaine*. Celle-ci, depuis, n'a fait que croître et se développer. Récemment, M. André Lichtenberger publiait chez Berger-Levrault *La France au Maroc*, petit volume plein de substance, où il y a encore des notations intéressantes à glaner même quand on a lu les ouvrages fortement documentés de MM. Aug. Bernard et Piquet. Méritent également lecture et attention *le Maroc de 1917* et le *Maroc de 1918*, de M. Henry Dugard, auteur de *la Colonne du Sous* publiée chez Perrin. Le parfait littérateur qu'est Louis Thomas m'annonce pour paraître bientôt un *Voyage au Goundafa et au Sous*. C'est une fortune pour le Maroc en particulier et pour nos colonies en général de solliciter la curiosité d'hommes comme Louis Thomas qui apporteront à leur description, à leur présentation au public, un réel talent littéraire en même temps que le souci de la notation précise à la fois et pittoresque, et une compréhension parfaite des intérêts politiques et économiques en cause. Pour être *de lettres*, en effet, on n'est pas fatalement fermé aux réalités et c'est un excellent homme de lettres qui sut être un vaillant soldat pendant ces quatre ans de guerre qui signait l'autre jour, dans l'*Exportateur français*, une étude des plus utiles intitulée : *Ce que l'on peut vendre au Maroc*. Il ne nous dit pas toutefois si on peut y vendre des romans, et c'est une lacune. Pour terminer enfin, félicitons M. de Tarde pour la haute intelligence et la préoccupation d'art marquée avec lesquelles il dirige sa belle revue *France-Maroc*.

CARL SIGER.

ÉDUCATION PHYSIQUE

La culture physique obligatoire. — A l'heure où l'on parle avec beaucoup d'insistance et quelque décousu du relèvement du pays et de l'amélioration de la race, il semble bien que la question de l'éducation physique de la jeunesse doive attirer d'une façon toute particulière l'attention des pouvoirs publics. J'ai appris au cours d'une de mes permissions — seules périodes où l'armée de l'avant entre en contact avec celle de l'arrière — qu'une direction générale d'éducation physique existait, voire même un comité national d'éducation physique. Comme, dans l'avant-guerre, je m'étais un tantinet occupé de ces questions d'éducation physique, j'ai applaudi des deux mains et j'ai jeté un coup d'œil indiscret sur ces organisations. Il m'a bien semblé qu'il n'en était pas encore sorti une méthode natio-

nale d'éducation physique qui serait pour les enfants une méthode de *développement* et de *conformation*, pour les jeunes gens une méthode d'*entraînement* et de *fixation*, et, pour les adultes, une méthode *d'entretien*. Il m'a semblé aussi qu'on parlait beaucoup de fêtes — c'est un terme à la mode — et qu'on lançait un peu inconsidérément nos enfants dans le sport. J'ajouterai même que dans tout cela, les enfants, c'est-à-dire les personnages les plus intéressés à la question, sont quelque peu négligés et que c'est en vain que le professeur Baudet écrit :

« La culture physique est de tous les âges et de tous les sexes, mais c'est pendant la croissance qu'elle donne les meilleurs résultats. »

Passons ! Mon but n'est pas uniquement de critiquer ici ce qui existe ou a existé, mais de donner un aperçu de la façon dont on envisage la question parmi les anciens spécialistes qui sont perdus dans l'armée combattante.

« Le corps de l'homme est la première des armes pour l'homme », a dit G. Hanotaux. Il s'agit donc de perfectionner et de bien entretenir ce corps. Une des lois physiologiques les plus généralement admises est celle de l'adaptation de l'organe à la fonction. Il ne paraît donc pas discutable que l'effort physique régulier, dosé, augmenté chaque jour ne permette d'arriver à accroître notre aptitude au travail tout en développant nos muscles. Et il ne s'agit pas seulement du travail physique, il s'agit également du travail intellectuel, car, comme l'a dit si justement le docteur Grasset : « Je n'ai de puissance sur ma pensée que parce que je suis maître de mes muscles. » Ne négligeons pas non plus la vertu éducative de l'éducation physique. Un entraînement régulier, méthodique, discipliné, affermit la volonté, développe l'initiative, habitue à prendre rapidement une décision. Il importe aussi d'ajouter que l'éducation physique, sagement combinée et rendue agréable et plaisante par un heureux mélange de mouvements, de jeux et de sports, conduit à éloigner notre jeunesse du cabaret et l'engage à prendre ses ébats au grand air. Ainsi seront amenés au régiment des jeunes gens souples et formés physiquement, disciplinés moralement, qu'un temps relativement court suffira à transformer en soldats avertis et militairement instruits.

L'importance capitale de la culture physique est donc facile à établir et j'en déduis que l'initiative de quelques sociétés ou fédérations, même hautement patronnées, ne suffit pas à lui donner l'importance qu'elle mérite. Il s'agit ni plus ni moins que de créer immédiatement deux choses :

1° Une méthode nationale d'éducation physique qui soit pour l'enfance une méthode de développement et de conformation, pour les adolescents une méthode d'entraînement et de fixation, pour les adultes une méthode d'entretien.

2° De créer un corps d'instructeurs ou mieux d'éducateurs — le terme éducation physique étant le terme consacré — qui constituent une élite avertie et convaincue ayant pour mission d'instruire et de contrôler.

La Méthode. J'ai déclaré au début de cet article que l'on semblait lancer inconsidérément les enfants dans le jeu et le sport. Je crois qu'il y a là un véritable danger. Chez l'enfant existe une fragilité organique extrême. Les os, encore mous, les masses musculaires en pleine formation donnent à toute la charpente une plasticité, une malléabilité extrême qui permet de faire des merveilles avec des exercices rationnels, mais aussi de produire des déformations irrémédiables par des mouvements mal dirigés. Le cœur, les poumons, tous les organes internes sont constitués par des tissus jeunes, c'est-à-dire à la fois actifs et fragiles. De plus, les organes locomoteurs se prêtent à des efforts que ne permettent pas les organes internes. L'équilibre n'est pas encore fait entre les organes producteurs et les organes consommateurs d'énergie. On voit tout de suite les deux dangers : tout d'abord déformation des masses osseuses ou musculaires, soit par excès de développement pour certains, soit par oubli de faire travailler certaines parties du corps pour d'autres, et danger du surmenage cardio-pulmonaire par suite de l'exécution trop fréquente, mal réglée et non limitée de jeux ou de sports qui prennent l'allure de matchs, excitant chez l'enfant une émulation exagérée véritablement dangereuse.

Les gens de notre génération savent le peu de résultats obtenus dans les Lycées et Collèges par la gymnastique allemande ou amorosienne qui n'était à la portée que de quelques *as*. Ces seuls as travaillaient aux agrès sous l'œil admiratif des camarades, ne se doutant pas bien souvent qu'ils étaient en train de se déformer telle ou telle partie du corps. D'ailleurs, excitaient-ils réellement l'envie? Je crois qu'Edouard Herriot a raison, lorsque, parlant de l'époque, il dit : « Une déchéance physique discrète paraissait un titre à l'intellectualisme... »

La méthode naturelle autour de laquelle on fait grand bruit et qui me fait songer à la boutade de Spencer : « Il faut être de bons animaux », a le gros inconvénient de ne pas limiter l'effort, de ne pas être corrective et d'être par trop violente pour pouvoir être appliquée à tous les enfants sans distinction. Il semble bien que les méthodes dérivées de la Suédoise, véritable méthode de développement et d'assouplissement, peuvent constituer l'ossature du système. Elles amènent avec elles la monotonie et c'est là le grand reproche qui leur a été adressé. Je ne suis pas bien sûr que ce reproche soit justifié et qu'il n'y ait pas de la faute des instructeurs qui n'ont pas fait l'effort nécessaire pour intéresser leurs classes. D'ailleurs, en

l'associant à un choix judicieux de jeux et de sports, on pallie largement à cette monotonie. J'ai eu, pendant deux ans, à m'occuper de l'éducation physique de 300 enfants de 13 à 17 ans, et j'ai pu constater qu'on arrivait très vite à intéresser les enfants à leurs progrès et à leur développement et que, de ce fait, ils se prêtaient d'abord avec bonne volonté, puis avec ardeur et entrain à l'exécution soutenue et régulière de la leçon. Il suffit donc de donner à l'enfant les moyens de se rendre compte du chemin parcouru et de comparer ses résultats à ceux de ses camarades. Là, comme ailleurs, c'est une question d'émulation. Il faut arriver à créer ce que j'appelle la « rivalité esthétique ». Le résumé de tout cela est que, lorsqu'il s'agit d'organes aussi fragiles que ceux des enfants, la vérité n'est pas dans les méthodes extrêmes et j'en arrive à conclure, comme M. Lapie, directeur de l'enseignement primaire : « La doctrine à laquelle on se rallie de plus en plus est une doctrine assez libérale, assez large pour embrasser toutes les autres ; elle emprunte à la méthode suédoise ses exercices respiratoires, à la méthode amorosienne les plus souples de ses appareils, à la méthode naturelle la plupart de ses mouvements et de ses jeux. »

J'ai l'intention de ne m'occuper ici que de l'éducation physique des enfants. En ce qui concerne les méthodes applicables aux adultes, il en existe de nombreuses qui donnent toutes de bons résultats dans le milieu particulier auquel elles s'adressent.

Les instructeurs. En ce qui concerne la création d'un corps d'éducateurs, possédant, comme je l'ai dit plus haut, la science et la foi, la question est plus difficile à trancher. Il est bien entendu que, quand je parle de l'éducation physique des enfants, il s'agit des enfants des deux sexes. Les Suédois nous ont montré que dans l'application, l'éducation des petites filles et celle des garçons pouvaient marcher de pair. Je crois donc que le dressage des instructeurs-femmes est aussi facile que celui des instructeurs-hommes. En attendant que l'idéal soit réalisé, c'est-à-dire que nous puissions faire donner cette éducation physique dans les familles par des parents convaincus et avertis, il faut tout d'abord songer à faire marcher l'enseignement de l'éducation physique parallèlement à l'enseignement primaire.

Je ne vois pas d'ailleurs actuellement de meilleur moyen pour faire pénétrer la bonne doctrine jusque dans les campagnes les plus reculées. Donc, la première chose à faire est de donner dans les Ecoles Normales une place très large à l'enseignement des méthodes d'éducation physique et d'obliger nos futurs maîtres ou maîtresses, — j'englobe ceux ou celles destinées aux écoles libres, — à faire des stages dans des centres spéciaux d'éducation physique. Dans ces centres spéciaux dirigés par une élite d'« instructeurs parfaits », l'on travail-

lerait à l'amélioration des méthodes et aussi au maintien de l'unité de doctrine. Que seraient ces « instructeurs parfaits » ? Des gens d'une culture scientifique très poussée — parmi eux, le plus possible de médecins,— ayant pratiqué beaucoup tous les exercices et surtout ayant déjà dirigé de nombreuses classes et observé beaucoup. Il est entendu que ces centres fonctionneraient dans une grande ville, de façon à avoir sous la main des groupes d'enfants de tous les âges qui serviraient de champ d'expérience pour le plus grand bien des exécutants et des dirigeants. Et au-dessus de tout cela, une direction ou une faculté... Mais ici le terrain est brûlant, et je ne m'y aventure pas, ne voulant pas avoir maille à partir avec Joinville...

Il me semble tout naturel que l'armée — en particulier ses cadres actifs — doive jouer un très grand rôle dans tout cela, car c'est là, je crois, qu'on trouve les gens les mieux préparés à devenir des éducateurs parfaits. Il existe encore beaucoup d'officiers ou de sous-officiers qui, avant la guerre, s'étaient fait une spécialité de l'éducation physique dans l'avant-guerre. Leur rôle de combattant est interrompu. Qu'attend-on pour faire appel à eux ? J'ai bien vu dans un journal que le personnel militaire de l'éducation physique venait d'obtenir un insigne. Mais, je ne crois pas que l'existence de ce personnel soit seulement connue dans nos régiments d'infanterie. Je n'insiste pas. Ce que je tiens à dire en terminant, c'est que l'armée doit continuer à s'intéresser d'une façon toute particulière au dressage physique des jeunes gens qui lui sont confiés et que cette tâche sera plus facile, plus fructueuse si ce dressage, commencé dès la plus tendre enfance dans la famille et dans les écoles, se poursuit dans des sociétés, pour se parfaire au régiment. Il y a là une œuvre de salut à réaliser. Les bonnes volontés ne manquent pas. Il suffit que nos pouvoirs publics se soucient de les grouper et de leur donner les moyens de mener à bien cette tâche.

COMMANDANT R. B.

THÉATRE

ART ET LIBERTÉ : *Les Cuirs de Bœuf*, miracle en Xij vitraux, par Georges Polti, musique de D. Paque.

« Art et Liberté », association pour l'affirmation et la défense d'œuvres modernes, a représenté, le 22 décembre 1918, une œuvre écrite, sur le XIIIe siècle, en 1899, par Georges Polti. Au fond, la vraie jeunesse est sans doute celle que confirme ou affirme l'audace des sincères artistes persistant malgré l'âge de leurs œuvres.

Voici donc ce que disait, en 1899, c'est-à-dire il y a près de vingt ans, Louis Dumur sur **les Cuirs de Bœuf** : « M. Georges Polti est l'ingénieux et érudit auteur de ces *36 situations dramatiques* qui

piquèrent vivement la curiosité lors de leur publication dans le *Mercure*, puis en volume et que tous les amateurs de littérature théâtrale se sont empressés de cataloguer dans leur bibliothèque. On pourrait prévoir que Georges Polti ne tarderait guère à passer de la théorie à l'action et il vient, en effet, de publier une œuvre d'un travail considérable et d'un intérêt non moindre : *Les Cuirs de bœuf, miracle en XII vitraux outre un prologue invectif par G. Polti, guelfe*, tentative très noble d'une résurrection pathétique et glorieuse du XIIIe siècle. Pénétrant au cœur même de ce XIIIe siècle si complètement vivant, si fécond, d'une si prodigieuse sève, ce siècle de fer, de pensée et de passion, le vrai siècle surhumain, Georges Polti a senti battre la pure source de son énergie, son sang rouge : la Foi. A force d'étude, de divination et surtout d'amour, il a réussi à se faire l'âme d'un croyant : non pas d'un catholique moderne, mais d'un croyant moyenâgeux, ce qui est différent, car la foi change avec l'histoire et, quoique le dogme romain demeure immuable, il y a, d'une de ses formes religieuses à l'autre, toute la distance qui sépare le Sacré-Cœur de Notre-Dame. Le sujet est tiré d'une vieille légende dont l'auteur est resté inconnu : *le dit du Buef*, et le fond en est le sacrement de la Pénitence. Les deux premiers « vitraux » posent le crime, crime à la fois charnel et mystique : l'inceste entre la mère et le fils. On sent, de suite, que l'on est dans une atmosphère particulière et qui n'a rien de bas : « C'est que l'amour dont je t'aime, dit la mère amante, te dépasse, ô mon bien aimé, si douloureusement qu'il te veut tout, non pas seulement ici, mais jusque dans ton éternité. » Dans leur exaltation, les deux amants, roulés dans le flot immense de leur amour, rejettent l'idée de crime et glorifient l'inceste, origine et essence de toute vie. L'inceste, c'est l'amour absolu. Mais par cela même qu'il a tout épuisé, le dernier mot de cet amour doit être la mort. C'est, hélas, la vie qui lui répond : le ventre de la femme a conçu, l'enfant, l'autre enfant, va naître. C'est là le signe du crime. La mère, le fils, la jeune fille (enfermée au couvent dès sa naissance), il semble qu'en face de la trinité divine, ce soit une sorte de trinité humaine, pécheresse et tragique, qui, par le long chemin de la Pénitence, va maintenant, douloureusement, marcher à l'expiation, au salut et à la gloire. Le premier stade est la Confession. La rencontre du fils et du dominicain forme une des plus belles scènes du drame. La nécessité de la confession y est exposée lumineusement. L'idée de faire du prêtre le *mendiant du secret* est d'un grand effet : je ne sais si elle appartient à Georges Polti ou s'il l'a trouvée chez l'un des Pères, mais elle est superbe... L'aveu obtenu, le coupable est envoyé à Rome. A Rome, inexplicablement comblé des bontés du pape, le fils, pendant quatorze ans, endure le *supplice de ne pas expier*.

Parvenu aux plus hautes dignités civiles de l'Eglise, l'infortuné n'a fait que sentir croître sa torture, par le pardon, et qui pis est une torture stérile. C'est l'enfer. Car le pardon n'est rien : l'expiation seule est logique. La rencontre pathétique à Rome, en pleine audience pontificale, du fils, de la mère et de la jeune fille, et la confession publique qui s'en suit va la déterminer. Une discussion théologique précède et amène la sentence papale. Revêtus de *cuir de bœuf*, emblème de leur bestialité, ils s'en iront de trois côtés différents : la mère à l'occident, le fils à l'orient, la fille au delà des flots, au désert. Ce sont désormais *les cuirs de bœuf*. Le cœur du drame est formé par ces trois pérégrinations parallèles et c'en est la partie la plus originale... La conclusion du miracle est la réunion des trois martyrs, dans un embrasement symbolique ou un incendie mystérieux jailli de la suprême tentative de Satan pour séduire la mère, à laquelle il tord le col. De cet embrasement naît la floraison merveilleuse de la cathédrale gothique... Le vrai théâtre de Georges Polti devrait être le chœur de Notre-Dame. »

Passons à la réalisation, car il serait inutile d'ajouter une autre explication sur le fond de l'œuvre au très bel article de Louis Dumur, dont l'étude pénètre jusqu'au sens de la moralité que cette œuvre, traitant un sujet formidable : l'*inceste*, peut dégager.

Les ateliers d'« Art et Liberté », imitant en cela la pureté d'intention et la modestie des constructeurs de cathédrales gothiques, offrent, sans autre signature, aux yeux éblouis, un terrible flamboiement de vitraux multicolores, inondés de soleil, de lune ou de feu. Devant, jouent les acteurs du drame ; derrière, se silhouettent leurs instigateurs, les ombres s'allongeant démesurées ou se rapetissant, bestiales, des démons, des sorcières ou des vrais dieux : la vierge, le christ. Le prologue, le héraut du XIIIe siècle, a invectivé par la voix sévère de M. de Max, et Mesdames Lara, Métivier ont attendri par leurs clameurs de détresse et leurs élans mystiques.

Une scène, en ombre chinoise macabre, a particulièrement intéressé la salle, où le *dyable* dit quelques vérités de premier ordre sur la vie, qui n'est pas tout à fait ce que pensent les mystiques ascètes, pas plus que les bons drilles amateurs de scatologies.

On pouvait faire une légère observation au *vitrail* du dernier acte où l'hôte, l'hôtesse et leur jeune enfant recevant les pénitents accaparent un peu trop l'attention du public. L'enfant, surtout, innocente victime expiatoire, qui n'a rien à expier, détourne le drame de sa source par un surcroît d'horreur. Il a beau crier qu'il voit, lui, la véritable apothéose de la foi, on ne l'entend pas moins dire à sa mère qu'il va brûler et, tout sacré que puisse être ce feu, c'est tout de même un excès de torture faisant presque oublier le supplice des *cuirs de bœuf* enfin délivrés.

La salle tranformée en chapelle ardente par une chaleur vraiment orageuse, à telle enseigne que quelques jeunes femmes se trouvèrent mal, s'est, malgré le souffleur qu'on entendait trop et certain acteur qu'on n'entendait pas assez, fort bien comportée devant ce courageux et somptueux effort d'art, manifestation sincère d'un croyant à la puissance du Verbe. Selon les indications de l'auteur, les orgues faisaient les rumeurs plus hautes jusqu'à les absorber et, pour les profanes qui s'imaginaient assister à quelque *messe noire*, Georges Polti savait, par de véhémentes prières, des phrases d'une grande tenue, les rappeler à propos au néant de tout esprit charnel.

On regretterait de ne pas voir rejouer les *Cuirs de bœuf.*

INTERIM.

ART

Exposition *Maurice Asselin* (galerie Druet). — Exposition *Foujita* (galerie Devambez). — Exposition de la *Société des jeunes artistes* (galerie Henri-Manuel). — Exposition des *Artistes Peintres et Sculpteurs Polonais* (Palais du comte Nicolas Potocki). — Moreau-Nélaton : *Jongkind raconté par lui-même*, étude biographique, quatre planches hors texte in-4° carré, 50 fr., H. Laurens, éditeur.

M. **Maurice Asselin** est en pleine possession d'un talent très sobre, très mûri, très sûr. Si ses colorations sont parfois d'un ensemble un peu sévère, son dessin est toujours expressif, sa mise en page heureuse et son relief vigoureux. Ses portraits, ses études de femmes prouvent une belle maîtrise, un don d'exactitude abondamment renseignée, une pénétration absolue du caractère de ses modèles. Ses notations à l'aquarelle, la plupart très chantantes, affirment que si ses toiles ne chatoient pas, c'est volontairement et par fidélité aux motifs choisis. Parmi les paysages, la *Maison sur la côte* (matin) et la *Maison sur la côte* (jour gris) sont plus particulièrement séduisants par leur disposition pittoresque et la légèreté de leur atmosphère. L'artiste aime à saisir les aspects tassés dans une coloration un peu sombre des voyageurs en chemin de fer. La *Liseuse au lit*, robustement décrite, vit dans une gamme harmonieuse de blancheur. Des crabes jetés sur la table sont d'une forte stature, bien accusés ; toute cette peinture porte un aspect de volonté, de probité et le souvenir s'impose, à propos de M. Asselin, du plus puissant de nos intimistes, Fantin-Latour, non point pour des similitudes de facture mais par des recherches analogues sur l'expression profonde des figures et des choses. Ce n'est point un mince mérite que d'évoquer, par un art parfaitement original et libre, la mémoire d'un pareil artiste.

§

M. **Foujita** est un Japonais, qui tantôt appareille en esprit vers son pays natal et trace sur fond d'or des figures d'estampes, tantôt

cherche à traduire l'impression de notre décor parisien. Son originalité ne consiste pas seulement dans la curiosité qu'il évoque en cette transposition de motifs parisiens par une vision d'extrême-oriental. Il aborde notre nature avec des yeux très affranchis et très personnels. M. Foujita voit nos paysages en grisailles ; mais ces grisailles sont très animées, très variées de modulation, avec un rien d'irrégulier dans la stucture qui est loin d'être sans intérêt. M. Foujita harmonise très bien les pierres de nos églises avec l'atmosphère froide d'un Paris d'hiver. Ses eaux, lorsqu'il peint les quais, sont curieuses, comme bouclées, mais elles ont de la vie et du relief.

De nombreux portraits ou études de femmes relèvent de l'art japonais, mais il y a un vif intérêt à voir dans les mouvements calmes, dans les statures très reposées, presque immobiles des modèles un contraste entre la vivacité des yeux et l'éclat résumé, comme schématisé des carnations. Des toiles décoratives très amusantes, très imprévues par la grâce un peu sinueuse des personnages démontrent que M. Foujita sait, quand il le veut, nouer un bouquet de couleurs vives.

§

Galerie Henri-Manuel, exposition de la **Société des jeunes artistes**; l'aspect en est aimable et varié. On y chercherait en vain des aspects des plus nouvelles recherches de la peinture, mais la plupart des œuvres sont consciencieuses, de jolie apparence et d'honnête dessin. Des paysages de M. Pierre Jamet évoquent des aspects de la Creuse, fidèles, mélancoliques et harmonieux. Les fleurs de M. Jeannin éclatent de joie. M. Marcel Haardt décrit bien un chemin dans les Flandres. M. Eugène Henriot juxtapose des portraits de ton juste et des paysages du joli ton. M. Borga, à côté de ses paysages, montre de jolies œuvres décoratives. La Bretagne trouve en M. Lejeune un bon interprète; c'est de Bretagne aussi que M. Camille Marchand a rapporté de satisfaisantes aquarelles. Des natures mortes et un nu bien tracé dénotent le talent de Mlle Séailles ; à noter les porcelaines de Mme Rosenfelt, les paysages et les étains de Mlle Rosenfelt, des aquarelles rapportées du champ de bataille de Verdun par M. Mesnier, des dessins de guerre par M. Perrin, par M. Chevaillon, de jolies notes sur Quimperlé de Mlle Ducruet, les sculptures de M. Grebel, les médailles de Mme Mérignac, les fleurs de Mlle Mourolin, les coussins bien ornés de Mlle Lyne, les albums de M. Jehan Humbert et des terres cuites spirituelles de M. Charles Breton, d'une bonne technique.

§

A l'Exposition des **Artistes Polonais**, une importante série de tableaux et de sculptures de Biegas.

Biegas est un symboliste ; c'est un chercheur acharné ; c'est un

artiste pour qui l'art plastique doit avoir un sens littéraire. Avec le marbre, la pierre, le bronze, le plâtre ou la ligne et la couleur, il veut exprimer des idées, par des images très vives. C'est un poète très armé par un puissant métier de peintre et de sculpteur ; c'est un rêveur, mais qui cherche à dégager le symbole des faits contemporains et ne recule pas devant le pamphlet pictural. Il déconcerte souvent son public, mais sa maîtrise est suffisamment affirmée par des bustes expressifs sans déformation, par des monuments funéraires aux volutes audacieuses, mais fortement établies, que devant des œuvres qui heurtent la mesure commune, lorsqu'il aborde un domaine nouveau et sort des limites admises de la forme, les moins informes comprennent qu'ils se trouvent devant une tentative réfléchie et un aspect nouveau esthétiquement motivé.

Ici Biegas, sculpteur, n'a pas innové dans le jeu des lignes ; voici deux bustes puissants, Verhaeren et Metchnikoff; une belle statuette émue : le père de l'artiste ; une statue très harmonieuse ; une sorte de Penseur, de très belle expression, de facture nettement classique ; des monuments : le Président Wilson montant, un matin de gloire, par-dessus un chemin rempli de victimes, suivi de l'acclamation vivante des peuples opprimés ; une *Victoire* éperdue de deuil et de souffrance cabrée dans la douleur, maintenant à terre l'ennemi terrassé et recroquevillé, saisissante image qui comporte, en même temps, la force victorieuse et le désespoir d'avoir été réduite à user de cette force ; enfin un *Hommage des Alliés*, aux victimes de la guerre, maquette très réduite qui indique ce que pourrait être à l'exécution aux dimensions monumentales cette longue théorie de formes long voilées, aux expressions si diverses et puissamment nuancées.

A la peinture, une série de *Vampires*. Un artiste plus classique eût peut-être réduit au blanc et noir, au moyen de l'eau-forte, ces évocations de la guerre. Il y a là extension du métier pictural à un sujet auquel on n'a point coutume de l'appliquer ; il y a matérialisation philosophique des instincts de perversité, des faces différentes du malheur humain, une personnification des forces mauvaises évoquées dans la chimère, au moyen de monstres, et c'est d'une surprenante intensité. Des vampires à formes humaines, monstrueux, se traînent, se dressent, allongent des ailes griffues, déchirent de leurs serres ou lacèrent des victimes. C'est un contraste que l'artiste a voulu établir, cette lividité de la chair pantelante contre les ailes à reflets de richesses de ses monstres. Toutes les figures s'expliquent si on les place dans le rêve, dans la synthèse, dans quelque cortège d'une Tentation de Saint Antoine paroxyste, où tous les mauvais démons emprunteraient des formes animales. Ce sont des visions, et c'est ce que Goya appelait des *Caprices*. Ce n'est pas attrayant, mais l'impression est forte. Il ne serait pas loisible à un artiste de second plan de s'évader ainsi

dans la chimère, d'enlever des personnages de songe sur des fonds prestigieusement colorés, empruntés à la nature, mais stylisés, tels certains ciels à cercles sombres, tel ce rideau de fusées et de flammes qui symbolise le bombardement, autour du vampire-obus. Parallèlement, en une autre série, des figures de rêve sont évoquées dans une gamme de joie; ce sont des fées souriantes, des poètes méditatifs... des fées et des saints... des auréoles les entourent et forment les fonds, mais les cercles qu'elles décrivent sont concentriques et se répondent par leurs couleurs, comme les harmonies d'un tableau pointilliste; les lignes de visages sont stylisées sans dureté; il y a là, ce qui semble un paradoxe et qui pourtant est vrai, des géométries très douces, très séduisantes. L'ambition de cet essai va évidemment plus loin que les tableaux qui en apportent pour la première fois la technique. Le procédé apparaît comme pouvant avoir une grande valeur pour de vastes décorations où les harmonies et les directions du tableau cadreraient avec de grandes lignes architecturales. Tel qu'il est présenté, l'essai est fort intéressant.

Parmi les artistes polonais qui sont groupés à cette occasion au palais Potocki, Biegas est de beaucoup le plus curieux. Il y a chez lui alliance de rêve slave, de culture occidentale, et surtout une haute et émouvante personnalité, et le plus curieux amour de la recherche de terroirs de rêve inconnus, le plus singulier mélange aussi de maîtrise, d'inquiétude, de raffinement et de spontanéité.

Dans la gamme d'art plus proche des réalités, l'Exposition rappelle par un mélancolique et charmant paysage urbain, empli de douceur automnale, la nationalité de Mlle Bosuanska. Des aquarelles aux polychromies sonores de Buyko évoquent des décors d'Italie. M. Terlikowski a rapporté de Provence de clairs ensoleillements; ses vases et ses fleurs brillent d'un éclat juste. Il y a du mouvement dans une *Fête foraine*, du pittoresque dans des *Haltes de Bohémiens*. C'est d'un art large, souple, très séduisant.

Citons encore de bons dessins de M. Ludwik Gros, des paysages de M. Kergur qui s'affirme aussi sculpteur de goût et évocateur pictural de vieux costumes polonais. Le vieux costume polonais, on le trouve aussi à maintes places dans les œuvres de M. Jean Styka, qui sont à proprement parler de l'illustration. Les sujets en sont si chers aux compatriotes de M. Styka qu'ils sont portés à s'exagérer la valeur de la représentation qui leur en est montrée.

§

Le livre de M. Moreau-Nélaton sur **Jongkind** comble une lacune. Nous ne savions pas grand chose sur Jongkind, en dehors d'une légende qui parlait de longue misère et de quelque désordre de vie. Le catalogue de ses œuvres est incomplètement dressé, son rôle assez mal défini, son influence très vaguement délimitée, son procédé de

travail mal connu. M. Moreau-Nélaton semble avoir borné volontairement son rôle de critique, mais la bonne fortune lui étant échue de posséder de nombreux documents biographiques, il les a très habilement mis en œuvre et Jongkind se dépeint lui-même, dans des lettres familières écrites en un français bourré d'incorrections, mais pittoresque, et ce développement de détail de sa vie est entouré d'une illustration parallèle très nourrie, très documentée, empruntée pour le plus fréquent à de précieux carnets où Jongkind jetait en notes rapides les points de départ de ses œuvres. Il se dégage de là un bon artiste sincère, peignant comme il respire, innovant pour ainsi dire en toute innocence, sans cesse préoccupé de suffire à un budget très médiocre, comptant parmi les artistes de nombreuses amitiés dont il est fier, et s'étant, si peu maître qu'il fût devenu de la langue française, complètement adapté à la France et à Paris. Qu'il fût un amoureux de Paris, son œuvre le dit nettement. Non seulement il est épris du pittoresque des quais, de la Seine, de Notre-Dame, qui avant lui en avaient passionné d'autres, mais il fut le guide qui amena tant de peintres réalistes vers les confins parisiens, vers les solitudes de Montsouris, vers les rues vides du quartier Saint-Jacques, où il se plut à décrire les guinguettes sang de bœuf, vers les barrières, les rues vides, les jardins indolents, à découvrir de larges espaces souffreteux. Entre deux effets de lune sur un canal de Hollande, sujets que lui réclament ses amateurs et ses marchands, il note de frileuses matinées parisiennes ; il y met le meilleur de son art. Quand le refus de ses tableaux au Salon le blesse dans sa dignité d'artiste, il s'étonne que cette injustice puisse avoir lieu en France. Ses compatriotes hollandais jugent d'ailleurs qu'il s'est naturalisé Parisien et lui en témoignent quelque hostilité. C'est dans son pays natal qu'il est un étranger.

Son procédé de travail, M. Moreau-Nélaton l'explique et l'appelle fort justement de l'impressionnisme à deux degrés. C'est d'abord sur le terrain une aquarelle très librement traitée et détaillée en même temps ; le tableau se fait à l'atelier, ou plutô dans ce que Jongkind appelle sa chambre à peindre, car il semble avoir rarement possédé un atelier d'aménagement ordinaire.

La correspondance nous fait assister aux détails d'une vie laborieuse et gênée : pendant longtemps cent ou cent cinquante francs sont pour Jongkind des prix difficiles à obtenir ; il se sent heureux quand la valeur marchande d'une de ses œuvres peut être fixée couramment à deux cents francs. De ce moment, grâce à cette amélioration de ses revenus, et à l'ordre que fait régner autour de lui une amie, Mme Fesser, son Egérie et son élève, c'est l'aisance. Il semble pourtant que la tranquillité de Jongkind soit bouleversée par des inquiétudes spirituelles; sous son aspect tranquille de bon Hollandais,

il est nerveux. Il est atteint, à un degré sans doute restreint, de la monomanie de la persécution. Est-ce la suite d'intempérances de jeunesse, l'artiste à la vision si fine, à l'exécution si certaine n'a toute sa vigueur intellectuelle que lorsqu'il travaille. Il se croit parfois menacé de courants électriques hostiles et il est persuadé que Satan s'occupe fâcheusement de lui. Le livre de M. Moreau-Nélaton n'appuie pas sur ces détails. Il est construit sur un sentiment d'admiration et de pieuse déférence. Les tares de Jongkind y sont respectueusement indiquées, sans plus, et, on dirait, uniquement pour prévenir une accusation de les ignorer. Peut-être les documents de détail sont-ils rares. On est tenté de le regretter, car nous y perdons une fort intéressante étude psychologique. Nous prenons contact avec tous les moments de la vie de Jongkind, sauf avec ses maladies, et l'étnde des déformations de l'intelligence est surtout intéressante, quand il y a pleinement intelligence, talent et même un peu de ce génie dont il est toujours très curieux de connaître les rançons payées à la normalité de la vie. On n'en pouvait d'ailleurs trouver les traces que dans des témoignages de contemporains, car Jongkind écrit peu fréquemment et toujours bref : c'est par une excellente utilisation de quelques lettres et billets que M. Moreau-Nélaton a pu être aussi complet sur des circonstances ordinaires de la vie de Jongkind. Les témoignages des contemporains seraient-ils exacts, ou ne déformeraient-ils pas au contact de la fantaisie de narrateurs successifs : le souci d'éviter toute erreur et toute légende explique la réserve du biographe de Jongkind, et tel qu'il est, *Jongkind raconté par lui-même* est un livre d'un profond intérêt.

GUSTAVE KAHN.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Rachilde : *Dans le Puits ou la Vie inférieure, 1915-1917*, Mercure de France 3 *fr. 50.* — Léon Bloy : *Dans les Ténèbres*, Mercure de France, 3 fr. 50, — Arthur Green : *Les Souvenirs d'un Prisonnier de Guerre anglais au camp de Wittenberg*. Traduits de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par T. de Wyzewa. Perrin, 3 fr. 50. — R. A. Reiss : *Les Infractions aux règles et lois de la guerre*, Payot, 3 fr. — Capitaine Edmond Genty : *Trois ans de guerre*, Chapelot, 3 fr. — Maurice Genevoix : *Au seuil des Guitounes*, Flammarion, 3 fr. 50. — *L'Offensive du 16 avril*, Ligue des Droits de l'homme, 0.50. — André Chevrillon : *Près des combattants*, Hachette, 3 fr. 50. — Reiss : *Réponses aux accusations austro-hongroises contre les Serbes*, Payot, 1 fr.

Dans le Puits ou la Vie inférieure. — Les sots prétendent que le bon sens court les rues. A cause de cela, des gens l'appellent le sens commun. Pourtant, c'est le plus rare de tous les sens. Il manque à la plupart des femmes qui se mêlent d'écrire pour l'*imprimatur*. Rachilde n'est si exceptionnelle que par la base de

succulent bon sens où puisent les racines de son ardent lyrisme et de son imagination riche. L'éclat incomparable de ses yeux provient, sans doute, de ce que la Vérité se pencha sur son berceau, à défaut des fées prodigues à l'intention des petites filles ordinaires, et dont les présents s'annihilent les uns les autres. Quand elle prête ces mots à la Vérité : « On ne peut pas vivre sans moi quand on est malheureux », Rachilde est inspirée par sa marraine, comme une eau lacustre par la rive et le ciel.

Ceci, qu'elle note un peu plus loin, coule de source et répand la fraîcheur d'un verset de légende dorée :

« Je vois poindre le jour, ce miracle quotidien que personne ne regarde plus... Quel que soit notre âge, est-ce que nous ne renaissons pas tous les matins où le jour nous est donné encore une fois ? »

Mais ces lignes, maintenant, qu'en dire, sinon qu'on les aime comme un des actes du cœur humain les plus émouvants qu'ait suscités l'horreur de la guerre :

« O jour, que puis-je demander de plus à la terre quand je te vois ? Qu'oserai-je désirer en dehors de ce présent inestimable... qui est le présent ? Mais pourquoi est-ce que je vis, pourquoi ai-je le droit de regarder le jour en face, alors que sont fermés les yeux des jeunes morts qui sont encore dans la nuit, qui seront éternellement dans la nuit ?... Tant de jeunes morts !... Dois-je tolérer cela d'un cœur léger, dois-je l'admettre et m'habiller, sans m'apercevoir que je suis, lâchement, celui qui continue à agrafer ses haillons avec du soleil ?... »

Avec *Dans le puits*, Rachilde apporte un témoignage irrécusable sur les années maudites. Elle a écrit sous la dictée de « la dame du puits », de 1915 à 1917, ce qu'elle a vu et ressenti, depuis le 2 août 1914, depuis le premier coup de canon qui commença la grande fosse commune où, pêle-mêle, est tombée la jeunesse.

« La France est à présent pareille à l'idole hindoue, formidablement hérissée de tous les bras arrachés à ses fils. »

On conçoit que l'écrivain capable d'extraire de sa douleur des images d'une telle puissance, ait dit leur fait aux Bélise qui ne se résignaient pas à l'effacement et tendirent leurs salons de drapeaux sur fond noir, afin d'y battre l'estrade malgré l'universel sanglot des cœurs ! Elles n'entendront pas l'invitation à la simplicité que leur adresse Rachilde. Elles nieront que cet aveu : « je suis une méchante-née », prenne une singulière force d'ironie, dans ce livre de tendresse, d'amour et de générosité. Elles contesteront la maîtrise des pages où est narrée l'histoire de la chèvre. Certaines, que la drogue Littérature n'a pas encore tout à fait perverties, liront beaucoup mieux, pour avoir lu les poignants souvenirs de jeunesse de Rachilde écrivain, son apologue des bêtes savantes en wagon, le récit du guet dans le jardin et l'entretien final de l'auteur avec « la dame

du puits ». Mais, il est un peu puéril de proposer un beau livre en exemple à des personnes qui en préméditent de mauvais.

Un avenir très prochain nous apprendra si, vraiment, « tout est à craindre des peuples qui ont flairé le sang », comme l'écrit Rachilde, au bas d'une de ses plus heureuses pages. Elles foisonnent dans le volume. Cette époque déchirante et bouleversée en a produit peu qui vaillent celui-là, par la sincérité de la confession qu'il publie. Si la parole de Buffon demeure une loi pour le critique, — « le style, c'est l'homme même », — il n'y a pas eu de miroir plus sensible que Rachilde aux malheurs dont la France a payé sa victoire.

L'alarme de l'auteur, pendant les atroces mois rouges, anime le livre d'une vie frémissante et pathétique. L'indignation, la pitié sont les mobiles de Rachilde. Elle se réfugie, lorsque l'humanité lui devient trop lourde d'erreurs, dans un panthéisme qui a l'odeur de la forêt et du fleuve. Coloré, robuste, viril et sain, ce volume semble construit sur les dures assises de la campagne périgourdine. Montaigne est un chêne de ces parages. Son temps lui imposa l'attitude du doute. Ce temps a permis à Rachilde de s'affirmer un être de foi, la Française même, par son cœur épris du juste et toujours attiré par la victime, par son goût sans défaillance, par un art d'écrire étranger à tout artifice et qui fleurit naturellement la pensée des églantines buissonnières pour une seule desquelles on donnerait tous les monstrueux produits de l'horticulture savante.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

En écoutant ces paroles d'un croyant, prononcées **Dans les Ténèbres**, — dans les ténèbres des terribles temps où nous vécûmes, et sans doute aussi, plus ou moins, dans les siennes propres, qu'il ne faut pas confondre, du reste, avec les ténèbres extérieures, — on se dit que ces paroles sont très probablement uniques en ces jours. « Léon Bloy, lit-on dans la Préface, avait l'intention de faire une série... d'études bibliques... Il n'a pu nous laisser que des notes. Il est vrai que la substance de sa pensée à l'égard d'une interprétation de l'Ecriture qui ne relève ni de la morale, ni de l'historique, mais du symbolisme pur, est présente dans son œuvre tout entière. » Et dans ces pages-ci comme dans les autres. On voudrait pouvoir descendre dans de telles pages et leurs extraordinaires approfondissements de théologie mystique. J'y sens, quant à moi, la ferveur croyante d'un Souffrant, et cette ferveur est ce que lui demandaient ses « amis connus ou inconnus », ceux à qui « il pensait toujours à faire du bien ». Ils liront, fortifiés, tous les chapitres de ce livre. Certains du réconfort qu'ils y trouveront, je les leur recommande

de la façon la plus pressante, en admettant que cela soit nécessaire. Voici des lignes sur la Douleur :

... La Douleur ! voilà donc le grand mot ! Voilà la solution de toute vie humaine sur la terre... Dans ce monde en chute, toute joie éclate dans l'ordre naturel et toute douleur dans l'ordre divin... La généalogie des vertus chrétiennes a poussé ses premières tiges dans la Sueur de Gethsémani et dans le Sang du Calvaire. Saint Paul nous crie que nous ne devons connaître que Jésus crucifié (1) et nous ne voulons pas le croire. Nous oublions sans cesse que nous n'avons qu'un seul type pour tout concevoir et pour tout expliquer dans la vie morale et ce type c'est la Douleur même, l'essence divinement condensée de toute douleur imaginable et inimaginable contenue dans le vase humain le plus précieux que la Sagesse éternelle ait jamais pu concevoir et former.

Cette transcendance de la Douleur avait conduit Léon Bloy à une conception mystique de la Guerre, conception assez voisine de celle de Joseph de Maistre, et qui, bien entendu, ne trouva que mécomptes dans cette guerre-ci. Il y a, sous ce rapport, de belles choses dans les pages, sur la « prostitution » du mot Guerre, intitulées « Un solécisme ». Cependant, en un autre endroit, Léon Bloy s'est trouvé amené à une critique qu'on peut bien dire un peu sévère, sa critique du livre de M. Henri Barbusse. On n'estimera nullement regrettable qu'il n'y ait, dans ce livre, « nulle autre préoccupation, nul autre prône que l'horreur infinie de la guerre ». Et quand Léon Bloy ajoute : « Non de cette guerre infâme, avilie et prostituée par les Allemands, mais de la Guerre en soi, juste ou injuste, quels que puissent être la noblesse, l'héroïsme, la sainteté même des guerriers », quand Léon Bloy ajoute cela, on peut lui répondre que « la Guerre en soi », la Guerre idéale, a toujours été cette chose même qui vient de passer sous nos regards excédés, une chose bête, laide, sale, sans vergogne, — et qui s'est toujours faite, ô Léon Bloy, sur le dos des élus de votre cœur : les humbles et les pauvres. Je partage le manque d'enthousiasme de Barbusse pour la gloire militaire. Et ailleurs : « Il ne faut plus de guerre après celle-là. Il faut tuer la guerre... » Et j'applaudis.

Ah ! les humbles, ah ! les pauvres ! Qu'ils meurent sur le chemin des Croisades, et Léon Bloy baise leurs traces sur ce chemin comme sur le chemin même de la Croix. Et c'est là surtout ce qu'il peut, lui, en son cœur chrétien, appeler la « gloire militaire » (bien qu'il ait principalement glorifié, non les Croisés, mais Napoléon) (2). L'on a vu d'assez près, il est vrai, dans Michaud et d'autres, la boue de ce chemin lui-même. La boue ? Je ne veux pas affliger l'âme de

(1) C'est l'essence même de sa doctrine.
(2) En faveur duquel il a pu dire à Dieu, dans ses prières, selon ses propres termes ; « J'en appelle de ta justice à ta gloire. »

Léon Bloy, et, soit ! je dirai donc que cette boue pouvait être, cette boue piétinée par les pas d'un tel pèlerinage, de la même espèce que celle dont le contact rendit, pour contempler le Rédempteur, la vue à l'aveugle-né, dans l'Evangile. O chemins d'autrefois, chemins des croisades ! Passé ! Abîme ! Déploiement et plénitude de l'âme dans le gouffre de l'accompli et de l'innombrable ! Disons aussi, en un certain sens, — comme si le Passé était une sorte d'Avenir, — disons aussi : dans le gouffre du Possible, car les choses du Passé, comme celles du Futur, dégagées des obscurcissements terrestres, se résolvent en leur *idée* même, en leur essence, en leur virtualité, laquelle retrouve son illimitation. C'est ce qu'on appelle l'enseignement des morts. Mais l'*idée* était-elle vivante et féconde? Car, pour pouvoir redevenir *elle-même*, à l'issue de tout et du reste, il faut qu'elle ait été, en perfection, vivante et féconde. « Quoi ! l'idéal des Croisades ! » gronde Léon Bloy ; et je m'incline bien bas. Mais le Rationalisme pour seul viatique, comme aujourd'hui, c'est maigre ; je ne suppose pas que Bloy ait une minute pensé qu'il pût embellir la Guerre. L'idée mystique de la Guerre, l'idée de la Guerre en soi, a donc fait son temps.

Par exemple, ce que je ne comprends pas plus que Léon Bloy dans le livre d'Henri Barbusse, c'est que « le principe de l'égalité », la Démocratie, en d'autres termes, doive tuer la Guerre,.. Elle la tuera si peu, qu'une nouvelle guerre faite d'après les mêmes principes d'égalité, c'est-à-dire en appliquant le système égalitaire de la Nation armée, reproduira exactement cette guerre-ci, et même quelque chose de pire. Il faut revenir aux armées de métier. On les mettra à leur place dans la Nation. Il y a toujours une certaine quantité d'individus ayant le goût ou le besoin du métier militaire. Plus de service obligatoire ! Le service obligatoire est la négation même de la civilisation. C'est une conception, je ne dirai pas seulement barbare, mais paléontologique, une conception digne des âges primitifs, quand le clan tout entier, attaqué ou attaquant, empoignait la hache de silex.

On lira avec curiosité les **Souvenirs d'un Prisonnier de Guerre anglais au Camp de Wittenberg**, par Arthur Green, lequel portait le « n° 6646 dans le Premier régiment d'Infanterie légère du Comté de Somerset ». Arrivé en France fin août 1914, Green, bientôt blessé aux jambes, est fait prisonnier à Cambrai, embarqué pour l'Allemagne, où il se trouve au commencement d'octobre. A la gare de Darmstadt, la foule crie : « Cochons d'Anglais ! » et, partout, des cohues veulent faire un mauvais parti. Il est visible qu'il y a une haine particulière contre les Anglais. Ils sont plus maltraités que les autres. Un premier séjour a lieu au Camp de Darmstadt, un autre au camp de Giessen ; et puis, au commencement de

décembre 1914, c'est l'internement définitif au camp de Wittenberg. Il y avait là des Russes et des Français. Voici la chambrée où se trouvait notre prisonnier : « Un corridor de planches long de trente-cinq mètres, large de quinze, avec un plancher pourri d'humidité, des fenêtres aux carreaux cassés, nous condamnant à vivre dans des courants d'air effroyables, et puis des trous dans les murs et dans le plafond tels que jour et nuit l'eau pleuvait sur nous. (Plus tard, il est vrai, nous avons réussi à boucher ces trous avec du mastic, ce qui a un peu atténué le mal.) Aux deux extrémités de la salle, deux grands poêles entourés d'une grille de fer, avec permission de brûler tous les jours quinze briquettes dans chacun des poêles. Avec cela, les boulets donnés au début se trouvaient épuisés, et nul moyen d'en obtenir d'autres... Et puis, naturellement, tous les Anglais forcés de gîter tout contre la porte. » (Avouons ici que mainte chambrée, dans les cantonnements, en tout pays, n'est pas sensiblement plus confortable). Continuons : pour lit, un sac de couchage en grosse toile, avec quelques copeaux dedans, plus deux petites couvertures ; pour vêtements, ce que l'on peut, des haillons, « des bouts de culottes faits avec des couvertures, de vieilles vestes données par les soldats français ». Pour nourriture, divers brouets, en rations insuffisantes, l'impossibilité organisée de manger à sa faim. Défense d'écrire. Pas de savon. Des poux. Bientôt éclate le typhus. Green s'en tire avec de la fièvre, mais deux mille prisonniers meurent, russes, français, anglais. Cet hiver 1914-1915, dans ce camp, donne l'impression d'une chose épouvantable. Les prisonniers ont le désespoir dans le cœur. Quant aux gardiens, les sous-offs allemands sont, naturellement, du triple extrait de brute : les pages de Green sont pleines d'histoires de coups de bâton, de coups de fouet, même de coups de fusil. Un jour, on lâche des dogues sur les prisonniers. La vexation alterne avec le sévice. On détraque tous ces malheureux anémiés. Le passage peut-être le plus important, le plus probant du livre, un passage de cinq à six lignes qui n'a l'air de rien, est celui où se trouve notée l'arrivée du premier paquet envoyé d'Angleterre : « Nous n'en croyions pas nos oreilles ! Et nous voilà follement agités, incapables de nous tenir en place... » Pauvres gens ! Pour un paquet ! Il y a dans ces mots : « follement agités » tout un raccourci de misère physique et morale, quelque chose de navrant. Voilà où en étaient des hommes ! Il est juste de dire que la vie des prisonniers, à partir du milieu de l'année 1915, s'améliora sensiblement sous tous les rapports. On construisit même une salle de douches et de bains. Des détails sur l'ingéniosité des prisonniers russes sont curieux. Ils deviennent un peu les « mercantis » du lieu, faisant le troc, « bricolant », gagnant de petits sous. Grâce à ces « Rousski », on peut se renipper bon marché. On a vu le vestiaire,

au début de l'internement. Mais maintenant, on se met bien, pour pas cher : une chemise, deux sous ; des chaussettes, deux sous ; un pantalon (« cousu par les Russes à la manière de leur pays »), huit sous ; une veste, quatre sous, et des souliers, de quatre à huit sous, « avec du vieux cuir pour les semelles et des morceaux de drap pour le reste ». Fin novembre 1915, Green est libéré.

L'ensemble de ce récit est un triste tableau. Les six premiers mois sont terribles. En ce qui concerne la nourriture, ce qui s'est dit dans la presse de l'Entente se trouve plus ou moins confirmé. Il reste à se demander si cette famine organisée n'était pas un effet des conditions économiques de l'Allemagne. Comme toujours dans les choses humaines, le bien se trouve ici mêlé au pire : dans je ne sais quelle gare allemande, des « fraülein » s'arrangent pour procurer aux prisonniers double et triple ration. Le gardien qui reconduit à la frontière Green et ses compagnons se montre « brave homme », etc. Mais ceci est peu de chose à côté des misères subies. Green paraît doué d'un caractère ferme. Cela nous est une raison de plus d'ajouter foi à son écrit, où tout se trouve, nous affirme-t-on sur l'honneur, « strictement vrai ». J'oubliais de dire qu'on ne trouve point mention d'un travail quelconque imposé aux hommes, du moins à l'auteur de cette relation, d'ailleurs blessé, et à ses compagnons immédiats.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Chargé d'une enquête en Serbie à propos des exploits des Bulgares, M. R. A. Reiss, professeur à l'Université de Lausanne, publie sur **les Infractions aux règles et lois de la guerre**, un volume de lettres écrites du pays et qui apportent des détails édifiants sur les faits et gestes des envahisseurs ; mais en somme ce sont les mêmes agissements, crimes, atrocités, extorsions que mirent en pratique les empires centraux dans les divers pays qu'ils se trouvèrent occuper au cours de la guerre. Les choses répréhensibles que rapporte M. R. A. Reiss sont d'ailleurs trop nombreuses pour être toutes mentionnées et cette fois encore il suffira d'en indiquer une partie. Le récit donne d'abord l'état des villages de Macédoine soi-disant habités par des Bulgares et dans lesquels les Bulgares ont tout massacré. Partout on établit une sorte d'administration, — où entraient d'abord des comitadjis, et qui maltraitaient systématiquement ceux qui se trouvaient connus pour leur attachement à la Serbie ou qui essayaient de s'opposer au pillage de leurs biens : « Ainsi, Délo Vragovitch, de Bath, fut tellement battu qu'il succomba deux jours après ; Alexa Kostovitch, du même village, reçut tant de coups qu'il dut égorger un mouton pour en mettre la peau

saignante sur son dos afin de diminuer ses souffrances et resta couché six semaines; Osman Mehmed, un homme aisé du village de Kenali, demeura alité tout un mois par suite des blessures résultant de la bastonnade; Spase Stanoilovitch, vieillard de 80 ans, dut défendre ses porcs contre le pillage des troupes et reçut un coup de feu dans le bras droit, etc. Parmi les comitadjis qui administraient la région se trouvaient surtout des brigands. Pour le moins, ils extorquaient de l'argent à leurs victimes, — ou plutôt de l'or, en refusant d'ailleurs le papier bulgare. Dans la Macédoine du Sud, les troupes payaient, mais des prix ridicules et qui étaient une autre forme du vol. On donnait 180 fr. pour 180 moutons, — vingt sous pièce! — de 5 à 12 fr. pour une vache, ou bien des billets de réquisition, des « raspiskès, qui attendent encore le remboursement; enfin les soldats finirent par s'approprier tout simplement ce dont ils avaient besoin. En outre les habitants devaient travailler pour l'armée, charroyer des vivres, creuser des tranchées, etc. — Dans le district de Velès, Prilep et Poretch, on commença par massacrer tous ceux du pays qui se trouvaient sur les champs et les routes, et le nombre des morts dépassa 2000, presque tous des femmes et des enfants; la plupart des femmes furent violées avant leur mort, et les comitatjis aussi bien que les soldats ne respectèrent même pas des enfants de 10 ans. On passe sur les exactions, taxes, prises d'otages, déportations en masse. A Bitolj-Monastir, dont la nouvelle municipalité était bien sujette à caution, des fonctionnaires firent poche en abusant avec sans-gêne de leur situation; emprisonnements, déportations, viols même étaient de tous les jours; plus de 300 personnes furent enfermées dans la seule prison départementale; un de ces prisonniers, Nicolas Plachich, après une année presque complète de détention dut acheter sa liberté 2.000 fr., ce que dut faire également Demir Hussein, ancien contrôleur de la régie du tabac; un huissier, Petar Nikolitch paya la sienne 300 fr. D'autres étaient appelés au commissariat de police et il leur était déclaré qu'ils se trouvaient sur les listes de déportation et qu'ils devaient payer pour arranger l'affaire. Mais on employait surtout le régime de la trique pour ceux qui déplaisaient; un notable, Petar Bojadjitch fut ainsi violemment frappé par deux émissaires du comité. C'était un vieillard de 64 ans. La suite du récit décrit la misère de la population à Monastir, et s'il n'y eut pas de sévices sur la masse, c'est que les Bulgares voulaient absolument faire croire qu'il se trouvaient parmi des gens de leur race alors qu'on rencontre de ce côté, outre des Macédoniens, nombre de Turcs, de Koutzovalaques, de Roumains et Serbes de race pure. Après la reprise de la ville, ce fut d'ailleurs le bombardement et de nombreuses photographies nous montrent les dégâts; un moment on y compta jusqu'à 2.500 maisons détruites ou très endom-

magées. Nous ne pouvons suivre l'auteur, toutefois, lorsqu'il compare le cas de Monastir à celui de Reims, qui avait tout de même un autre intérêt. Mais en octobre 1917, il constate qu'il n'y a pour ainsi dire pas dix maisons qui ne soient endommagées. On comptait alors 1.500 personnes tuées ou blessées dans la population civile. Le 17 août l'incendie fut allumé par les bombes et 700 maisons furent brûlées. Les habitants, là aussi, étaient obligés de vivre dans les caves, et l'auteur vit à l'hôpital hollandais de pauvres gens victimes des obus à gaz bulgaro-teutoniques et qui avaient été atteints surtout pendant leur sommeil. « L'obus en explosant, explique-il à ce propos, fait relativement peu de bruit, mais l'explosion libère un tube entouré de lamelles formant radiateur et qui contient la masse chargée de développer les gaz, lesquels sont très lourds et descendant dans les caves asphyxiant tous ceux qui s'y trouvent. »

La suite de ces lettres apporte aussi des constatations édifiantes sur la conduite des Bulgares au cours de la guerre. Lorsque, le 15 septembre 1916, ils furent chassés sur la Drina, il y eut beaucoup de blessés, mais qu'on eut de la peine à recueillir, car ils étaient ivres-morts. Dans une tranchée, les Serbes trouvèrent leur commandant qui portait plusieurs coups de baïonnette et avait le ventre ouvert; les intestins en sortaient ; autour de lui étaient étendus les cadavres de 11 soldats, tous horriblement mutilés. Plus loin, un autre témoin rapporte que dans une patrouille au piton de la Tchouka, il a trouvé un soldat serbe étendu par terre, avec une pioche enfoncée dans la poitrine, la pointe en l'air; ailleurs un deuxième cadavre gardait une baïonnette dans le crâne, au-dessus de l'orbite gauche.

Bien d'autres détails, de renseignements édifiants peuvent être tirés de ces lettres, — comme l'exécution du patriote serbe Grégowitch, à laquelle les officiers allemands et bulgares étaient venus par plaisir, riant aux larmes parce qu'on fit assister au supplice, outre les autres prisonniers, la femme et les filles du condamné. Il y a des indications curieuses encore, — avec des reproductions à l'appui, — sur les « cartes postales de pendus », qui, sont paraît-il, à la mode et très goûtées parmi les Autrichiens, — et en somme nombre de renseignement précieux sur la conduite des Bulgares et des Allemands. En passant, nous pouvons noter enfin les déportations en Serbie envahie, et une indication curieuse est donnée sur le goût des Bulgares pour le service militaire. Le paysan de ce pays, dit M. R. A. Reiss, est heureux de servir, non parce qu'il contribue à la défense de sa patrie, mais parce qu'au régiment, il « économise ses habits de civil ».

Le volume en résumé donne une page encore édifiante des événements actuels. Les conventions de La Haye, les « infractions aux règles et lois de la guerre », en somme l'ennemi ne s'en souciait pas

simplement parce qu'il se croyait sûr d'arriver à ses fins, pensait être le plus fort. M. R. A. Reiss aurait voulu voir se produire une protestations des neutres, — il y revient plusieurs fois, — à propos des faits qu'il rapporte, et qui ne font que confirmer en somme ce que nous savions déjà. Mais il est bien inutile de protester pour n'en pas faire plus, puisque c'est gâcher inutilement du papier et de l'encre en une période où ces ingrédients sont devenus rares. — Quant au Pape, pris à partie, et qui a montré une grande indulgence pour les méfaits des Austro-allemands, nous avons pu remarquer déjà qu'il avait eu au cours de la guerre une « bien mauvaise presse ».

La librairie Chapelot publie encore des lettres et extraits du carnet de route du capitaine Edmond Genty : **Trois ans de guerre**, qui n'ont pas exclusivement un intérêt privé et méritent d'être versés au répertoire de la grande guerre. Ce sont des notes hâtives, des billets écrits à la hâte ou dans l'ennui des longues stations du front, mais surtout avec la préoccupation de rassurer les siens. Certaines de ces lettres contiennent des descriptions rapides, sobres et cependant vivantes des pays où l'auteur séjournait, ainsi que des détails pittoresques sur la vie du front. On y sent même, dit la préface de M. Paul Brulat, une joyeuse insouciance au milieu des dangers et des horreurs de la guerre, ainsi que cette provision inépuisable de confiance qui mêle du romantisme à l'héroïsme des actes chez certains de nos officiers. Mais cette insouciance paraît bien avoir été de commande chez l'auteur qui tenait beaucoup à rassurer les siens, leur inspirer confiance. — Les lettres qui ont été réunies donnent surtout des détails généraux ; on en a supprimé sans doute bien des choses intimes pour laisser des appréciations d'intérêt général. Tout le mois d'août 1914, il est à peine question des opérations militaires, de la retraite, et le narrateur montre toujours la même confiance, le même allant ; le 15 septembre, il mentionne la poursuite de l'ennemi ; c'est ensuite une attaque infructueuse en Lorraine sur le village de Dieuze, entouré de hauteurs où l'ennemi s'était retranché dans des abris bétonnés préparés « dès le temps de paix ». En octobre il constate qu'il n'y a vraiment eu de campagne, en somme, que durant le mois d'août ; le reste du temps ce fut l'attente, voire le repos. Il se trouve au Morthomme, puis à Verdun ; ensuite cantonne à Sivry-la-Perche, et se plaint surtout de ne pouvoir faire sa toilette (24 décembre), de même que de rester si loin de l'Allemagne, où il aurait voulu chambarder au moins les mines (18 janvier 1915). Presque toujours il est à l'arrière et se plaint qu'on y mène en somme la vie de garnison (29 mars) ; les choses qu'il mentionne, — intentionnellement sans doute, puisqu'il veut toujours inspirer confiance aux siens, — se rapportent à la vie en campagne, mais fort peu à la guerre. « A deux heures, mentionne-t-il tout au plus, nouvelle attaque dans le

brouillard. On s'y habitue ; on devient presque indifférent. On s'ennuie toujours (1er juillet). » En août, il finit par se trouver cantonné près de Villers-Cotterets dont il décrit la pittoresque région ; mais cela ne dure guère ; il doit reprendre un poste de défense contre avions et n'obtient de permission que sur la fin du mois (9 sept.). Au retour cependant la perspective de l'offensive l'enthousiasme. Au début d'octobre, il mentionne la prise de plus de 400 canons. Il se trouve alors du côté de Reims, dont on aperçoit à l'horizon la cathédrale dévastée. Il passe ensuite du côté de Châlons et visite Notre-Dame de l'Epine, puis gagne Mesnil-les-Hurlus et entre temps grogne contre la paperasserie qui sera toujours la plaie de l'administration française. On entend bientôt le canon de Verdun ; c'est la grande attaque allemande qui se produit. L'auteur passe dans la boue des tranchées, va prendre position avec ses pièces du côté de Perthes, dans une région bouleversée, ravagée, où il n'y a plus ni maisons, ni arbres, ni terrain, ni routes, mais seulement des trous de marmites. C'est ensuite le printemps de 1916 ; on bombarde toujours du côté du Morthomme. Le capitaine Genty se trouve encore l'année suivante dans les parages de Douaumont et tombe frappé à mort le 23 mai du côté de Fleury. — Lettres et carnet ont été recueillis pieusement et donnés par la famille que sa mort mettait en deuil, — comme tant d'autres, hélas ! depuis 1914.

Je suis heureux encore de mentionner le dernier livre de Maurice Genevoix : **Au Seuil des Guitounes**, qui a donné par le menu les impressions diverses de quelques journées du front et des cantonnements proches aux Eparges, Calonne, Mouilly, etc. On pourra l'en féliciter sans doute, l'en blâmer peut-être également. M. Maurice Genevoix a écrit son livre à peu près comme un roman. Les personnages, les conversations, les actes, les sites décrits semblent si justement disposés qu'on a l'idée d'un arrangement, d'un récit artificiel. On goûtera plus ou moins, encore, l'argot des conversations, encore que l'auteur ait eu soin de ne l'employer que dans les dialogues des poilus et différencie la conversation des officiers et des hommes. Le récit commence à la descente des tranchées, quand la troupe gagne le carrefour de Calonne, où l'on s'installe tant bien que mal dans des trous boueux, plus ou moins protégés, et tandis que l'averse continue au dehors. Le lendemain il faut faire l'exercice, car la caserne ne perd jamais ses droits. Mais on prévient le lieutenant qu'au village de Mouilly on peut faire sa toilette et du coup il détale, entreprend une copieuse lessive et au retour se trouve avec un camarade que travaille le cafard et qui lui tient des discours moroses. Bientôt il faut déguerpir, gagner les Eparges, village près duquel se trouvent les tranchées et dont il décrit curieusement les divers aspects. Il circule par les rues en attendant d'aller prendre

son poste, entre dans l'église dévastée et, lorsque le bombardement reprend, doit descendre dans une cave où se trouvent déjà nombre de ses hommes, puis regagne le dehors par un besoin presque physique de retrouver l'air, l'espace. Le livre continue de la sorte, donne même des épisodes d'une précieuse sensibilité, comme la rencontre du vieux cheval qu'il met à l'abri en l'attirant avec une poignée de foin ; puis après divers incidents, la troupe retourne aux tranchées, passant à travers champs parmi les trous et les flaques, et arrive à la ligne de combat, mais où les poilus ont ordre de ne pas tirer sur les Allemands, qui profitent de ce calme momentané et établissent de nouvelles lignes. A la relève, les troupes gagnent Mont, et les officiers ont affaire d'abord à une hôtesse revêche, pour trouver asile ensuite chez de braves gens dont le logis est plutôt agréable. Ce sont quelques journées de bon repos; puis il faut repartir. On traverse Bonzé; on arrive à Trésonvaux et l'on s'installe dans une maison contre laquelle viennent claquer continuellement les balles allemandes; malgré cela, pendant trois jours c'est la vie plutôt calme d'un cantonnement, et où l'on voit agir les débrouillards et les fricoteurs. Les troupes repartent enfin, reviennent vers le carrefour de Calonne, Mouilly, les Eparges, sous la pluie battante, et doivent encore creuser la boue et se construire des abris avant de prendre le repos qu'elles ont si bien gagné.

Je n'ai pas dit que M. Maurice Genevoix avait arrangé cette histoire, dont l'affabulation est du reste très secondaire; mais parmi tant de livres qui nous viennent de la guerre, on peut affirmer qu'il a écrit un des plus curieux et sans doute des meilleurs.

CHARLES MERKI.

§

L'Offensive du 16 avril 1917 a été une des opérations les plus importantes de la grande guerre, et il convient d'éclaircir toutes les obscurités qui se sont déjà amassées à son sujet. Cette grande attaque aurait dû, toutes choses normales d'ailleurs, terminer heureusement la guerre. L'Allemagne était déjà épuisée ; la longue et glorieuse bataille de la Somme (juillet-novembre 1916) avait prouvé qu'elle pouvait être complètement vaincue, et la reprise des forts de Douaumont et de Vaux venait de souligner son impuissance; en comparaison de ces succès, le fléchissement du front russe et la défaite roumaine étaient secondaires. De février à mars 1917 les Allemands opéraient leur grande retraite stratégique. Au même moment la révolution russe éclatait et le trône du tsar semblait s'écrouler sous une poussée de patriotisme irrité contre la traîtrise des Sturmer et des Raspoutine. Tout était donc pour le mieux et l'on pouvait donc espérer qu'un coup formidable bien asséné sur les

armées du Kaiser aurait raison de leur dernière résistance. Ce fut l'offensive du 16 avril 1917, et jamais depuis les premiers jours de la guerre on n'avait attaqué avec autant de confiance et d'ardeur. La déception n'en fut que plus vive. Cette grande offensive n'obtint que des résultats insignifiants, et, comme toujours en pareil cas, le sentiment public se créa des chimères ; on prétendit que la marche en avant avait été arrêtée en plein succès par le gouvernement épouvanté des pertes subies ; on précisa même que le président du conseil d'alors, M. Painlevé, avait été induit en erreur par des renseignements, non coordonnés, qu'on lui avait envoyés de trois côtés différents, des chiffres de pertes analogues qui, additionnés, donnaient un total triple de la réalité. Mais rien de tout cela n'est exact ; l'offensive fut arrêtée par le généralissime lui-même, parce qu'elle n'avait pas donné tout d'abord les résultats que l'on escomptait, et ces résultats ne furent pas obtenus, parce qu'on s'était heurté à une résistance très forte, et parce qu'on n'était pas encore maître de la tactique nouvelle qui devait plus tard la briser.

Il convient d'ajouter que cette offensive n'était approuvée complétement ni par le ministre de la guerre, général Lyautey, ni par les généraux qui devaient l'exécuter, Pétain, Franchet d'Esperey et Micheler et que le grand chef d'alors, le général Nivelle, eût été bien inspiré en l'ajournant ou en se contentant d'opérations dans le genre de celles de la Somme. Sans entrer dans la discussion des procédés tactiques qu'on employa et de ceux qu'on aurait pu employer, matières techniques qui ne sont pas de ma compétence, je me contente de noter que, malgré tout, quelques obscurités subsistent autour de tous ces événements. Pourquoi est-ce le général Nivelle qui fut nommé général en chef à la place de Joffre en novembre 1916, alors que d'autres, comme Pétain et Foch, semblaient plus indiqués? La conduite des opérations entre novembre 1916 et avril 1917 est-elle uniquement le fait de ce général, ou aussi celui du Comité de guerre? (Briand, Lyautey, Lacaze, Thomas et Ribot jusqu'au 19 mars et, à partir de cette date, Ribot, Painlevé, Lacaze, Thomas, Thierry et Maginot.) N'est-il pas curieux que le grand repli d'Hindenburg, les 17 et 18 mars 1917, ait juste coïncidé avec une crise ministérielle chez nous et ne faut-il pas se demander si les Allemands n'étaient pas tenus au courant par quelqu'un de bien renseigné? Est-il absolument sûr aussi qu'Hindenburg n'ait pas connu nos plans pour l'offensive d'avril 1917? M. Malvy était alors ministre ! Sans doute la Haute Cour a écarté préalablement l'accusation de trahison portée par M. Léon Daudet contre lui, mais écarter n'est pas répondre ; la question notamment de fortune personnelle et de dépenses privées de l'inculpé a été passée sous silence ; au surplus la non culpabilité du ministre peut laisser entière celle de ses compagnons de table de jeu.

La Ligue des Droits de l'homme a eu raison de défendre le très honorable M. Painlevé contre des bruits calomnieux ; elle a peut-être été moins bien inspirée en prenant dans d'autres circonstances la défense de M. Malvy.

M. André Chevrillon, qui a déjà donné un volume remarquable sur *l'Angleterre et la Guerre*, a réuni, sous le titre **Près des Combattants**, divers articles qu'il a publiés sur nos soldats et sur les soldats anglais. Peu de personnes chez nous connaissent comme lui l'âme de nos alliés, et ses observations enchanteront les amateurs de fine psychologie. Tout l'Anglais se résume en ce fait qu'il y a des commandements d'ordre intime auxquels il faut obéir et qu'un homme ne vaut que suivant la façon dont il s'impose une discipline d'endurance. « Ils savaient que le premier commandement de l'art honorable (c'est leur mot pour la boxe) est de sourire tout doucement quand on reçoit un coup de poing dans la figure,... qu'un homme ne doit jamais admettre qu'il se trouve devant une difficulté ou un péril plus forts que sa résistance ou sa domination. » Certes, nous aussi, Français, sommes capables de cette virile attitude, mais dans beaucoup de cas nous pourrions faire effort vers le sourire, qui jadis était notre trait de caractère national, et que depuis trop longtemps nous avons remplacé par la grincherie et la grossièreté ; notre plaisanterie même est trop souvent corrosive ou injurieuse, elle n'a pas cette bonne humeur juvénile et riante de l'Anglais. M. Chevrillon note d'autres différences, sans nuance de blâme ou d'éloges entre les deux peuples : le Français, si personnel dans la vie, s'efface presque anonymement dans la mort ; les cimetières de nos soldats n'inscrivent sur leurs croix noires que le nom, le grade et le numéro du régiment, et, comme le dit l'auteur, « cette simplicité a sa grandeur ; tous sont pareils et chacun n'est qu'un des morts de la France », tandis que les croix anglaises portent des phrases tantôt bibliques, tantôt domestiques, toujours personnelles. Mais qu'importent ces différences ? Les deux peuples sont faits pour s'entendre, pour s'estimer et pour s'aimer, en dépit de la froideur un peu trop hautaine des uns et de la blague un peu trop gouailleuse des autres. Quel contraste avec l'autre peuple, celui contre lequel ils combattaient ! M. Chevrillon a noté une réflexion de vieille paysanne de village occupé qui est bien juste : « Comment donc sont-ils faits, ces hommes-là ? Vivre avec les gens pendant deux ans, loger chez eux, leur parler tous les jours, il y en avait qui avaient l'air gentil. Et tout d'un coup cette méchanceté de diables ! C'est ça qu'on ne peut pas comprendre. Ce n'est pas dans la nature humaine. On dit que c'est un ordre qu'ils reçoivent. C'est comme les chiens dressés à mordre. Mais des chiens qui vous connaîtraient comme ça n'obéiraient pas... » Oui, cette guerre aura mis en relief bien des vices et bien des vertus ; puissions-nous tous

en sortir régénérés par le sang de tant de martyrs, et tout d'abord, nous Français, nous trouver dignes d'eux par le dévouement aux grandes idées et par le souci des destinées nationales, par, aussi, la renonciation à toutes nos vieilles haines de races, de classes, de cultes, de partis. Mais, hélas, c'est peut-être trop demander!

Je faisais tout à l'heure allusion aux atrocités commises par les Allemands. Celles de leurs bons amis Autrichiens ne leur cèdent en rien, et peut-être, tout bien considéré, l'aigle bicéphale des Habsbourg a-t-il plus déchiqueté de chair humaine que l'aigle à bec unique des Hohenzollern. Pour faire oublier leurs crimes, les gens de la Hofburg ont accusé leurs victimes d'analogues atrocités, et ce sont ces calomnies que détruit M. Reiss dans ses **Réponses aux accusations austro-hongroises contre les Serbes** « contenues dans les deux Recueils de témoignages concernant les actes de violation de droit des gens commis par les Etats en guerre avec l'Autriche-Hongrie ». De pareils livres de discussion détaillée ne peuvent être que signalés, mais ils doivent l'être, car c'est dans de tels ouvrages qu'on voit le mieux éclater la perfidie et la mauvaise foi des bureaucrates viennois. On sait que cette engeance-là a la spécialité des faux serments, des faux documents, des faux attentats, et que Tchèques, Croates, Slovaques, Slovènes, etc., ont été par milliers victimes de ses mensonges. Les recueils que réfute le distingué professeur suisse sont le dernier hoquet de la Bête policière enfin crevée. Le mot terrible de Clemenceau : « Il y a des consciences pourries », restera l'épitaphe de la monarchie des Habsbourg. On peut le regretter pour Charles de Lorraine, qui valait peut être mieux que son régime, mais tant pis pour lui qui n'a pas su se délivrer à temps de cet odieux passé!

HENRI MAZEL.

À L'ÉTRANGER

Allemagne.

AVANT LA CONSTITUANTE. — Le gouvernement de l'empire que préside, à Berlin, Fritz Ebert est-il sorti fortifié de la Conférence générale des Conseils d'ouvriers et de soldats qui s'est tenue dans la salle des séances de la Chambre des députés prussienne du 16 au 20 décembre? Des succès oratoires et des majorités écrasantes aux scrutins sont parfois des sources de faiblesse. Les organes majoritaires ont peut-être mis trop de hâte à annoncer le triomphe d'une politique qui, à les entendre, devait établir définitivement le régime social-démocrate en Allemagne. Si l'on s'est battu dans les rues de la capitale avant la réunion de la conférence — et la journée du samedi 7

décembre a été si grave qu'on a pu croire pendant quelques heures que les partisans de Liebknecht l'avaient emporté, — si les séances ont été troublées à plusieurs reprises par l'incursion des soldats en armes, les excès n'ont fait que redoubler, dès lors que le terrain semblait préparé en vue de l'établissement d'un régime stable. Les scènes à la fois tragiques et bouffonnes provoquées par des détachements de marins qui, dans la nuit du 23 au 24 décembre, se sont déroulées aux abords du Château impérial ont, en effet, démontré que le Comité exécutif, malgré l'appui des troupes revenues du front, en dépit d'une récente consécration par le Congrès, était incapable de veiller au maintien de l'ordre.

Fâcheux prélude à une campagne électorale, au cours de laquelle s'élaboreront les destinées futures de l'Allemagne régénérée! Les élections à l'Assemblée constituante doivent avoir lieu dans tout l'empire le 19 janvier prochain. Ainsi en a décidé la Conférence par 400 voix contre 175, après avoir repoussé par 344 voix contre 198 une motion des indépendants, tendant à instituer le système des Conseils d'ouvriers et de soldats comme organe législatif dans la nouvelle Constitution du pays. C'est que les dirigeants de Berlin tiennent avant tout à donner l'impression qu'ils constituent un gouvernement stable, ennemi de toute anarchie et qui procède à la réorganisation du *Reich*, de l'empire, conformément aux règles établies dans les pays constitutionnels. Il combat le bolchevisme en jouant des futures négociations de paix. Si l'on en croit Ebert et ses compagnons, c'est avec eux seuls que les Alliés entendent traiter et c'est seulement en leur faisant confiance que le peuple allemand évitera le châtiment qui l'attend. La *Germania* ayant insinué que l'Entente pourrait bien mettre en doute la capacité de négocier de l'actuel « gouvernement impérial », une note officielle, lancée par l'agence Wolff le [illegible] décembre, lui répondit que l'armistice du 11 novembre avait déjà été signé par les plénipotentiaires du nouveau gouvernement, spécialement accrédités par celui-ci, et que, par conséquent, il n'était point besoin de pouvoirs nouveaux. La convocation du Reichstag, auquel la Révolution a enlevé sa raison d'être, serait donc une absurdité.

Craignant d'être dépossédés du pouvoir de fait qu'ils exercent, les « mandataires du peuple » comptent sur l'Assemblée nationale pour fortifier leur pouvoir. En tous les cas, la préparation de cette assemblée leur assure une trêve de quelques semaines qu'ils comptent bien exploiter pour s'assurer les appuis dont ils ont besoin.

Le *Vorwaerts*, dans un article de fond, publié le 18 décembre, pendant que siégeait le Congrès, n'a pas caché les desseins de ses inspirateurs. Cet article s'intitule : « Parlons des choses sérieuses! » On peut y lire :

Les choses sont maintenant arrivées à ce point que nous n'obtiendrons pas de paix, si nous ne nous convertissons rapidement à une forme de gouvernement qui corresponde aux habitudes européennes. Mais cette paix que nous devons obtenir, si nous nous y décidons à temps, cette paix, elle aussi, nous montre une tête de la méduse dont l'aspect pétrifie tous les vivants (*sic*).

L'Allemagne, poursuit le *Vorwaerts*, perd son temps en discussions stériles :

Des étrangers qui viennent à Berlin s'aperçoivent avec une extrême surprise que le peuple semble se désintéresser complètement des questions qui décideront de son avenir pour des dizaines d'années, peut-être pour des siècles. Ils ne voient pas autre chose dans ce qui nous occupe que les dernières convulsions d'un état d'agonie. Ils nous disent que l'Allemagne est menacée d'une paix d'une dureté telle que depuis l'antiquité on n'en aura pas vu de semblable, et ils ne comprennent pas que le peuple allemand ne tende pas ses dernières énergies pour détourner la fatalité ou du moins pour en atténuer les effets.

La première condition pour toutes les tentatives de terminer la guerre mondiale par une paix de justice, par une paix qui, pour l'Allemagne aussi, soit supportable, honnête et durable, c'est la détermination du peuple allemand de disposer de lui-même, c'est la vue claire de sa situation abominable et la concentration de toutes les forces, dans l'effort d'améliorer ce qui peut être amélioré et d'empêcher ce qui peut être empêché.

Un peuple battu ne dispose plus de ses moyens militaires, il ne lui reste plus que ses moyens moraux. Voulons-nous les dilapider jusqu'à l'extrême? La révolution mondiale ne peut pas nous sauver. Mais celui qui contribue à transformer l'Allemagne en une maison de fous fait le jeu d'une politique ennemie de destruction et rend vain le travail des amis sincères de la paix.

Mieux que sur de semblables avertissements, ceux qui se sont donné à eux-mêmes la mission de réorganiser l'Allemagne comptent sur l'appui des éléments conservateurs de l'empire. Tous les représentants de l'ancien régime sont venus à eux, les fonctionnaires qui incarnent la tradition prusienne sont demeurés en place et l'état-major leur prête son concours. L'attitude du maréchal de Hindenburg est particulièrement significative. Grâce à la discipline rigoureuse qu'il était parvenu à imposer, les armées en retraite, après les désordres passagers des premiers jours de la Révolution, ont rejoint leurs dépôts sans faire de dégâts en route. Partout elles ont été fêtées comme si elles étaient victorieuses. A Berlin, qu'elles ont commencé à occuper le 19 décembre, des voies triomphales avaient été préparées et les membres du gouvernement ont harangué les soldats, « héros invincibles de la grande guerre », tandis que la musique jouait le *Deutschland über alles*. Il faudrait rappeler ici l'allocution de Scheidemann à la 4e division de la garde.

Ce fut du délire. Mais, en même temps, le vieux maréchal précisait la tâche des combattants qui revenaient du front et leur imposait un mot d'ordre :

Les socialistes indépendants et les gens du groupe Spartacus veulent transformer leur dictature de classe, établie sous la menace de l'armée de campagne, en une institution durable à laquelle l'armée de campagne n'aurait point de part. La plupart des soldats de l'intérieur et des conseils d'ouvriers leur obéissent, mais ces éléments se composent de jeunes gens qui ont gagné beaucoup d'argent à l'arrière, pendant que l'armée en campagne, exposée constamment à tous les dangers et endurant toutes les privations, faisait front contre l'ennemi.

Après avoir introduit ce germe de discorde entre les soldats du front et leurs camarades de l'arrière, le maréchal de Hindenburg concluait :

C'est pourquoi il faut que l'armée de campagne soutienne le gouvernement actuel. Si ce gouvernement était renversé, il faudrait que l'armée rétablit la domination de la bourgeoisie... L'armée devra éloigner de notre patrie les misères qu'engendre le bolchévisme.

Ce mot d'ordre a été entendu et, pendant quelques jours, il a bien pu sembler que le crédit des extrémistes était en baisse. Les partisans de Liebknecht ont été chassés de Neukoelln, où leur état-major s'était établi, grâce au concours des soldats du front. Neukoelln aura plus tard son chapitre dans l'histoire de la Révolution allemande et ce ne sera pas un des moins savoureux. Cette commune de 275.000 habitants, qui fait partie de l'agglomération de Berlin, avait été organisée selon les principes du plus pur bolchévisme, dès que l'esprit de révolte se mit à souffler sur l'Allemagne. Des comités de soldats régnaient en maîtres à l'Hôtel de Ville et, si l'on communiquait encore avec la capitale, c'était pour y envoyer des cortèges de manifestants chargés de semer le désordre. Un bureau spécial recueillait « les permissionnaires, les déserteurs et les soldats du front », pour les embrigader dans les gardes rouges, mais c'étaient les déserteurs qui dominaient. Le *Berliner Tageblatt* du 12 décembre fit un reportage sensationnel, en envoyant un de ses rédacteurs pour décrire la vie des habitants de ce nouvel eldorado, qu'il débaptisait pour l'appeler *Neumoskau*, le nouveau Moscou. Les instructions envoyés de Berlin pour rétablir l'ordre restèrent sans effet, jusqu'au moment où, le 16 décembre, le 64e régiment d'infanterie, revenant du front, fut envoyé à Neukoelln, pour enjoindre aux partisans de Liebknecht d'avoir à vider les lieux. On cria à la « guerre fratricide », mais l'ancienne municipalité n'en fut pas moins rétablie dans ces droits.

Cette « victoire » ne fut pas sans influence sur les déclarations de la Conférence générale des Conseils d'ouvriers et de soldats. Des dé-

légués, au nombre de près de 600, venus de toute l'Allemagne, ont pu discourir pendant cinq jours dans la salle même où « le système des trois classes » avait assemblé pendant plus d'un demi-siècle les représentants de la réaction prussienne. Des draperies rouges et des branches de sapins ornaient les tribunes et les murs, mais dans cette assemblée hétéroclyte il n'y avait qu'un tiers de soldats, dont quelques officiers élus par les provinces, et seulement quelques femmes. Une motion tendant à introduire Liebknecht et Rosa Luxembourg fut écartée à une grande majorité. Par contre, dès la première séance, présidée par Richard Muller, président du Conseil des ouvriers et des soldats de Berlin, il se constitua un groupe démocratique, composé de bourgeois, mais résolu à soutenir les propositions des socialistes majoritaires. L'attitude des minoritaires fut assez singulière. Ce groupe, qui partageait depuis les premiers jours de la Révolution la responsabilité du pouvoir avec les gens de la nuance Scheidemann, hésite maintenant entre les extrémistes, qui prétendent organiser l'Allemagne selon le modèle russe, et l'opportunisme des majoritaires, qui, certains de l'appui de la bourgeoisie, attendent de l'Assemblée nationale la consécration de leur pouvoir.

Aux séances des 19 et 20 décembre, ces divergences de vues ont failli provoquer un conflit entre le mandataire du peuple Haase, ancien président du parti et président des indépendants depuis la scission, et son collègue Barth, partisan de la socialisation à outrance. D'après les décisions prises par la majorité, le pouvoir des ouvriers et des soldats devra prendre fin aussitôt que l'Assemblée nationale pourra être légalement constituée. Mais d'ici là un Conseil central de 27 membres seront chargé de contrôler l'activité des mandataires du peuple. Aux élections pour ce conseil qui ont eu lieu le 29 décembre, les délégués socialistes indépendants ont quitté la salle, pour protester contre une procédure qui privera de son autorité le Conseil des ouvriers et des soldats de Berlin. Le nouveau Conseil comprend donc exclusivement des majoritaires. Aussi la *Freiheit*, organe des indépendants, pouvait-elle s'écrier :

Le Congrès, par les résolutions votées par la majorité, a renoncé lui-même à assurer aux Conseils d'ouvriers et de soldats la puissance politique. La conséquence de cette renonciation a tout de suite été la suivante : les socialistes indépendants ont déclaré qu'ils n'enverraient pas de représentants au Conseil central, dont la création a été décidée. La majorité a donc dressé une liste qui contient exclusivement des candidats majoritaires. Ceux-ci ont été effectivement élus. Cette suite d'événements crée une situation sérieuse : il semble désormais difficile que les deux partis socialistes puissent continuer à collaborer.

Ayant ainsi signalé le danger, la *Freiheit* conclut en termes embarrassés et qui semblent souhaiter quelque compromis :

Nous estimons que le devoir de tous les hommes raisonnables du Congrès serait de tenter par quelque moyen d'éviter qu'une crise de la Révolution et du socialisme ne se produisît durant le court laps de temps qui nous sépare de la convocation de l'Assemblée nationale.

Cette crise que les indépendants faisaient mine de redouter, tout en l'appelant secrètement de tous leurs vœux, s'est produite aussitôt que les délégués du Congrès eurent regagné leurs lointaines provinces. Après quelques journées de joutes oratoires, au cours desquelles on vit des inconnus d'hier assumer le rôle de tribun et flétrir les abus de la jeune révolution, la foule des rues a repris ses droits et pour celle-ci, grisée de liberté, orgueilleuse d'une émancipation trop récente, le désordre est la meilleure façon de se manisfester. On comptait sur les soldats du front pour rétablir la discipline allemande, dans la capitale prussienne, en proie à tous les appétits déchaînés. Mais les exortations de Hindenburg ont été vaines. Les « héros » qui reviennent de Belgique et du Nord de la France se souviennent qu'ils ont été des pillards et des assassins. Comment exiger d'eux maintenant une *tenue*, dont leurs chefs ne leur ont pas donné l'exemple ? Livrés à la propagande extrémiste, ils ont eux aussi pris part à un de ces *putsch* qui a failli, encore une fois, livrer Berlin à la soldatesque avide de pouvoir et d'argent. On se souviendra longtemps, dans la capitale de la « République impériale allemande », de ce Noël de 1918. Mais que deviennent les « choses sérieuses » dont parle le *Vorwaerts* et qui doivent préparer la paix ?

HENRI ALBERT.

§

Bulgarie.

L'ENTENTOPHILIE DE M. TEODOROV. UN DOCUMENT DU PARTI « NARODNIAK ». — Depuis l'armistice et l'abdication de Ferdinand, la Bulgarie a eu deux crises ministérielles : M. Malinov, qui avait remis la démission de son cabinet entre les mains du jeune roi Boris, a reconstitué un ministère le 18 octobre. Ce ministère, qui groupait cinq parties du bloc, était beaucoup plus largement national que le précédent composé uniquement de démocrates et de radicaux. Il se heurta néanmoins à de nombreuses difficultés intérieures et extérieures. Des frottements eurent lieu entre M. Malinov et les représentants de l'Entente au sujet de l'exécution de certaines clauses de l'armistice en Dobroudja. M. Malinov dut démissionner.

Sa démission, dit le *Preporetz* du 25 novembre, est l'unique protestation possible pour la sauvegarde de notre dignité nationale et de nos droits incontestables.

Quelques jours après, le 28, un nouveau cabinet se constituait sous

la présidence du ministre des Affaires étrangères, M. Teodorov. Il marquait un progrès nouveau dans le sens de la coalition : six partis y avaient envoyé leurs représentants les plus marquants. Mais son trait distinctif, c'est qu'il se composait uniquement de personnalités politiques qui, en 1915, avaient combattu l'orientation germanophile de Radoslavov et préconisaient soit l'intervention de la Bulgarie aux côtés de l'Entente, soit la neutralité.

La préoccupation actuelle de la Bulgarie est, en effet, de se faire pardonner sa trahison et de donner des gages aux alliés. La plupart des partis et des hommes politiques renient l'Allemagne et affirment qu'ils n'ont jamais cessé d'être les amis sincères des démocraties occidentales. Pour le prouver, on exhume les vieux papiers. L'*Echo de Bulgarie* des 1, 2 et 14 novembre reproduit les déclarations ententophiles que MM. Malinov, Liaptchev, Guéchov et Teodorov ont faites en 1915 à M. Marcel Dunan et que ce dernier a publiées dans son livre *L'Été bulgare*. Le *Mir* du 12 novembre imprime un document beaucoup plus intéressant : c'est la déclaration que rédigea le Conseil supérieur du parti narodniak le 4 janvier 1915, au moment critique où l'Allemagne intriguait à Sofia et s'efforçait de pousser la Bulgarie à la guerre. Ce document, où le parti narodniak proclame solennellement ses tendances pro-alliées, mérite d'autant plus d'être publié que c'est à ce parti qu'appartient le président du Conseil actuel, M. Teodorov.

La résolution condamne d'abord la politique de Radoslavov et envisage les conséquences d'une alliance de la Bulgarie avec l'Allemagne :

Quelle peut être l'issue de cette pénible situation dans laquelle la politique du gouvernement a jeté la Bulgarie ? Celle que nous n'approuvons pas, mais qui paraît être celle qui répond aux sentiments et aux pensées les plus intimes des milieux gouvernementaux, c'est l'action commune avec l'alliance austro-allemande, soit par une franche collaboration militaire, soit par l'occupation de la Macédoine, ce qui nous mettrait au rang des ennemis de la Triple Entente.

Une pareille politique, qui rangerait effectivement les troupes bulgares du côté des troupes turques pour combattre les troupes de notre libératrice, est avant tout moralement et psychologiquement impossible. C'est ce que savent et disent même des Allemands compétents, bons connaisseurs du peuple bulgare. Cette politique exigerait du peuple bulgare des actes contraires à ses sentiments les plus sacrés. En vain voudrait-elle se faire passer pour une politique d'intérêts réels, à l'encontre de l'autre, considérée comme sentimentale. Il n'y a rien de plus réel que les sentiments unanimes, parce que ce sont eux qui déterminent la force active. Ne pas en tenir compte, ce serait non seulement ne pas faire de la politique réelle, mais au contraire, par les temps critiques d'aujourd'hui, ce serait réduire cette force active à néant. Cela suffit pour condamner cette politique comme désastreuse pour la Bulgarie.

Mais même si l'on admettait pour un moment qu'une telle politique fût possible, et si l'on supposait le cas le plus favorable pour cette politique, si peu probable qu'il soit, la victoire des armes austro-allemandes, quelles seraient les perspectives pour la Bulgarie ?

La Turquie nous serait préférée. Pour l'Allemagne, l'agrandissement de la Turquie est celui d'une de ses colonies, et cet agrandissement, pour qu'il soit plus précieux pour l'une et pour l'autre, devra se faire aux dépens de nos possessions de la mer Egée. La meilleure preuve que la Turquie comprend ainsi les problèmes de sa politique, c'est sa demande officielle, publiée dans le Livre blanc anglais, tendant à ce que la Triple Entente lui permette de reprendre ses nouvelles possessions en échange de sa neutralité. Si le gouvernement turc formule de pareilles propositions à la Triple Entente, quel est l'homme de bon sens qui pourrait douter qu'elle ne se soit entendue là-dessus avec sa protectrice et alliée l'Allemagne, avant de prendre part à la guerre ?

En ce qui concerne la Grèce et la Roumanie, l'alliance austro-allemande n'a aucun intérêt à leur préférer la Bulgarie. Les liens dynastiques qui existent entre ces deux Etats et l'Allemagne d'un côté, et le fait que la Bulgarie continuera à être à l'avenir un élément moins sûr pour la lutte contre la Russie que la Grèce et la Roumanie de l'autre ne permettent pas de supposer que l'Allemagne voudrait renforcer la Bulgarie au détriment des deux premiers Etats.

Quant à la Serbie, si l'on peut compter de ce côté sur un certain agrandissement territorial, il n'en peut être question qu'à l'est du Vardar, ainsi que sur d'anciens territoires serbes sans Nich. Mais croire que la Bulgarie prendrait la Macédoine avec Salonique, croire qu'après une guerre victorieuse au prix de tant de sacrifices, l'alliance austro-allemande renoncerait à l'une de ses aspirations les plus essentielles, la sortie sur la mer Egée par Salonique et la Macédoine, pour créer une grande Bulgarie slave, c'est la preuve qu'on prend des rêves pour la réalité.

Et quelles seraient les perspectives d'une pareille Bulgarie, démembrée du côté de la Roumanie, et du côté de la Turquie, ayant pour voisine l'Autriche tandis que la Russie serait affaiblie et la Turquie renforcée ? La Bulgarie, entourée d'un cercle de fer d'ennemis et de rivaux qui auraient un intérêt commun de l'étouffer, ne présenterait qu'une voie pour l'expansion économique et politique de l'Allemagne vers l'Est, et attendrait abandonnée, en pleine impuissance politique et dans un esclavage économique complet, le moment où les intérêts du germanisme jugeraient bon de mettre fin à sa déplorable existence. Voilà ce qui attend la Bulgarie après le succès des armes austro-allemandes, en supposant qu'une politique d'accord avec ces deux puissances puisse réussir.

Une telle politique ne répond en aucun cas aux intérêts du peuple bulgare. Le parti populiste (narodniak) proteste de toute son énergie contre cette pensée de commettre un second 16 juin à l'instigation des puissances mêmes sous l'influence desquelles fut commis le premier.

La résolution examine ensuite les avantages d'une alliance possible avec l'Entente :

L'autre issue de la situation politique actuelle est dans l'entente et la

collaboration éventuelle de la Bulgarie avec les Puissances de la Triple-Entente. Cette politique répond avant tout aux sentiments du peuple bulgare ainsi qu'aux liens de race, historiques et religieux, qui la rattachent à sa grande libératrice. Et nous l'avons déjà dit, une politique est réelle et fructueuse seulement lorsqu'elle s'appuie sur la conscience commune du peuple et met en action ses forces vitales. Humiliée, dépouillée et menacée, la Bulgarie doit trouver sa place tout naturellement auprès du groupement qui a proclamé comme sa devise le principe du développement libre et indépendant des petites nations. Mais, même en n'envisageant que les stricts intérêts de la Bulgarie, nous verrons que la solution satisfaisante de ses problèmes vitaux n'est possible qu'à la condition de la collaboration avec les Puissances de l'Entente.

Avant tout, chaque jour qui passe diminue les maigres chances de victoire de l'alliance austro-allemande. Après la dévastation effroyable de la Belgique neutre, qu'aucune considération morale ne saurait justifier, *l'impérialisme allemand a vu se dresser contre lui en adversaire juré la conscience révoltée de l'humanité civilisée.* Et cet ennemi imprévu s'est montré assez fort pour condamner l'alliance austro-allemande à un complet isolement, et pour créer une impossibilité morale pour les nations neutres de prendre le parti de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Au contraire, leur intervention contre ces deux Etats devient de jour en jour plus populaire, et par conséquent plus probable.

Il est du plus haut intérêt pour la Bulgarie de réaliser son unité nationale dans la plus large mesure possible. Cela ne peut se faire qu'en reprenant les territoires dont on l'a dépouillée en vertu des traités de Bucarest et de Constantinople. Et c'est la Triple Entente qui a la possibilité d'imposer cette restitution, parce que quelques-uns des Etats aux dépens desquels elle se ferait sont ses adversaires et les autres ses alliés, qui attendent d'elle la satisfaction de leurs aspirations nationales. Il est un autre grand intérêt pour la Bulgarie : c'est qu'à la fin de la crise européenne elle commence à vivre en paix avec ses voisins, afin qu'elle puisse s'adonner tout entière à son développement culturel et économique. En d'autres termes, le fondement de la politique bulgare doit être l'esprit d'entente avec ses voisins, lequel marquerait une étape acheminant à une pleine solidarité et communauté d'intérêts économiques et politiques. On ne peut arriver à tout cela qu'après un arrangement pacifique par l'intermédiaire de la Triple Entente.

Un troisième grand intérêt pour la Bulgarie consiste dans la sauvegarde de l'indépendance des Balkans. Cet intérêt coïncide entièrement avec le but et les intérêts de la politique des Etats de la Triple Entente qui ont besoin (on l'a vu lors de la première alliance balkanique) de nations libres et fortes dans les Balkans pour qu'elles représentent un obstacle contre l'impérialisme allemand à l'est. La tendance de la Russie vers les Détroits est tout à fait compatible avec le développement libre et indépendant des nations balkaniques, et le fait que la Russie accorde sa politique avec celles de la France et de l'Angleterre devrait être pour ceux qui sont de l'opinion contraire une preuve que leurs appréhensions sont dénuées de fondement. En outre, il n'existe aucun antagonisme entre la Russie et la Bulgarie sur le terrain économique. Car plus le développement intense de l'industrie

allemande et par conséquent la recherche de marchés présentent un danger réel pour le libre développement économique des petits peuples, plus l'état actuel de l'industrie russe et les immenses marchés intérieurs de la Russie excluent un pareil danger.

La résolution conclut donc à la nécessité d'intervenir aux côtés de l'Entente.

En vertu de toutes les raisons et considérations ci-dessus, le parti narodniak, fidèle à ses anciennes conceptions politiques, est profondément convaincu que la solution de nos problèmes politiques est en étroite dépendance d'une sincère entente de la Bulgarie avec sa libératrice, la Russie, et les alliés de celle-ci, l'Angleterre et la France. Comme premier pas vers une telle politique, il est nécessaire et urgent de constituer un cabinet de coalition de tous les partis, ayant la confiance des masses de la nation, exprimant leur état d'âme, capable de raffermir la croyance chancelante du peuple à l'égard de ses chefs supérieurs, de le grouper pour la défense des intérêts vitaux de la patrie, ainsi que d'inspirer confiance aux Etats de la Triple Entente.

Un pareil gouvernement devra en premier lieu éviter toute action qui pourrait être regardée comme hostile aux Etats belligérants, et être prêt à s'opposer par tous les moyens à la violation du territoire bulgare par des forces austro-allemandes ou turques. Il devra aussi entrer en pourparlers avec les Etats de la Triple Entente, et nous sommes convaincus qu'il réussira à obtenir de celle-ci des garanties pour notre unité nationale en échange de la collaboration politique et diplomatique de la Bulgarie au profit de la dite Entente. Si pour la solution heureuse de ce problème si vital pour la Bulgarie il était nécessaire d'aller jusqu'à une collaboration militaire à des conditions qui garantissent à la Bulgarie la réalisation aussi complète que possible de son unité nationale, un tel gouvernement serait le mieux placé pour apprécier l'importance d'une telle décision, ainsi que pour traiter d'avance des plus larges satisfactions nationales pour la Bulgarie et pour engager ses forces armées si les faits l'imposaient.

Le parti narodniak croit que les citoyens bulgares, oubliant en ce moment critique les différences de partis, se convaincront fermement qu'il n'y a pas d'autre voie plus sûre et plus salutaire que celle tracée par la tradition et l'histoire de la Bulgarie. Il a pleine conscience de la responsabilité qu'il assume devant le peuple bulgare par la présente déclaration. Il espère que les chefs de l'Etat bulgare, tsar et gouvernement, seront pénétrés aussi de la grave responsabilité qu'ils assumeraient devant le peuple bulgare si par leur action ou leur inaction ils empêchaient l'application opportune de la politique recommandée par nous, la seule qui soit en état de résoudre les problèmes vitaux de notre peuple et de lui préparer un brillant avenir.

Le parti de M. Teodorov avait vu juste, et il avait pressenti dès 1915 la défaite finale des Empires Centraux. La Bulgarie vient d'expier par le désastre militaire et la ruine économique la faute de ses dirigeants, de Ferdinand et de Radoslavov, qui ont dû fuir pour éviter le châtiment populaire. L'Entente a maintenant en face d'elle le cabinet national de coalition que réclamait le parti narodniak en

1915; elle a en face d'elle le peuple bulgare qui a largement payé de son sang le crime commis par la coterie germanophile de Sofia. Sans oublier l'énorme surcroît de sacrifices que lui a imposé l'intervention bulgare aux côtés de nos ennemis, l'Entente saura régler le sort de la Bulgarie au Congrès de la paix sans se laisser guider par l'esprit de vengeance, et en refrénant même, s'il le fallait, certaines convoitises immodérées de voisins balkaniques. Guidée par la justice seule, elle travaillera à la création d'une fédération démocratique des Balkans, et à l'admission de cette fédération dans la grande Société des Nations de l'Europe nouvelle.

A. PIERRE.

§

Italie.

LE PROBLÈME DE L'ADRIATIQUE. — La joie profonde que ressentirent les Italiens après leur victoire contre l'armée autrichienne a été troublée par quelques événements où ils n'ont pas vu très clair. Une fois démoli l'édifice austro-hongrois et signé l'armistice libérateur, l'Italie se vit en face d'une nation nouvelle, dont elle avait reconnu elle-même le droit à l'existence. A peine constitué, ce peuple se trouvait en possession d'une flotte de guerre, qui lui avait été cédée, à la veille de la défaite, par le gouvernement austro-hongrois. Le problème italo-slave, qui avait torturé le cerveau de bien des diplomates pendant les mois de guerre, se présentait cette fois dans toute son acuité. La presse française en a peu parlé; il ne serait pas mauvais cependant que l'opinion publique de notre pays fût très exactement au courant de ce qui se dit à ce propos, de l'autre côté des Alpes. Le mieux est de reproduire quelques-uns des articles les plus intéressants, parus depuis la signature de l'armistice.

Pour éclairer l'esprit de nos compatriotes, rappelons ce qui a déjà été dit dans des chroniques parues ici même. Il y a plus d'un an, la presse italienne était, sur cette grave question, dominée par deux courants : les uns voulaient qu'on s'en tînt strictement aux clauses du pacte de Londres, les autres (en particulier le *Corriere della Sera*) mettaient avant toutes choses la nécessité d'une solide amitié italo-yougoslave. Il est intéressant de savoir ce que sont devenues ces deux tendances, et comment les différents partis comprennent le problème délicat de l'Adriatique.

Le *Corriere della Sera* a mis son point d'honneur à rester fidèle aux principes défendus par lui avant novembre 1918. Dans un article du 24 novembre, il se déclare plus convaincu que jamais de la nécessité de l'accord italo-slave, tel que le désirait Giuseppe Mazzini. Les incidents nombreux et désagréables qui s'étaient produits entre Italiens et Croates ne devaient pas faire oublier les données essen-

tielles de la question. Déterminer les frontières est chose très difficile dans un pays comme la Venezia Giulia, ou les côtes orientales de l'Adriatique où Italiens et Slaves sont si mélangés. Des dissentiments sont inévitables. Mais il ne faut pas que ces conflits passagers dégénèrent. L'intérêt de l'Italie le veut ainsi. Elle doit regarder vers l'avenir ; et voici ce que cet avenir peut lui offrir : « Un bloc slavo-allemand qui serait pour l'Italie plus angoissant que tout, et pourrait l'attaquer et la mettre en état d'infériorité. » Quelle est donc, d'après le *Corriere della Sera*, la politique du bon sens ? C'est celle qui fut conçue au fameux congrès de Rome de mai 1918, où Italiens et Yougoslaves décidèrent de s'entendre en principe. Il faut des deux côtés de la modération et de la bonne volonté.

Les Yougoslaves ont le même intérêt que nous à se défendre contre la poussée germano-magyare vers l'Adriatique ; il est nécessaire que cet intérêt ne soit pas suffoqué par la poussée d'un irrédentisme implacable. Nulle précaution militaire n'a de valeur devant des puissances qui sont fortes ethniquement et militairement. Souvenons-nous-en bien en ces jours où nous nous occupons plus de conquêtes que de reconstitution de l'Europe ; nous pouvons même dire que nous ne nous préoccupons pas du tout de la reconstitution de l'Europe, comme s'il nous était indifférent de voir s'établir sur nos frontières une Yougoslavie indépendante ou une Confédération danubienne, aussi dangereuse pour nous que l'ex-monarchie des Habsbourg...

Que le gouvernement s'occupe avant tout de détruire les germes de conflit futur.

La victoire ne se mesure pas par kilomètres carrés. En 1866, la Prusse triompha de l'Autriche et la modération qu'elle montra dans la victoire fit de l'Autriche sa vassale. En 1870, l'Allemagne vainquit la France ; mais sa politique d'annexions jeta alors le fondement de l'immense catastrophe allemande. Notre cas est différent ; car nous, nous revendiquons nos droits sacro-saints ; mais en les revendiquant nous ne devons pas détacher nos regards de l'état de choses qui se crée ainsi à nos frontières.

Mais il est des problèmes malgré tout très délicats, comme celui de la ville de Fiume, que les Yougoslaves veulent faire yougoslave, les Italiens italienne, et que M. Salvemini propose de transformer en cité libre (1). Comment concilier les extrêmes ? Les journaux italiens ont été pleins de correspondances détaillant les preuves de « l'italianité » de Fiume et demandant la révision du pacte de Londres sur ce point... Au fond il ne s'agit même pas de résoudre tel ou tel problème particulier, et de savoir si telle ou telle bande de terre sera italienne ou slave. Ce qui importe, c'est de venir à bout de la question adriatique. Le *Giornale d'Italia* est formel :

(1) Cf. *l'Unità* du 30 novembre 1918 : « Il problema di Fiume ».

C'est une question capitale pour l'Italie. Notre guerre a eu, à côté des buts généraux dont l'Entente poursuivait la réalisation, deux fins particulières : l'achèvement de son unité nationale et la conquête de frontières justes et sûres du côté des Alpes et de la mer. *L'Italie ne sera jamais vraiment libre et à l'abri d'attaques de ses ennemis, tant qu'elle ne sera pas maîtresse de l'Adriatique* (1).

C'est pourquoi l'Italie ne peut pas accepter un « condominium » yougoslave. Est-ce à dire que les Italiens veulent interdire aux Yougoslaves l'accès de l'Adriatique? Jamais pareille idée n'a germé dans le cerveau d'un Italien raisonnable.

Au contraire, nous avons, continue le *Giornale d'Italia*, le désir très sincère de favoriser le développement du nouvel Etat, qui, espérons-le, sera notre ami; et nous sommes disposés à faire en sa faveur toutes les concessions qui seront conciliables avec la sécurité des frontières.

Le *Giornale d'Italia* est donc plus absolu que le *Corriere della Serà*. Ce dernier tient beaucoup à l'amitié italo-slave, tandis que le journal de M. Bergemini y tient un peu moins. Le *Tempo* va plus loin, et déclare qu'il n'y tient pas du tout. Car, d'après lui, quoi qu'on fasse, les Yougoslaves seront toujours insatiables.

Si vous leur donnez Spalato, ils demanderont Zara; si vous leur donnez Fiume, ils voudront Trieste; si vous leur donnez l'Istrie, ils désireront le Frioul. En réalité, l'avidité des Yougoslaves ne connaît pas de limites; et c'est pourquoi leur rancune contre les Italiens sera toujours très grande; ils seront toujours automatiquement les alliés non seulement des Allemands, mais de n'importe lequel de nos ennemis futurs.

Voilà les deux extrêmes, *Corriere della Sera* et *Tempo*, entre lesquels le *Giornale d'Italia* essaie de faire l'équilibre. Ainsi se crée peu à peu, sur la question adriatique, en Italie, une opinion moyenne et qui peut se résumer ainsi : « Nous voulons bien être conciliants, mais on nous concédera volontiers sans doute que le problème de l'Adriatique nous intéresse beaucoup plus que les autres puissances. Il serait invraisemblable que nos Alliés ne tinssent pas le plus grand compte de nos revendications. Hier encore, nous faisions de grands sacrifices pour lutter contre l'Autriche-Hongrie. Cette Autriche-là est maintenant en dissolution. Elle est remplacée par des peuples dont plusieurs sont maintenant nos alliés. Mais l'Italie, dont l'armée a vaincu l'armée austro-hongroise, passe avant eux. »

C'est cette opinion moyenne dont l'opinion publique de France et d'Angleterre doit tenir le plus grand compte dans ses appréciations et ses jugements. Des journaux français et anglais n'y ont pas donné toute l'attention nécessaire. M. Deschanel a affirmé à la tribune de la Chambre des Députés que l'alliance avec l'Italie est désormais

(1) *Giornale d'Italia*, 30 novembre 1918. « Italia ed Iougoslavia ».

indissoluble. Cela est certain. Et il est de l'intérêt de la France que cela soit. Il ne faut pas risquer de mécontenter des Alliés qui sont venus à nous en toute sincérité par ce qui n'est au fond qu'une question de ton. Tout peut être discuté, pourvu que ce soit avec modération. Ce même *Corriere della Sera* qui, le 24 novembre, semblait si désireux de voir s'affirmer dans l'avenir l'amitié yougoslave, a été froissé profondément par les remontrances de certains périodiques anglais, comme le *New Europe* ; et il a marqué son étonnement en termes attristés (1).

Il existe indubitablement, dit-il, une forte divergence entre Italiens et Yougoslaves pour la détermination de nos frontières respectives. Mais est-il possible que cette divergence, qui intéresse un territoire où 400.000 Italiens sont mélangés à 750.000 Yougoslaves, doive devenir un des plus importants problèmes européens, un des plus sérieux, un des plus vitaux, où chacun a le droit d'intervenir, sans égards pour une nation qui a servi la cause de l'Entente en versant le meilleur de son sang et en mettant en jeu sa propre existence? Qu'il soit permis de faire cette demande à un journal qui a coopéré de toutes ses forces à l'intervention italienne, qui est fidèle, sans aucun sous-entendu, aux grands principes pour lesquels l'Entente a combattu, qui a travaillé activement à résoudre le conflit italo-slave, et continuera à y travailler inlassablement, malgré le peu de sympathie que les Yougoslaves témoignent à l'Italie. Aujourd'hui comme hier, nous sommes profondément convaincus que l'accord est l'intérêt suprême des deux peuples. Mais cette conviction ne nous enlève pas le droit de regarder en face ceux qui, sous prétexte d'intervenir dans l'œuvre de conciliation, dépassent les limites de la discrétion la plus nécessaire, et foulent aux pieds notre dignité et nos intérêts les plus indiscutables.

Le langage d'un journal d'ordinaire si modéré mérite qu'on lui accorde la plus grande attention. Nous sommes persuadé qu'on y apportera en France toute l'importance qu'il faut lui attacher. Dans des problèmes aussi délicats, le tact et la prudence sont plus que jamais nécessaires, si on veut que l'alliance franco-italienne reste intacte; et tout le monde désire ardemment qu'elle le reste.

J. MUROL.

§

Portugal.

L'ASSASSINAT DE SIDONIO PAES. — Le 15 décembre dernier, à minuit, quand Sidonio Paes se disposait à prendre le train qui devait le conduire à Oporto, le déploiement de police inusité qui remplissait la gare du Rocio arracha au président de la république portugaise cette exclamation : « On dirait la garde de l'Empereur de Russie ! » Le peuple, à l'aspect du chef, acclama. Paes saluait militai-

(1) N° du 6 décembre 1918 : « Troppo zelo ».

rement la multitude. C'est alors que, d'un groupe, partirent des coups de pistolet et que le Président, d'abord frappé d'une balle au poumon, puis de deux autres projectiles, s'effondra, blessé à mort. Vainement, Paes fit un effort pour se relever. Ses forces, déjà, l'avaient abandonné. Il retomba, inerte, sur le sol. Pendant qu'en hâte et au milieu d'un indescriptible tumulte — la police, pêle-mêle, tuait un assassin et s'en prenait à un officier, qu'elle arrêtait même — on le transportait à l'hôpital, il prononça ces paroles : « Laissez-moi. Je meurs tranquille. Sauvez la patrie ! » Quelques minutes après, il rendait l'âme. Son assassin, un jeune employé de commerce du nom de José Julio Castro, aussitôt arrêté, a, depuis, défrayé les chroniques de presse.

Sauvez la patrie ! Belle fin de phrase de la part de qui, à l'instant fatal où toutes rhétoriques sont devenues vaines, informe d'un souffle suprême les ultimes admonestations! Mais encore, pour sauver la patrie, faut-il savoir quels ennemis la menacent et contre qui il importe de tourner la fureur des homicides poignards. Nous avons, par suite de circonstances spéciales, pu nous tenir au courant, depuis l'origine des hostilités, assez régulièrement et méthodiquement des choses du Portugal, par la lecture de ses journaux, en particulier de *O Seculo*, et de diverses correspondances. Ce ne sera donc qu'un résumé de faits avérés que nous allons donner ici.

La guerre européenne fit, comme partout, sentir ses effets en Portugal dès sa déclaration. Bien avant que le grand public n'en fût averti, le gouvernement britannique avait tenté de définir l'attitude du petit pays vis-à-vis de l'Angleterre. Officiellement, il fut déclaré, au Parlement de Lisbonne, que, la Grande-Bretagne ayant demandé le concours militaire portugais, celui-ci avait été promis par le gouvernement. Mais, dans l'intérieur du pays, cette question avait aussitôt suscité des polémiques furieuses, tendant à transformer en conflit d'opinions contradictoires ce grave problème de politique internationale. Une des causes principales de cet imbroglio, c'était l'attitude du ministère portugais qui, en ne fournissant pas à l'opinion les documents qui lui eussent permis de se faire une juste idée de la situation du pays en face de l'Angleterre, ainsi que des autres puissances belligérantes, entretenait ainsi une agitation où, cela va sans dire, la très riche et nombreuse colonie allemande jouait un rôle des plus actifs.

Néanmoins, alors que la Grèce et la Roumanie se renfermaient dans une neutralité expectante, le Portugal annonçait l'organisation d'un corps expéditionnaire prêt à rejoindre l'armée britannique et à collaborer avec elle sur les champs de bataille français. Et, finalement, un décret, daté du 24 décembre 1914, nommait le commandant de cette division auxiliaire portugaise, ainsi que son chef d'Etat-

Major. Mais cinq mois s'écoulèrent sans que l'on sût rien de cette armée, qui ne pouvait s'organiser. Le gouvernement maintenait le plus absolu silence. Même lorsque les Allemands attaquèrent l'Afrique portugaise, tuant et faisant prisonniers officiers et soldats portugais, ce silence continua et si le pays sut quelque chose de ces tueries, ce fut, non par ses ministres, mais bien par la Croix Rouge portugaise !

Les incidents coloniaux eussent pu, et, en bonne logique, dû entraîner la rupture des relations diplomatiques entre le Portugal et l'Allemagne. Il n'en fut rien. Elles continuèrent, et en termes excellents. La raison de ce phénomène — d'autant plus étrange que les sympathies ententophiles de la nation, toute imbue de culture latine ne faisaient nul doute — n'était pas à rechercher ailleurs que dans l'effort désespéré des éléments conservateurs et réactionnaires, ayant partie liée avec les Empires Centraux, dont la cause incarnait à leurs yeux — exactement comme en Espagne — celle de l' « ordre », c'est-à-dire du maintien — en l'espèce : du rétablissement — du régime monarchique, qui leur eût permis d'instaurer derechef la politique obscurantiste et l'accaparement de l'assiette au beurre. Comme l'écrivait fort pertinemment la peu suspecte *Stampa* de Turin dans son n° du 23 novembre 1915 : « Les royalistes associent toutes leurs espérances de restauration à la victoire des Allemands, parce qu'ils y découvrent le rétablissement d'une monarchie soutenue par la couronne des Hohenzollern, et, à leurs côtés, se groupent les conservateurs, ennemis nés des principes du libéralisme et, en général, esclaves de la culture allemande. » Tels étaient donc les éléments qui s'opposaient à l'intervention du Portugal aux côtés des Alliés.

En effet, lorsque éclata la conflagration européenne, le gouvernement portugais, bien que comprenant des libéraux, comptait une majorité conservatrice et cela explique l'attitude subséquente du pays à l'égard des Alliés. Au lieu de ce ministère hétérogène, il eût fallu en constituer un autre, qui eût donné les garanties manquantes de cohésion et d'unité de vues. Ce fut l'absence de ce ministère qui fut cause de cette série de tergiversations qui, jusqu'à l'hiver de 1915, caractérisa la politique portugaise et intrigua si fort l'opinion, tant nationale qu'étrangère. Car, tandis que la République déclarait incliner vers la Triple Entente, elle maintenait, comme nous l'avons dit, ses relations diplomatiques avec l'Allemagne et l'Autriche ! Et cette situation, contradictoire et compromettante, ne laissait pas d'être hautement désapprouvée et déplorée par d'excellents écrivains, le meilleur de l'intelligence portugaise. Elle n'en dura pas moins, grâce à la « *dictature des épées* », de janvier à mai 1916 — laquelle suspendit les préparatifs de la participation à la guerre et l'on sait que, dès octobre 1914, la révolte de Mafra, œuvre du bloc

germanophile et réactionnaire, avait, au commencement de la mobilisation, eu ce même résultat, — et ses manifestations ultérieures furent la révolte du 13 décembre 1916, à la veille de l'embarquement des premières troupes pour les Flandres, ainsi que le mouvement du 5 décembre 1917, lorsque allaient partir les derniers contingents, destinés à compléter en France le corps d'armée autonome du Portugal.

Il serait oiseux, au cours d'une synthèse aussi condensée et rapide que celle-ci, de renforcer de citations bibliographiques et de renvois à des sources imprimées notre argumentation. Tout de même, il est un petit fait que nous croyons devoir produire, surtout vu la plus que lamentable ignorance où nous sommes, en France, des publications portugaises, que personne ne lit, à cause de l'ignorance de la langue, nulle part enseignée dans nos établissements d'instruction! Dans cet automne, contradictoire et hésitant, de 1915, le Portugal fut doté d'une *Historia Illustrada da Guerra de 1914*, destinée à faire pendant à celle qu'en Espagne publiait le romancier Blasco Ibáñez. D'abord donnée en feuilleton par l'organe républicain de Lisbonne, *A Capital*, puis réunie en fascicules (appelés *tomos*) constituant de successifs volumes, cette Histoire, illustrée avec profusion (1), émanait du publiciste, grand traducteur de romans au compte de la maison d'éditions João Romano Torres et Cie à Lisbonne, Bernardo de Alcobaça. Dans un style brillant et avec d'indéniables qualités d'exposition et de coordination, M. Alcobaça, qui n'écrivait pas seulement pour sa petite patrie, mais aussi — ainsi qu'en faisaient foi de nombreux ballots, expédiés outre-mer — pour le Brésil et, de façon générale, l'Amérique du Sud, n'aspirait à rien moins — selon les propres termes de son prospectus — qu'à « *reunir n'um volume de aprazivel leitura todos os elementos que possam constituir.... mais tarde.... elemento valioso para um trabalho de maior folego* » (2) Or, dès ce prospectus, que trouvons-nous sous la plume de cet alliophile? Un long extrait de l'infâme chroniqueur berlinois de l'*A B C* madrilègne, ce Manuel Bueno qui se dissimulait aussi sous le pseudonyme d'Antonio Azpeitúa et dont les articles n'étaient que la traduction espagnole des mots d'ordre communiqués par le Bureau de la Presse de Guerre, installé à Berlin dans l'ancien hôtel Windsor, *Unter den Linden!* Et, comme si cela ne suffisait pas, M. Alcobaça

(1) Les illustrations étaient parfois cocasses : sur la couverture du « *tomo 17* », on voit une photographie du général Soukhomlinof plongé dans la lecture de... la *Kœlnische Zeitung*, pour mieux en documenter, sans doute, la source allemande.

(2) « *réunir dans un volume de lecture agréable tous les éléments qui puissent constituer...., plus tard.... l'élément valable pour un travail de plus longue haleine* » Ce prospectus, intitulé : *Fasciculo especimem*, reproduit les 15 premières pages de l'ouvrage, dont la publication avait commencé en feuilleton dans *A Capital* le 1er mars 1915.

avait soin d'encenser ce valet de plume, en l'appelant « *o primoroso chronista* » !

Selon l'ancien président de la République portugaise, banni par le coup d'Etat du 5 décembre 1917, M. Bernardino Machado, ce qui se passerait actuellement en Portugal serait « ce qui arrive toujours dans les nations d'hommes libres soumis par quelque circonstance anormale au despotisme ». La guerre a enlevé à la sécurité intérieure des institutions l'armée, envoyée en Mozambique, à l'Angola et en France, « au moment même où, par l'effet de la guerre, le peuple se trouvait en face des difficultés du travail et de l'alimentation ». En conséquence, les ennemis du régime démocratique signalés plus haut et dont le bloc ne s'est pas désagrégé, ont continué de plus belle leurs machinations du début. La mort, presque subite, du général Pereira d'Eça, dont le prestige maintenait la discipline dans la division de Lisbonne, aurait déterminé les conspirateurs à tenter leur coup, qui, on le sait, ne réussit que trop bien, encore qu'il ait coûté à Lisbonne 93 morts et 530 blessés. Et Sidonio Paes ne leur aurait servi, lui membre de l'opposition constitutionnelle en sa qualité d' « *unioniste* », que de docile instrument. Dès lors, la dictature militariste se serait exercée avec une violence inouïe, « non pas seulement contre les deux partis républicains de l'union sacrée », mais encore « contre le parti d'opposition même, sur lequel ils avaient cherché à s'appuyer, dont un des chefs, M. José Barbosa, est aux fers depuis des mois, et dont le leader, M. Brito Camacho, vient d'être mis en prison. » Vainement, les francs-maçons, avec quelques autres républicains indépendants, auraient-ils tenté un essai de conciliation. Cet excellent Magalhaes Lima, septuagénaire allègre qui a laissé de lui, à Paris, un bon souvenir d'idéologue, et qui est le Grand-Maître du Grand Orient portugais, fut obligé lui-même de déchanter et le voici arrêté, sous prétexte qu'on a trouvé dans les poches de l'assassin un de ses autographes ! Ainsi, et en désespoir de cause, « l'autre mouvement civique qui se développait pour le rétablissement de l'ordre normal constitutionnel par le renversement de la dictature » aurait spontanément armé l'agent du destin. En d'autres termes — et toujours selon M. Machado — il se serait trouvé « quelqu'un qui, voyant tous les pouvoirs concentrés par un homme, lui a attribué toutes les responsabilités et a cru sauver la patrie et en finir avec le despotisme en assassinant le despote » (1).

(1) Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des polémiques de presse entre le parti républicain et les services de propagande et information du Portugal. On en a lu les divers communiqués dans nos journaux. Il ne sera pas superflu, cependant, de constater ici que des républicains comme MM. Affonso Costa et Antonio José d'Almeida ont tenu à faire connaître publiquement leur indignation en face du crime qui a enlevé Sidonio Paes, devant le cadavre duquel tous les Portugais

Nous croyons, quant à nous, que l'ancien professeur de mathématiques de l'Université de Coïmbre, ex-ministre républicain de la Marine et des Travaux publics, ex-représentant du Portugal à Berlin, dont tout le passé, qui n'a rien de celui d'un politicien de métier, prouve qu'il nourissait de fortes convictions républicaines, — nous croyons que le Dr Sidonio Paes n'a succédé à Affonso Costa que parce que le Portugal avait véritablement besoin, quoi qu'en disent certains garants trop immédiatement intéressés à présenter les faits sous un jour spécial, d'une restauration de la loi et de l'ordre, sans que, pour autant, la forme républicaine fût compromise, ni que les obligations militaires, contractées par le pays à l'endroit des Alliés, fussent sensiblement modifiées. C'est ainsi que se prononça Paes en se mettant à la tête du gouvernement provisoire et l'on ne saurait sérieusement prétendre que, devenu Président de la République, son énergie ait jamais reculé devant l'application du programme qu'il s'était fixé. Que, dans ces derniers temps, il ait inauguré une politique conservatrice, c'est ce que nous n'ignorons nullement. Mais il ne le fit que parce qu'il était — à tort ou à raison — convaincu que la reconstitution du Portugal n'était possible que moyennant la collaboration de ce qu'il prenait pour des forces vives et qu'une politique d'exclusivismes radicaux éloignait de l'activité nationale. Le Portugal est dans un tel état de prostration qu'on serait tenté, étant donnée l'urgence de réformes économiques durables, d'approuver les vouloirs de Sidonio Paes et son plan d'une « République Nouvelle », quelque sincèrement démocrate que, par ailleurs, l'on puisse être (1)...

CAMILLE PITOLLET.

§

Suisse.

LE « BOLCHÉVISME » ET LA SUISSE. — Le bolchévisme ou maximalisme pose des problèmes d'ordre international que le monde doit résoudre sous peine de sombrer dans la barbarie d'une sorte de nouveau moyen-âge.

s'inclinèrent. On sait, d'ailleurs, que le Parlement portugais, en nommant à la Présidence M. Canto e Castro, a voulu que continuât la tradition gouvernementale de Paes.

(1) Sur *le Portugal et l'Allemagne* (*Situation d'avant-guerre*; *la guerre*; *l'Avenir*), voir les 9 pages qu'a publiées, dans le *Bulletin Hispanique* d'avril-juin 1918, le comte de Penha Garcia. Cet article, composé à une époque de doutes, renferme surtout des pronostications sur l'avenir du Portugal, en particulier sur l'avenir de ses colonies, qui sont d'ores et déjà, pour ce dernier point, périmées. Mais il reste vrai que « l'effort militaire et financier et la contrainte économique » imposés par la guerre au Portugal, en causant à ce pays des pertes et des affaiblissements d'autant plus sensibles que ses facultés de récupération ne sont pas trop abondantes, constituent l'un des points sombres de l'avenir et justifiaient presque la politique de Paes.

L'absence d'idéal, le manque de cohésion et la pusillanimité des classes dirigeantes : « intellectuels », capitalistes, grands et petits bourgeois ; l'inertie du paysan, le scepticisme terre à terre de l'artisan, créent un grave péril contre lequel, si l'on persiste dans les mêmes errements qu'aujourd'hui, on ne tentera de réagir que lorsqu'il sera trop tard.

Dans ses fins, le bolchévisme vise, comme tous les grands systèmes d'utopie sociale, au retour à l'âge d'or et à la rénovation de la société. Mais tandis que les uns n'aspirent à entrer dans le paradis terrestre qu'après une longue évolution, ou du moins après une révolution issue de la lutte des classes sous des formes légales, le bolchévisme, mu par de puissantes passions, et s'inspirant de quelques idées singulièrement étroites et fortes, prétend précipiter les choses et créer d'un coup la société nouvelle par la dictature du prolétariat. Se plaçant délibérément par delà le bien et le mal, usant d'une morale qui n'a rien de commun avec *la morale* généralement admise aujourd'hui, fasciné par le but à atteindre, confiant dans la toute puissance de la violence déchaînée, le bolchévisme étale ses séductions démagogiques devant les foules suggestibles.

Dussent toutes les civilisations y périr, le bolchévisme poursuivra la réalisation de ses fins envers et contre tous ; fondé sur la violence, il ne peut être vaincu que par la violence ; animé d'un sombre fanatisme, il ne peut être maîtrisé que par un fanatisme de sens inverse. Pour l'instant, on n'a opposé à ses flots montants que la faible barrière, sans cesse reculée, des résistances timides et des concessions plus ou moins déguisées.

Le bolchévisme, comme doctrine, est l'œuvre d'un Russe : Oulianow-Lénine, et d'un ou deux quarterons d'israélites de nationalité indéfinie, tels que les *Braunstein*-Trotzski, *Apfelbaum*-Zinoview, *Sobelsohn*-Radek, *Rosenfeld*-Kameneff, Joffé et *tutti quanti...*, d'où sans doute son caractère empreint d'une sorte de messianisme hébreu, dont l'histoire fait assez connaître la puissance.

Dès le début de la guerre, les Allemands tentèrent de doubler leurs offensives militaires par diverses manœuvres sournoises et secrètes, afin d'empêcher d'abord l'Italie, puis les Etats-Unis de se ranger aux côtés des Alliés, ensuite, afin de dissocier d'une manière quelconque le bloc des pays de l'Entente, enfin, dans l'espoir de désorganiser les nations par la dissolution intérieure.

Ce dernier point est le plus important, car il est à la base des autres. C'est en cherchant à semer la division à l'intérieur et en poussant de toutes leurs forces aux dissensions civiles que les Allemands pensaient — et pensent encore — pouvoir développer le plus aisément leurs manœuvres. Ils n'ont complètement réussi, avec un succès véritablement éclatant, qu'en Russie ; mais, derrière le paravant

de l'armistice, la bataille secrète suit son cours ; elle se poursuivra encore à l'abri de la paix.

La Suisse neutre, qui était comme un pont jeté entre quatre pays belligérants et qui renfermait dans son sein uue multitude de réfugiés, de révolutionnaires, d'indésirables et de déserteurs de toutes les nations, se désignait d'elle-même, aux Allemands, comme quartier-général et comme champ d'action principal pour réaliser leurs projets. Au fur et à mesure que la guerre se prolongeait et que la victoire de leurs armées devenait plus incertaine, les Allemands intensifiaient par tous les moyens et dans tous les sens leurs campagnes et leur propagande secrète. L'argent qui est le nerf de toute guerre ne fut pas ménagé.

Les agents du germanisme, en quête des moyens les plus puissants dont ils pourraient user à l'égard de leurs adversaires, s'avisèrent que rien ne servirait mieux leur dessein que la mise en action des théories et des doctrines maximalistes de MM. Lénine et C[ie], pacifistes, internationalistes, prêchant la lutte violente des classes, poussée jusqu'à ses dernières outrances. La première manifestation extérieure importante de l'alliance germano-bolchéviste qui venait d'être conclue en Suisse fut la conférence de Zimmerwald, en septembre 1915 ; un nouveau concile eut lieu à Kienthal durant la dernière semaine d'avril 1916. Dès lors, la « machine à *chambarder* » le monde était en marche. D'abord dirigée plus spécialement contre l'Italie, son action s'étendit et ne tarda pas à rendre des services effectifs à la cause du germanisme. Moins d'un an après la conférence de Kienthal, la révolution russe éclatait, mettant en grand péril les Alliés. Quelques mois plus tard, les bolchéviki de Lénine et de sa bande, solidement épaulés par les Allemands, devenaient les maîtres de la Russie, qui s'enfonça dans les ténèbres sanglantes d'un effroyable régime de terreur, sous les auspices d'une soi-disant dictature du prolétariat.

Disposant dès lors de moyens puissants, Lénine, Trotzski, Zinoview, Kamenew et Cie, fidèles à leur programme cosmopolite, travaillèrent de plus belle à internationaliser le bolchévisme et à répandre les délices de leur nouveau régime sur le monde entier.

Au plus grand dam de ses citoyens, la Suisse, berceau du bolchévisme international, ne devait pas tarder à en supporter certaines conséquences sous la forme d'une agitation continue, agrémentée de grèves, d'attentats et d'émeutes. En infectant d'abord la Suisse, on peut espérer que la révolutien sociale débordera vers le sud et vers l'ouest.

Aujourd'hui que le péril est dans la demeure, sans qu'on ait osé tenté de l'enrayer plus tôt, de crainte de l'Allemagne qui le protégeait, on commence à réagir, encore que trop faiblement.

Convaincue de l'absolue solidité de l'armature de son Etat (1), confiante absolument dans l'esprit de discipline de ses armées et de l'immense majorité de ses masses populaires, l'Allemagne espérait — elle espère encore — réussir à désorganiser le monde pour le réorganiser ensuite selon « les saines méthodes » de la *Kultur*.

Hors de l'Allemagne, où il était traqué plus que partout ailleurs, le bolchévisme international marchait la main dans la main, en une touchante intimité, avec le germanisme.

Lorsqu'on parcourt la gamme nuancée qui va du neutralisme le plus craintif, en passant par le pacifisme et le germanisme sous toutes leurs formes, on parvient finalement au bolchévisme le plus intransigeant, qui englobe, en se les subordonnant, toutes ces tendances pour les lancer vers l'action directe... et c'est l'Allemagne qui mène la sarabande.

Pour nous en tenir à ce qui s'est passé *en Suisse*, nous assistons à ce spectacle stupéfiant de voir travailler plus ou moins consciemment de concert à une même cause, obéissant à un invisible chef d'orchestre qui battait la mesure au grand quartier général de Hindenburg-Ludendorff, des gens venus des quatre coins du monde, appartenant à tous les partis et à toutes les classes de la société.

Du côté allemand, nous trouvons : l'ex-chancelier Prince de Bülow, le Ministre plénipotentiaire von Romberg, l'attaché militaire von Bismarck et leurs subordonnés, le leader du Centre catholique Erzberger, les Autrichiens Jellinek-Mercédès, comte de Monthelon, baron Rosenberg, les socialistes majoritaires Sudekum, Richard Fischer, etc... l'agent secret Parvus, les minoritaires Hoffmann, Ledebour, etc... le pacifiste professeur Foerster, l'industriel Rathenau, le pseudo-déserteur Muenzenberg, le pacifiste Broda... et nous ne citons ici que quelques-uns des noms les plus connus.

Du côté russe ; les bolchéviki Lénine, Zinowiew, Kamenew, Radek, Mmes Kolontaï, Balabanow, l'ex-généralissime Krylenko ; les mencheviki pacifistes Martow, Axelrod, Martinow, Astrow et Semenowki, le socialiste révolutionnaire Tchernow, etc..., etc...

Je ne mentionne que pour mémoire le ministre bulgare Passarow

(1) Le nouveau régime Hindenburg-Ebert-Scheidemann-Brockdorff-Rantzau est profondément imbu de la même conviction, et ce à juste titre ; l'Allemagne reste le pays le plus loyaliste et le plus discipliné du monde. On a fait la République pour mieux sauver, sinon l'Empire, du moins l'impérialisme. Les petites manifestations bolchévistes actuelles ne sont tolérées que pour servir d'épouvantail à l'égard des Alliés. Il est absolument certain qu'à l'extérieur le nouveau gouvernement allemand continue à protéger le bolchévisme, sur les méfaits duquel il fonde de grands espoirs pour l'avenir. Depuis cinquante mois, la guerre secrète a été conduite par Hindenburg et son Etat-Major avec le concours de personnalités politiques dont les moins importantes ne sont certes pas celles qui se nomment Erzberger, Scheidemann, Brockdorff-Rantzau, etc... La guerre secrète continue sous les mêmes chefs, qu'on veuille s'en souvenir.

etles bolchéviki balkaniques Rakovski, Kastlerowitch, Pyrasitch et Cie.

Du côté italien : les zimmerwaldiens et kienthaliens Lazzari, Modigliani, Musatti, Morgari, Prampolini, Dugoni, Serrati, l'anarchiste Carnavalli, etc...

Du côté français : les zimmerwaldiens et kienthaliens Merrheim, Bourderon, Raffin-Dugens, Alexandre Blanc et Brizon, le jeune traître Guilbeaux, manœuvrant l'inconscient sur-idéaliste Romain Rolland, etc...

Enfin, *du côté suisse*, nous trouvons, parmi beaucoup d'autres, l'ex-conseiller fédéral Hoffmann, le « vénérable » chef du vieux parti socialiste suisse Greulich, les bolchéviki Grimm et Platten, tous trois allemands naturalisés, les bolchéviki Naine et Graber, ces cinq derniers députés au Conseil National, le bolchevik Karl Moor, ambassadeur et protégé de M. le conseiller fédéral Schulthess, le conseiller zürichois Otto Lang, l'agent allemand Jean Debrit, directeur de *la Feuille*, etc... A côté de ces germano-bolchévicki, il convient de réserver une place, encore éminente bien que plus modeste, à l'armée des « neutraux » du type de MM. les professeurs Paul Seippel et Ernest Bovet, que manœuvraient dans la coulisse l' « illustre » professeur Foerster, et toute laséquelle des pacifistes du genre Forel, Charles Bernard, et j'en passe, j'en passe, j'en passe.....

Malgré eux, je veux l'admettre, indirectement, sans doute, mais d'une manière incontestable, les « neutro-pacifistes », teintés de germanisme, portent la responsabilité d'avoir, par leurs obliques manœuvres, favorisé l'action du bolchévisme en Suisse, et ailleurs.

La simple énumération à laquelle je viens de me livrer prouve, d'une part, que la Suisse, ici encore victime de l'Allemagne pour le plus grand détriment de ses nationaux, a été, et demeure encore, hélas, un magnifique bouillon de culture pour le bolchévisme, doctrine du « grand chambardement universel » ; d'autre part, elle prouve aussi l'inextricable complexité du mouvement germano-bolchévik, avec son personnel bigarré, ses buts multiples et ses courants contradictoires.

Je tenterai prochainement, en limitant mon étude à la Suisse et à quelques bolchéviki, pacifistes et « neutraux » de nationalité suisse, de démêler un peu l'écheveau très embrouillé de la redoutable intrigue bolchéviste, qui veut tenter aujourd'hui de ruiner la société et d'asservir le monde.

GEORGES BATAULT.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Dans la lutte économique des nations qui va faire suite à la guerre, la Belgique aura le droit d'être particu-

lièrement favorisée ayant été la première à souffrir. La *Revue belge* publie, comme éditorial, un exposé des revendications de la Belgique, ou plutôt des « extensions ».

La Belgique est la grande victime de la guerre. La France n'a été envahie et pillée que dans quelques-uns de ses départements. Elle a conservé intacts plusieurs de ses centres industriels, elle en a créé ou rénové d'autres au cours même des hostilités, de sorte que l'on peut dire, sans craindre de se tromper, que la France dispose en 1918 d'une productivité presque équivalente à celle de 1914. Notre pays a été envahi et pillé dans sa totalité. Toutes nos installations ont été soumises aux déprédations de l'ennemi. Toute notre main-d'œuvre a été désorganisée, désœuvrée, déportée ou fugitive. Tout notre crédit a été ébranlé. Toutes nos exportations ont cessé. Toute notre clientèle étrangère est restée sans transaction aucune avec nous, et, dans la très majeure partie des cas, sans correspondance écrite ou verbale, tandis que nos concurrents pouvaient librement lui faire des offres avantageuses.

Il faut que ces ruines soient relevées aux frais de l'Allemagne. On a proposé avec raison d'exiger de nos ennemis qu'ils nous remplacent les machines et les marchandises qu'ils nous ont volées. Nous espérons que nos dirigeants se feront réserver par l'Entente des privilèges dans quelques-unes des principales zones de l'exportation allemande. Nous espérons aussi que nous obtiendrons une part importante du tonnage austro-boche...

... La récupération de notre outillage industriel et maritime et de nos stocks de matières brutes et ouvrées — si large qu'on la suppose — ne nous rendra pas automatiquement notre clientèle. Il faudra que nous la reconquérions ou que nous la remplacions. Il importe donc que nous retrouvions des facilités d'action internationale. Beaucoup de ces facilités d'action internationale se confondent avec les facilités de trafic qui seront faites au port d'Anvers.

Au premier rang de ces facilités, il faut mettre un meilleur accès de notre métropole aux régions rhénanes. Les régions rhénanes forment l'hinterland naturel de notre grand port. Il faut donc que nous soyons libres de prendre toutes mesures, d'exécuter tous travaux à même de favoriser le trafic des régions rhénanes avec Anvers. Par exemple, il faudra que nous possédions le droit d'organiser à cette fin le railway rhénan et la navigation des voies d'eau rhénanes, de créer de nouvelles lignes, d'administrer et d'aménager les ports rhénans et les gares rhénanes. Ainsi placés, nous amènerons chez nous le trafic alsacien qui, sans cela, s'en irait en Hollande (situation choquante au premier chef pour les Français et les Belges unis pendant quatre années d'héroïsme sur les mêmes champs de bataille). Ainsi placés, nous amènerons aussi chez nous le trafic suisse. Comme l'écrivait récemment M. Teugels de Vos : « Notre port principal comprend depuis un bon nombre d'années la Suisse dans son hinterland contributif, et ceux qui traitent parfois de ses destinées ont toujours considéré qu'un bon reliement fluvial de ce port avec le Rhin attirerait de nombreux frets vers ses quais. Les efforts qui sont tentés en ce moment en France à l'effet de lui réserver la majeure fraction des envois que la Suisse effectuera à l'avenir par la mer ne peuvent donc nous laisser indifférents.

Nous comptons parmi ceux qui applaudissent sans réserves à tout ce qui se fait pour arracher à l'Allemagne la plus grande portion possible du trafic suisse afin d'en favoriser Marseille. A ce titre, il nous sera permis, quand des campagnes sont entreprises en France dans le but de détourner ce même trafic vers les ports de Bordeaux, de Nantes et de Saint-Nazaire, d'attirer l'attention de nos compatriotes sur des projets tendant à compromettre ou à diminuer la part des apports suisses sur lesquels les armateurs anversois possèdent tous les droits que peut donner une pérénité de relations.

Mais notre relèvement ne dépend pas uniquement de la récupération de nos outils transformateurs et de l'amplification de nos moyens de transport. Il dépend aussi de nos ressources en matières premières.

La guerre a montré dans quel sens se fait l'évolution de l'économie moderne. L'économie moderne favorise de plus en plus les nations ou les coopératives de nations qui possèdent la totalité ou la grande majorité des matières premières qui alimentent leurs industries. Il est évident que la Belgique seule ne peut espérer remplir ces conditions. Il est évident que la Belgique doit entrer dans une coopérative de nations. Mais il est évident aussi que dans une coopérative de ce genre la Belgique se trouvera dans des conditions extrêmement désavantageuses si elle ne fournit pas un « apport » considérable. Pour n'en prendre qu'un exemple, la France, avec laquelle beaucoup d'entre nous veulent avec raison que nous concluions une étroite alliance économique, a découvert pendant la guerre sur son propre sol de nouvelles ressources. La rétrocession de l'Alsace-Lorraine va lui en donner d'autres beaucoup plus considérables, notamment du fer, du charbon et de la potasse, qui feront d'elle l'une des puissances les plus riches en matières premières pour l'industrie moderne.

Si nous n'augmentons pas dans de très notables proportions nos propres possibilités économiques, l'écart entre nous et nos voisins sera si grand qu'il aboutira infailliblement bientôt à la vassalité. Or, nous ne pouvons augmenter nos possibilités économiques qu'en déplaçant nos frontières.

Le Limbourg « hollandais » est producteur de combustible, l'abondance de combustible doit être un des principaux moyens qui nous permettent d'acquérir — par troc — plusieurs des matières premières dont nous avons besoin. La Hollande a laissé nos ennemis se servir du Limbourg (qu'elle nous a arraché en 1839) pour accélérer l'évacuation de leurs troupes et nous soustraire environ 70.000 soldats et un très important matériel. D'autre part, les Limbourgeois désirent vivement se voir réunis à nous. La cause est donc jugée.

Le grand-duché de Luxembourg est un important fournisseur de minerai de fer et, nous, nous sommes obligés, pour vivre, de rester à la tête des peuples métallurgistes. Ainsi, indépendamment des aspirations des Belges et des Grands-Ducaux, indépendamment de leurs affinités intellectuelles et sentimentales, indépendamment aussi de la séculaire communauté de notre histoire, nous devons vouloir un rapprochement aussi intime que possible avec nos frères séparés depuis 1839. Il est sans doute prématuré de dire aujourd'hui quelle forme affectera ce rapprochement. Qu'il suffise de dire que, à Luxembourg comme à Bruxelles, tous les bons esprits se rendent compte que le Luxembourg ne peut rester isolé en

Europe, qu'il ne peut s'allier à une grande puissance parce que celle-ci l'absorberait rapidement, qu'il ne risque rien, que, au contraire, il trouvera mille avantages de tous ordres dans une union étroite avec la Belgique.

Donc, nous revendiquons le droit absolu de circuler sur l'Escaut, d'y monter la garde, d'y recevoir qui nous voulons, quand nous voulons et de la façon que nous voulons et d'en armer les rives. Nous réclamons le retour à la mère-patrie de tous les Limbourgeois et des populations wallonnes de la Prusse comme nous comptons sur le rétablissement d'une union étroite et indissoluble du grand-duché de Luxembourg et de la Belgique. Nous revendiquons l'occupation par notre pays des points stratégiques du pays rhénan qui sont nécessaires à la sécurité de notre frontière orientale. Nous revendiquons aussi, en pays rhénan, la liberté de contrôler les voies de terre, de fer et d'eau et la liberté d'en créer de nouvelles, afin que le port d'Anvers puisse exercer son influence naturelle et normale sur le trafic de l'Allemagne, de l'Alsace, de la Suisse et des autres pays de l'Europe centrale.

Nous osons croire que, ni dans notre pays ni chez nos alliés, on n'invoquera pas des principes contestables — et d'ailleurs contestés — pour mettre obstacle à des revendications territoriales dont les avantages sont pour nous capitaux. Les Belges ont suffisamment souffert pour la cause anti-boche, ils lui ont assez donné sans compter le meilleur de leur énergie, le meilleur de leur sang. Il faut que nous obtenions les plus sûres garanties au point de vue militaire et d'importants atouts de relèvement économique.

LA PRESSE ENNEMIE. — Nous trouvons enfin en entier, dans la presse munichoise, le discours que Kurt Eisner a prononcé devant les délégués des conseils bavarois de soldats. En voici quelques passages :

... Balayons les hommes de l'ancien système, et allons plus avant sur cette route ! Et si cela ne nous réussit pas, alors tout est perdu. De quelque façon que se développent les choses, moi, en ma qualité d'optimiste, j'ai la ferme conviction qu'après de durs mois, peut-être des années, il nous sera donné de vivre dans un monde nouveau et heureux. Le militarisme est brisé. Les millions de morts, de mutilés et de malades qu'il a coûtés sont l'abîme où il sombre à jamais. La question qui se pose est de savoir de quelle façon liquider le militarisme. Vous savez qu'à la place de l'armée permanente la milice sera établie. Je serais assez porté à croire que la milice est elle aussi une nécessité d'hier que les événements ont dépassée. Nous avons vu par la Suisse que la milice n'est pas sans mener également au militarisme. C'est pourquoi j'aimerais qu'on discutât, en vue des négociations de paix, sur la nécessité pour nous en Bavière de demander, point plus important que les partages et abandons de territoire, que l'armée soit supprimée, non seulement en Allemagne, mais dans le monde entier, et que la sûreté nationale ne soit plus confiée qu'aux seules troupes de police. Alors tout le travail dans l'État et dans la nation sera voué à une activité féconde, nous travaillerons pour l'amélioration des hommes, personne ne songera plus à obéir *ac cadaver* et l'humanité deviendra une

communauté de travailleurs fabricateurs et créateurs. Je vous prie de faire que cette question aboutisse à une décision. C'est important afin que le monde reconnaisse quel nouvel esprit règne en Allemagne...

... Je suis allé à Berlin la semaine dernière comme représentant du gouvernement. Un spectacle surprenant m'y a été offert. Tout le vieil appareil gouvernemental fonctionnait encore parfaitement. J'ai publié, extraits des archives secrètes de la Légation de Bavière, des documents qui peuvent prouver au plus simple quels sont ceux à qui nous devons la guerre. A travers la presse cette absurdité court que ce faisant nous aurions mis de nouvelles armes dans les mains de l'Entente. Il y a longtemps que l'Entente est renseignée. Je ne veux nullement éclairer l'Entente, mais faire savoir au peuple allemand à qui il est redevable de la guerre et de la débâcle actuelle. A l'office des Affaires étrangères, où siègent encore les vieux messieurs, ma publication provoque une terreur livide.

C'est là que ces vieux messieurs conservent la liaison avec toute la presse de l'Allemagne et de l'étranger neutre, et les conférences de presse, ces foyers de la corruption et de l'abêtissement, ne cessent de prospérer.

C'est toujours là que se fabrique « l'opinion publique allemande ». A cette réunion des représentants des républiques allemandes, je demandai, à l'assentiment général et sans contradiction, que les hommes dévoilés par cette publication, Zimmermann et v. Jagow, fussent immédiatement arrêtés. D'où la campagne de presse contre moi, Ils agissent, poussés par l'instinct de conservation, mais je suis convaincu que ce n'est guère pour ces gens qu'un délai de grâce qui finira le jour que le peuple berlinois se réveillera. Tout est essentiellement imputable, et nous regrettons qu'il en soit ainsi à Berlin, à un affaiblissement corporel. Aujourd'hui encore les Affaires Etrangères entretiennent des relations avec des agents en Suisse, à La Haye et à Copenhague, d'où partent des fils vers la presse allemande. Même avant la guerre, la presse allemande n'a possédé aucune indépendance, car toute entière elle n'a toujours écrit que ce qui lui était dicté de Berlin. Cela seul a rendu possible la surprise d'août 1914. J'ai dit aux messieurs du vieux système : Vous êtes impuissants à mener à bien les négociations de paix et d'armistice. Ce même Erzberger, qui réclamait jadis qu'on fusillât ou enfermât pour la vie les social-démocrates ayant protesté contre la guerre, qui devint ensuite pangermaniste et, lorsqu'il remarqua que l'affaire pangermaniste sombrait, passa dans le camp où était prêchée la soi-disant paix de conciliation, ce même Erzberger aujourd'hui encore dirige l'opinion publique. Pouvons-nous espérer que de tels hommes obtiennent la confiance de l'Entente?

C'est d'une audace folle que d'envoyer de pareils hommes dans le camp ennemi. On possède bien à Berlin un gouvernement révolutionnaire, mais il n'a rien à dire. Aux Affaires Etrangères siège Karl Kautsky, un homme qui possède toute la confiance de l'Internationale, mais Solf lance ses notes et ses protestations sans en référer à Kautsky, le représentant de la Révolution, l'homme de confiance de la social-démocratie. Kautsky s'est plaint, mais se plaindre ne sert de rien. Seule peut servir la désinfection de l'Office des Affaires Étrangères. Ces messieurs ne donnent pas volontiers, il faut qu'il y soient contraints. Ces messieurs ont une mauvaise conscience. Ils doivent craindre que s'il arrive qu'un esprit nouveau pénètre

aux Affaires Etrangères, les coupables seront démasqués en masse et que le fond de corruption ne sera plus à la disposition du ministère. Il est pénible de mener isolément un tel combat. Mais ayez encore confiance ! Quelques semaines encore peut-être et nous aurons vaincu ; non seulement la Révolution sera assurée, mais nous aurons également la paix. Sur ce point accordez-moi votre confiance. Après la Révolution il ne faut plus que gouvernent les hommes de l'ancien système. Sans quoi la révolution rétrograderait et Guillaume, Ruppert et Louis seraient rappelés. La Diplomatie était en Allemagne une sinécure pour gens aimant peu le travail. J'ai dit au Dr. Solf : « Je ne suis pas un diplomate, mais je ne manque tout de même pas de capacité au point d'irriter d'une façon aussi stupide la susceptibilité de mes adversaires. » Il ne nous reste plus qu'une voie de salut, c'est de nous entendre aussi vite que possible. L'Entente se refuse à négocier avec ceux qui portent le poids du passé. Tous ceux qui siègent aux Affaires Etrangères doivent quitter la place, à l'exception de nos hommes de confiance. Scheidemann est l'homme désigné pour tout autre poste, mais il ne doit pas diriger les négociations de paix. Le Dr David serait un excellent ministre des Cultes en Prusse, mais il est précisément pour l'Entente l'homme noir de qui sont sorties toutes les publications gouvernementales qui voulaient prouver l'innocence de l'Allemagne. Voilà ce qui exaspère l'Entente. Sans l'Entente nous ne pouvons pas aujourd'hui continuer de vivre. Aussi nous faut-il chercher de nouveaux chemins. C'est là ma politiqe étrangère, que je réaliserai de toutes mes forces, et sans égards, et que je n'abandonnerai que si elle échoue, ce que j'admets. Ce dont nous avons besoin, c'est un gouvernemeut révolutionnaire énergique à Berlin. J'ai fait, il y a quelque temps, une déclaration publique contre Hindenburg ; elle n'était nullement dirigée contre sa personne ni contre le soldat, mais contre la politique que l'on mène sous son nom...

LA PRESSE NEUTRE. — La guerre continue... en Suisse. La fameuse union sacrée qui fut plus ou moins observée dans les pays belligérants a toujours été lettre morte en Helvétie et la lutte semble redoubler entre Alémaniques et Romands. Voici la *Tribune de Genève* qui, comme conclusion à un article sur « les Real-Politiciens et leurs adulateurs », réclame pour son parti ni compromis ni paix blanche, mais la victoire complète :

La République, l'esprit de parti et la tenue de notre presse suisse-allemande, tels que je viens de les dénoncer, furent et sont à l'heure qu'il est de plus irréductibles ennemis que n'importe lequel de ceux qui auraient pu tenter de violer nos frontières.

D'ores et déjà ils sont condamnés par la morale tout aussi bien que par la conscience nationale, qui, enfin, paraît se réveiller partout.

Condamnée la dictature des pleins pouvoirs, condamné le régime bureaucratique. La soif d'un assainissement, la tendance vers un régime vraiment républicain et démocratique, soutenu et porté par de jeunes forces, se font sentir, et se feront sentir toujours plus fort jusqu'à la victoire der-

nière et définitive. Décidement Pangloss est mort ! Les boniments des fêtes officielles, qui depuis trop longtemps ont chloroformé la conscience nationale, ont fait leur temps.

Nous voyons poindre des actes et qu'on s'en rende bien compte chez les vaincus, nous entendons élargir notre première victoire morale en une victoire de fait et de droit. Nous ne voulons ni compromis ni paix blanche, nous aspirons à la victoire complète. Nous ne nous contenterons plus, aujourd'hui, d'une orientation nouvelle, mais nous voulons aussi des hommes nouveaux, car ceux auxquels, trop longtemps déjà pour notre malheur, nous avons accordé confiance, nous ont trop souvent et trop longuement démontré leur absolue incapacité pour que nous en attendions quoi que ce soit de bien !

Nous ne savons que faire des débris du passé ! Il est jugé, il est vaincu ! Qu'il disparaisse dans la boue, dont, depuis longtemps, il a souillé le sol helvétique !

Donc, poussons, nous qui nous sentons Suisses et Suisses seulement, poussons la victoire jusqu'au bout, jusqu'au jour où notre patrie suisse n'aura plus de raison de s'humilier devant elle-même et devant l'étranger, où elle n'aura plus besoin de régénération !

PAUL MORISSE,

VARIÉTÉS

Prophéties de poètes. — Les livres illustrés.

Prophéties de poètes. — On a parlé souvent, à propos de la guerre, des prophéties des devins, des avertissements des sibylles, des pythonisses et des diplomates. Il serait temps de parler un peu maintenant des prédictions des poètes. Plusieurs d'entre eux — et non des moindres : Hugo, Verlaine, Louis Veuillot — ont annoncé, à plusieurs passages de leurs œuvres, le retour inévitable de la Lorraine et de l'Alsace à la France, la rentrée de nos troupes à Strasbourg et à Metz. Victor Hugo d'abord ; l'illustre poète, revenu de bien des chimères, écrivait dès 1872 (pièce recueillie plus tard dans *Toute la Lyre*), en complément à l'*Année terrible* :

> Alors revivra, fière, au vent des épopées
> La Révolution débout, le sabre au poing ;
> Et pâles, vous de qui l'avenir ne veut point,
> Vous verrez reparaître, ô rois, cette Gorgone
> A travers le branchage effrayant de l'Argonne !
> La France embrassera l'Alsace, embrassera
> La Lorraine, ô triomphe ! et l'Europe sera...

Le tendre, génial et désolé Verlaine, lui qui chanta si bien « l'amour de la patrie »,

> le premier amour
> Et le dernier amour après l'amour de Dieu,

n'oublia pas, de son côté, qu'il était Messin. Dans son *Ode à Metz*, il a exprimé avec lyrisme l'impossibilité dans laquelle la France se trouvait de se désintéresser de la question des deux provinces ravies en 1871 :

Plus d'Alsace et plus de Lorraine,
Autant fouetter le flot des mers...

Dans la même *Ode*, il annonce le temps prochain, le temps heureux du retour de Metz à la France.

Patiente encor, bonne ville,
On pense à toi...

murmure, à voix filiale, le fils du capitaine au 2e régiment de génie Nicolas-Auguste Verlaine. Bientôt après, dans une strophe suivante, le poète s'écrie :

Nous chasserons l'atroce engeance...,

puis, d'un accent plein de foi et de certitude, il annonce la reprise inéluctable de Metz délivrée :

O temps prochains, ô jours que compte
Eperdûment dans cette honte
Où se révoltent nos fiertés,
Heures que suppute le culte
Qu'on te voue, ô ma Metz, qu'insulte
Ce lourd soldat, pédant inculte,
Temps, jours, heures, sonnez, tintez !

D'inspiration hautement catholique, doué d'une puissance et d'une vigueur bien personnelles mais sans le tour et le charme verlainiens si nostalgiques, Louis Veuillot, dans ses *Chants de 1871*, se plut à prophétiser lui aussi, d'une voix âpre, le conflit inévitable, le succès de nos armes et la marche au Rhin. C'est dans une poésie intitulée : *Pour les enfants*. Les voix du père et du fils, dans cette poésie, alternent en plaintes et en sanglots puis, bientôt, passent à la menace et à l'espérance :

— Ils connaissaient tous nos chemins,
Ils savaient toutes nos faiblesses...

avoue d'abord le poète ; puis encore :

— Le sol du vin et du froment,
Le beau royaume des charrues,
Aujourd'hui guéret indigent,
Pleure ses beautés disparues.
Combien de morts !...
. . . . Cette horde nous vola
Jusqu'aux outils des champs stériles...

Mais l'enfant, dans un mouvement farouche :

— Va, père, ils nous verront par là,
Et nous arracherons les villes.

Ils nous reverront sur le Rhin ;
Strasbourg repris prendra Cologne ;
Ressuscité, le fier Lorrain
Ressuscitera la Pologne.
Tout fils de France est appelé.
Pour les noyer dans leur contrée,
De leur sang au nôtre mêlé
Nous ferons déborder la Sprée.

Sauf les quatre derniers vers, certes un peu « forcés », cette strophe demeure étonnamment annonciatrice des grands faits de l'heure actuelle, de la revanche présente. Paul Déroulède, nous le voyons par ces exemples d'Hugo, de Verlaine et de Veuillot, n'était pas le seul dans notre poésie, à prophétiser cette dernière.

EDMOND PILON.

§

Les livres illustrés. — Il est évident que le goût du public va de plus en plus aux éditions illustrées, quand elles sont de luxe, puisqu'en ce qui concerne le livre ordinaire, le récent 4 fr. 50, les efforts tentés dans ce sens par la plupart des éditeurs sont à peu près dégagés de toute intelligence et entièrement subordonnés à la modicité des prix que réclame l'artiste.

Mais dans le livre qui atteint, dès sa mise en vente, un prix relativement élevé et qui, pour cette raison, est considéré comme un objet de luxe, on constate chez quelques éditeurs des efforts consciencieux pour atteindre ce but : la collaboration d'un écrivain et d'un artiste.

Sans remonter aux bois anonymes du xve siècle qui servirent d'illustration au *Triomphe de la Folie* et aux opuscules réédités dans la collection Techener et la Bibliothèque Elzévirienne, on peut citer en exemple l'*Eloge de la Folie* où la collaboration d'Holbein avec Erasme se manifeste admirablement pour se fondre dans la typographie d'un livre qui, lorsqu'il n'est pas exagérément émargé, offre un exemple parfait d'unité.

Au dix-huitième siècle, alors que la variété des caractères d'imprimerie permet à l'imprimeur un choix où son goût peut trouver des pièges, le livre illustré est composé et mis au point avec une perfection qui indique, de la part des éditeurs, une culture, ce qui ne gâte rien — et la connaissance des valeurs, ce qui est encore mieux.

L'esprit de l'illustrateur s'adapte à merveille à l'esprit du livre. Les écrivains légers de cette époque délicatement érotiques trouvent

leurs commentateurs dans Eisen, Fragonard, Gravelot, Boucher, Borel, Moreau le Jeune, etc., etc... Les moyens de reproduction s'adaptent également aux besoins des illustrateurs. Ils sont précieux, précis, et obtiennent de la gravure un rendement parfait pour l'interprétation des nuances les plus délicates.

A la suite d'Eisen et de Gravelot viennent les Deveria, les Tony Johannot. C'est la grande époque de la gravure sur acier. Et c'est Daumier.

Daumier fut un illustrateur qui savait commenter un texte en quelques coups de crayons. Il suffit de regarder les *Physionomies* pour s'apercevoir de l'importance des vignettes et des croquis de Daumier, comparés à ceux de Janet-Lange qui dessina, avec plusieurs autres encore, dans le même ouvrage. Au premier coup d'œil, les dessins de Daumier se composent avec le texte et la page est agréable à regarder avant même que l'esprit de la gravure et la qualité de ses détails n'apparaissent à l'examen.

Il est inutile d'insister sur l'importance de Gustave Doré qu'Emile Zola définit avec lucidité dans un remarquable essai de critique. A côté des livres ornés et illustrés par cet artiste qui fut étroitement attaché au livre, on peut dire qu'il n'a pas été fait de livres illustrés. Gustave Doré fut une période à lui tout seul.

Il n'a laissé d'ailleurs que de pauvres imitateurs.

Depuis quelques années, on a édité luxueusement des ouvrages dont la réalisation n'apporta rien d'intéressant en librairie. C'est l'exploitation la plus vulgaire de l'illustration à la portée de quelques riches bibliomanes dépourvus de sensibilité et qui considèrent le livre comme un timbre-poste destiné à devenir rare.

Il n'est pas nécessaire de s'occuper de ces erreurs, puisque, en revanche, on doit citer les admirables planches de Maurice Denis pour *Eloa* et pour les *Fioretti*.

L'époque est riche en illustrateurs. Il y a Steinlen, qui sut s'adapter aux poésies argotiques de Bruant, Hermann Paul, dans *la Passion de Notre frère le poilu* de l'éditeur Pichon, Carlègle, dans *les aventures du roi Pausole*, et Bernard Naudin. Dufy et Jon ont donné chez l'éditeur Crès des bois de toute beauté : ceux de Dufy d'une grâce précieuse et ceux de Jon d'une âpreté douloureuse. Il faut également citer le bois de Charles de Fontenay pour le *Florilège de Théophile*, à la Belle Edition.

A côté de la puissance de composition et de l'expression propre à l'artiste, même adaptées avec le plus de personnalité possible au texte qu'il illustre, il reste certaines difficultés à surmonter qui tiennent tout simplement au livre lui-même considéré comme un objet à décorer. Il ne faut pas oublier que l'illustration est un métier; ce métier s'apprend. Il y a une architecture et cette architecture il faut la

connaître et ne pas la soumettre à des projets d'illustrations où la réalité semble négligée. Un livre, c'est du papier de qualité variable; c'est aussi de la typographie. Et pour ces raisons sa décoration doit être une association précise du décorateur avec toutes les exigences de la fabrication.

Daragnès est de ceux qui remplissent ces conditions. Et je pense que le goût des amateurs pour les livres qu'il illustre vient de cette harmonie étroite qu'il réalise sans pour cela rien sacrifier de sa fantaisie, tour à tour burlesque, élégante et tragique. Des livres comme *la Ballade de la Geôle de Reading* sont exactement mis au point. Les caractères d'imprimerie, leur ordonnance et les bois de l'illustration font un ensemble qu'on ne peut concevoir séparé en deux éléments. En dehors de cette question technique qui, *une fois résolue*, n'a pas d'importance, l'œuvre de G. Daragnès apparaît comme le plus douloureux commentaire que l'on ait pu donner sur la tragique aventure de l'homme à la casquette de cricket.

Monsieur d'Amercœur, illustré par le même artiste, est un autre exemple de technique résolue et de souplesse dans l'inspiration. Et l'on arrive très bien après avoir tourné les pages de ce joli livre à ne plus imaginer le texte sans les bois de Daragnès que je ne puis comparer à d'autres, même à Rawlandson, ce qui ne facilite pas la besogne d'un critique. Le bois de Daragnès qui sert de frontispice à son édition du *Corbeau* donne au livre une personnalité qu'on ne trouve pas dans l'édition illustrée par Manet. Ce qui, tout naturellement, conduit à parler des erreurs commises par des peintres, et des peintres de grand talent, dans l'illustration des livres.

Parallèlement et *Daphnis et Chloé* de Bonnard sont dans ce cas. Ce qui n'enlève rien à la valeur de Bonnard. Mais il ne s'agit pas ici de savoir si la peinture se trouve sur un plan d'expression supérieur à celui de l'illustration. Il est probable que cela est. Toutefois il est bien évident que la sensibilité d'un artiste qui cherche à synthétiser, en quelque sorte, un texte dont il subit le charme doit se soumettre, sans pour cela se diminuer, à des règles imposées par la matière même qu'il a devant lui.

C'est pourquoi je reviens encore à G. Daragnès, aux courbes élégantes d'une imagination infiniment sensible, assez maîtresse de sa forme et de sa pensée pour l'adapter à cette technique ouvrière sans qu'il y paraisse autrement que pour la satisfaction des yeux et de l'esprit.

PIERRE MAC ORLAN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

R.-C. Escouflaire : *L'Irlande ennemie ;* Payot. 4 50

Littérature

Henri Barbot : *Saint-Front ;* Stock. 4 »

Théophile Eymard : *La Conscience intellectuelle ;* Publications françaises, Marseille. 2 »

Paul Gavault : *Conférences de l'Odéon*, 3e série ; Hachette. 3 50

J. Munier-Jolain : *Le Cardinal Collier ;* Payot. 4 50

Joseph Orsier : *Le Phédon de Platon et le Socrate de Lamartine ;* Champion. 5 »

Ernest Raynaud : *La Mêlée symboliste ;* Renaissance du Livre. 2 50

Livres d'Etrennes

A. Galandy : *La petite Reine Noble de Belgique.* Illust. de Raynolt ; Delagrave. » »

Judith Gautier : *Un général de cinq sous.* Illust. d'Alice Bergerat ; Berger-Levrault. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

A. de Chambure : *Quelques guides de l'opinion en France pendant la grande guerre 1914-1918* ; Celin, Mary, Elen. 4 50

Hugh Gibson : *La Belgique pendant la guerre.* Ouvrage traduit de l'anglais ; Hachette. 3 50

Gustave Hervé : *La grande guerre au jour le jour.* 4e volume : *La Gloire de Verdun* ; Ollendorff. 6 »

N. Iancovici : *La paix de Bucarest, 7 mai 1918* ; Payot. 4 50

L.-Ch. Watelin : *Les Images meurtries, 1914-1918.* Croquis de Claude Marc ; Edit. Marcel Page. 5 »

Philosophie

Sedir : *Les sept jardins mystiques* ; Comité des Conférences Sédir. 3 »

Poésie

Emilienne d'Alençon : *Sous le masque* ; Sansot. 3 50

Charles Bellez : *Chants de guerre d'un territorial* ; Maison française art et édition. 3 »

François-Louis Bertrand : *Une voix dans la mêlée* ; Didier. 4 50

Louis Dejean : *Du fond de ma province* ; S. n. d'édit. ni prix.

Théophile Eymard : *Les Sanctuaires ;* Publications françaises, Marseille. » »

F. Jean-Desthieux : *La guerre et l'amour* ; L'Edition corporative. 2 »

André Stirling : *Motif pour les quatre saisons* ; Figuière. 2 50

G. Verdier : *Vers la vie meilleure* ; Maison française art et édition. 3 »

Questions coloniales

Camille Fidel : *La Paix coloniale française.* Introd. de M. Joseph Chailley, préface de Maurice Barrès ; Libr. Sirey. »

Questions médicales

Dr René Monpin : *L'avortement provoqué dans l'antiquité ;* Vigot frères. » »

Roman

Henri Bachelin : *L'Éclaircie ;* Renaissance du Livre. 3 50

Louis Carpeaux : *Le Christ de la beauté ;* Barma, Nice. 4 50

Charles-Henry Hirsch : « *Petit* » *Louis boxeur ;* Flammarion. 3 50

Gaston Leroux : *Rouletabille chez Krupp ;* Edit. Lafitte. 3 50

Pierre Mille : *Nasr Eddine et son épouse ;* Calmann-Lévy. 3 50

Annie de Pène : *Sœur Véronique ;* Renaissance du Livre. 3 50

Henri-Jacques Proumen : *Le petit lapin de maman ;* Libr. moderne. 4 »

Paul Souchon : *Les Tranchées de Pélissanne ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

Georges Deherme : *L'Idéologie délétère*; Publ. du groupe Auguste Comte. 0 75

Camille Ducray : *Clemenceau*; Payot. 2 50

Léon Jouhaux : *Les Travailleurs devant la paix*; La Bataille. 0 50

Gaston Rageot : *La Natalité, ses lois économiques et psychologiques*; Flammarion. 3 50

Théâtre

L.-A. des Garets : *La Saison des Immortelles*, France; Figuière. 2 50

Varia

Almanach de l'Amitié de France et de Flandre pour l'an de victoire 1919; Crès. 2 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Paul Margueritte. — Le Drapeau portugais. — A propos du procès Cavallini. — Une lettre de M. Ernest Raynaud. — Ivre de viande. — Le Rôle de la Belgique. — Peut-on ménager la Bulgarie? — Les Royalistes français et l'Allemagne. — La neutralité de la Hollande. — Les crues de la Seine. — Charles Lecocq écrivain. — Le Président Wilson et M. Clemenceau. — Le premier mari de Cosima Wagner. — La « Liste des Livres autorisés dans les Bibliothèques organisées aux armées. » — Une prévision d'Arthur Rimbaud. — Bilans : les Ministères français depuis la guerre. — Le lieutenant von Oppel. — Choses de Colmar. — M. Wilson à la Sorbonne.

Mort de Paul Margueritte. — Paul Margueritte est mort, le 30 décembre 1918, chez M. J.-H. Rosny jeune, à Hosségor (Landes). Il était âgé de 58 ans.

L'auteur de *Jouir* était membre de l'Académie Goncourt depuis 1892; il avait été désigné par Edmond de Goncourt en remplacement de Guy de Maupassant. Il collabora avec son frère Victor Margueritte de 1896 à 1908 et laisse une trentaine de romans dont les plus connus lui avaient été inspirés par la guerre de 1870 et la Commune : *Les Trois jours de gloire*, *les Braves gens*, *le Désastre* et *la Commune*. Il avait débuté dans la littérature par un hommage à la mémoire de son père. Il a publié *Mon Père* en 1884. Parent de Stéphane Mallarmé, il s'intéressa au symbolisme, et donna à Valvins une petite pièce, *Pierrot assassin*, dont il joua lui-même le principal rôle. Il fut président de la Société des Gens de Lettres en 1906.

Le jeudi 18 août 1887, il signa au *Figaro*, avec Bonnetain, Descaves, Guiches et les Rosny, le célèbre manifeste contre *la Terre*, qui signifiait la rupture avec Zola.

Toutefois, il se rapprocha de celui-ci après la publication de la *Débâcle* :

> C'est avec émotion, dit-il dans une lettre datée du 9 mars 1892, que je vois la division Margueritte et le nom de mon père jouer un rôle dans *la Débâcle*. Je pressens que vous serez sympathique aux efforts perdus de cette belle cavalerie et à la mort de son chef, sacrifié avec tant d'autres, à Sedan.
>
> Laissez-moi saisir cette occasion — je n'en pourrai trouver une meilleure — pour me décharger auprès de vous, en toute franchise, d'un regret qui me pèse depuis longtemps. En m'associant, il a quelques années, à ce manifeste contre vous, j'ai commis une mauvaise action dont mon extrême jeunesse m'empêcha alors de comprendre la portée, mais dont j'ai eu quelque honte depuis, lorsque j'ai mieux compris le respect qu'on se doit, d'homme à homme et que je devais surtout, mo

débutant de lettres et fils de soldat, à une vie d'écrasant labeur, de fier combat et d'exemple comme la vôtre.

Il y a longtemps, cher monsieur Zola, que je voulais vous écrire cela. En tardant, je n'ai fait que prolonger mes regrets et la conscience de mes torts. Voudrez-vous bien accepter ces excuses aussi franchement et complètement que je vous les offre ?

PAUL MARGUERITTE.

Cette lettre toucha beaucoup Zola. — « Croyez bien, répondit-il, que je ne l'ai pas attendue pour savoir et pour faire la part de chacun... »

Le dernier article de Paul Margueritte — une étude sur l'évolution démocratique de l'Allemagne — fut publié par l'*Intransigeant*, le jour même de la mort de l'écrivain.

Paul Margueritte était de haute taille ; il avait longtemps porté la barbe et la moustache et les avait sacrifiées à la mode avant la guerre. Il avait le teint assez coloré des Anglais et faisait penser, par son allure, à un clergyman.

C'était un homme aimable, volontiers bavard, et moins cruel en ses propos que dans ses livres, quoique les dernières années de sa vie eussent été attristées.

§

Le Drapeau portugais.

Paris, 23 décembre 1918.

Mon cher confrère,

Le *Mercure* a dernièrement publié sur le drapeau portugais une note qui n'est pas exacte. Le vrai drapeau portugais est vert-et-rouge : c'est le drapeau de la monarchie qui était bleu-et-blanc. Depuis huit ans nous avons fait disparaître ces couleurs, et elles ont été remplacées par le rouge-et-vert républicain.

Recevez, etc.

XAVIER DE CARVALHO.

§

A propos du procès Cavallini. — Un article sur le procès Cavallini, signé P. Q., paru dans le *Journal des Débats* et reproduit dans d'autres journaux, entre autres dans *la Dépêche Républicaine* de Besançon, porte la phrase suivante :

Il [Luigi Pini, « qui apparaît au procès comme un comparse besogneux de cette bande »] combinait avec Cavallini des affaires diverses, comme la publication d'un « Bulletin international » qui aurait dû être l'édition italienne du *Mercure de France*...

Nous ignorons si cette assertion figurait dans l'acte d'accusation ou fut l'objet d'une mention aux débats. Pour nous, nous n'avons jamais vu Pini, ni Cavallini, et oncques n'avons entendu parler de ce projet. Combinaison louche, sans doute, comme bien d'autres de la « bande ».

§

Une lettre de M. Ernest Raynaud.

Paris, le 2 janvier 1919.

Mon cher Vallette,

La seconde lettre de M. Paterne Berrichon est encore plus réjouissante que la première. Je l'avais prié de nous dire sur quel texte il s'appuyait

pour maintenir sa version défectueuse d'un fragment de Rimbaud et le voilà qui m'étrenne, en guise de réponse, après quinze jours de réflexion, d'un madrigal de sa façon. Le voilà qui m'incrimine de n'avoir pas pris dans ses *Poèmes décadents* une leçon de musique et de couleur et qui, après une vague insinuation qui n'ose se produire que masquée, tant elle se juge indigne de voir le jour, se lamente sur les malheurs de Charleville. Je sais ce que c'est. J'ai passé par là. Les miens aussi ont leur maison des Ardennes pillée et dévastée.

Mais qu'est-ce que tout cela vient faire dans la querelle qui nous occupe? A quoi tend tout ce verbiage? M. Berrichon montre simplement, en l'éludant, que ma question lui semblait bien indiscrète. Si c'est, comme il le dit, une voix d'en haut qui l'inspire, il apparaît assez que ce n'est point celle du Paraclet. Sa diversion n'a pas manqué d'être interprétée en tous lieux comme un aveu de sa confusion. Je n'en demandais pas davantage.

Bien vôtre,

ERNEST RAYNAUD.

§

Ivre de viande.

Cher Ami,

Il m'est arrivé plusieurs fois de me « griser de viande ». Si j'ai très faim (j'ai facilement très faim) et que je commence un repas par une viande rôtie, je subis une ivresse très légère, et fugitive, semblable à celle que donne un verre de madère bu à jeun.

Je suis convaincue que la sensation de griserie serait complète, avec exaltation puis torpeur, après une longue inanition. Je ne l'ai jamais éprouvée en commençant le repas par des œufs ou du poisson.

Amicalement à vous,

COLETTE DE JOUVENEL.

§

Le rôle de la Belgique.

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Les notes que, sous le titre : « Quelques réflexions d'un officier de troupe », vous avez bien voulu insérer dans votre numéro du 16 novembre 1918, m'ont valu, dans vos Echos du 16 décembre, de la part de M. Charles Gouzée, une critique que je ne crois pas devoir laisser sans réponse.

Je n'ai nullement eu l'intention, dans mon article du 16 novembre, de mettre en doute le courage dont le soldat belge a donné tant de preuves durant les quatre années de la guerre.

J'ai seulement fait ressortir la valeur que le soldat suisse aurait tirée, dès le début de la campagne, le cas échéant, d'une préparation militaire intelligemment comprise et qui n'avait sa pareille dans aucune nation européenne.

En ce qui concerne les effectifs de l'armée belge, le chiffre que j'ai cité est celui que donne M. Joseph Reinach dans son livre : *La guerre sur le front occidendal* (page 68).

J'accorde qu'il est légèrement inférieur à la réalité, car il ne tient pas compte de la 4e division, qui fut immobilisée à Namur et ne joua pour ainsi dire aucun rôle dans les opérations de la première quinzaine d'août.

Les estimations les plus récentes fixent à 117.000 le nombre des Belges mobilisés en 1914. Ce qui ne fait même pas 100.000 combattants. Admettons cependant le chiffre rond de 100.000 hommes ; le raisonnement sur lequel j'ai basé l'absurdité qu'il y aurait eu, selon moi, de la part de l'Etat-major allemand, à envisager l'invasion par la Suisse plutôt que par la Belgique, n'aura rien perdu pour cela de sa rigueur et demeure intact.

M. Charles Gouzée pense qu'il eût été tout aussi facile aux Allemands de troubler la mobilisation suisse que la mobilisation belge. Il ne doit pourtant pas ignorer que, grâce à son organisation très spéciale, l'armée suisse était la seule des armées européennes qui fût apte à passer presque instantanément du pied de paix sur le pied de guerre.

Et je ne parle même pas de la nature respective du terrain dans les deux pays !

Je n'ai pas formellement nié que la manœuvre allemande eût subi un retard du fait de la résistance de Liége. J'ai seulement écrit que ce retard ne pouvait encore être apprécié avec exactitude et contesté l'estimation exagérée qu'à l'aide de raisonnements par trop simplistes, certains auteurs en ont donnée. Pour serrer le problème de plus près, il faut attendre d'être absolument fixé sur le plan de campagne des Allemands et de connaître le détail de leur concentration.

M. Charles Gouzée évoque le danger qu'aurait fait courir à nos communications de l'Est l'armée de von Emmich traversant la Belgique sans rencontrer d'obstacles. Je ne vois pas moins celui dont une initiative hardie de notre cavalerie pouvait menacer les propres communications de cette armée isolée, lancée à plusieurs journées de marche en avant du gros.

La côte belge d'autre part n'a nullement été utilisée pour le débarquement du corps expéditionnaire britannique.

Enfin et surtout, je pense qu'il est infiniment dangereux, dans le domaine militaire, de se hasarder à des suppositions, car, à ne considérer les choses que d'un seul côté, on arrive à tout démontrer. Qui peut dire, dans l'hypothèse où se place M. Charles Gouzée, ce qui se serait passé du côté français ? Peut-être notre Haut-Commandement eût-il compris, plus tôt qu'il ne s'y est décidé dans la réalité, que la menace principale se dessinait en Belgique. J'imagine fort bien que si le temps lui avait manqué pour prendre les offensives inutiles qui nous ont coûté si cher en 1914, il se fût résigné, pour notre plus grand bien, à une sage et prudente défensive sur nos positions de couverture. De sorte qu'il ne serait pas paradoxal de se demander si, en fin de compte, la résistance belge ne nous a pas été plus nuisible qu'utile !

Tout cela d'ailleurs est d'ordre purement spéculatif. La Belgique n'a rien à perdre à cette discussion. Sa résistance héroïque n'eût-elle servi matériellement à rien et n'eût-elle eu que la valeur d'un geste, ce geste n'en serait pas moins digne d'admiration. Pour être vain, un sacrifice ne laisse pas d'être sublime ; je dirai même qu'il n'en acquiert que plus de grandeur.

Veuillez agréer, etc.

COMMANDANT G. G.

§

Peut-on ménager la Bulgarie ?

On nous écrit :

Rome, le 23 décembre 1918.

Depuis que je lis régulièrement le *Mercure de France*, c'est-à-dire depuis que je le connais, je me suis senti devenir son ami fervent. Dans le matériel abondant et intéressant je trouve des questions qui ont rapport à mon pays examinées et traitées avec une louable impartialité et une admirable compétence. Voilà pourquoi je me permets de prier l'auteur de l'article : « La pression des socialistes bulgares sur le gouvernement Malinov à la veille de l'armistice » (dans le n° 489 du *Mercure* du 1er novembre 1918., p. 163) de bien vouloir entendre une petite remarque que j'aurais à lui faire à propos du passage final de cet article, où l'auteur émet l'opinion que « la Bulgarie devra être traitée avec ménagement, selon le droit et la justice », le jour où l'on règlera au Congrès de la paix le sort des Balkans.

Ce me paraît user un peu trop d'indulgence que de demander des ménagements pour un peuple comme le bulgare. Comment demander des ménagements pour le peuple criminel qui n'en a pointeu quand c'étaient de pauvres bébés innocents au berceau qu'il fallait ménager ? On a dit bien des choses sur les méfaits abominables et inconcevables, pour tout homme civilisé, que les Bulgares ont commis dans la Serbie martyrisée pendant l'occupation, mais jamais le monde civilisé ne saura avec quel raffinement de cruauté ils ont décimé la population sans defense de mon pauvre pays (vous vous rappelez les révoltes étouffées dans le feu et dans le sang?), qui a perdu 50 °/. de sa population mâle dans cette guerre (et qui saura le nombre de victimes innocentes, inconnues?) grâce aux « ménagements » bulgares; jamais on ne le saura, car il n'y a pas de mots assez expressifs qui puissent en exprimer les horreurs. Et tout cela par soif du sang et pour exterminer tout ce qui s'appelle Serbe.

Il ne serait pas juste de laisser sans châtiment le peuple criminel et félon. Le ménager serait approuver ses crimes : et on aurait beau chercher des gens qui seraient capables d'une pareille approbation !

Pas de ménagements : ils ont assassiné les enfants, les femmes, les vieillards, les soldats blessés ! La justice, oui ! Mais la justice que mérite un criminel. Et tout ce peuple sans scrupules ni sentiments humains en est un. Je n'exagère pas : demandez leur avis aux poilus français qui ont partagé avec nos soldats les peines et les joies durant les longs combats dans notre Macédoine martyrisée, il vous en diront plus long.

Ce peuple devra partager avec ses chefs la peine que la justice leur aura infligée, car on ne saurait distinguer qui est plus coupable et qui mérite plus grand châtiment : ceux qui ont ordonné les crimes ou ceux qui se sont empressés de les exécuter, heureux d'avoir l'occasion de plonger les mains dans le sang innocent...

N'en veuillez pas à un Serbe, qui aime la France comme son propre pays, de souffrir quand il entend s'élever de l'opinion publique française une voix demandant des ménagements pour la Bulgarie, qui a causé à son pays tous les malheurs possibles et qui a fait à son peuple des blessures presque inguérissables...

S. M. CHVABITCH.

§

Les royalistes français et l'Allemagne.

On nous écrit :

Montpellier, le 10 décembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Je suis depuis vingt ans un lecteur habituel du *Mercure de France*. Lorsqu'il y a deux ans, je suis devenu son abonné, je n'ignorais rien de ses tendances éclectiques et de la diversité d'opinions de ses collaborateurs ; je savais que j'y trouverais de nombreux articles profondément hostiles à mes idées politiques ; mais cela n'était pas pour me déplaire, car je ne déteste pas de m'informer et de m'instruire au contact de l'adversaire. Je suis royaliste, et les royalistes que M. Henri Mazel nomme, en style d'affiche électorale, « les hérauts du trône et de l'au-

tel » ne sont point, comme le pense un vain peuple égaré par les éducateurs de la démocratie, des suppôts de l'obscurantisme et des chevaliers de l'éteignoir.

J'ai lu avec intérêt dans votre revue les articles les plus divers de tendances et d'opinions ; j'ai apprécié depuis la guerre les études de mon ancien camarade, M. Etienne Fournol sur la question d'Autriche, bien que ses conceptions fussent, à mon humble avis, très discutables; j'ai regretté plusieurs critiques, qui me paraissent injustes, du rôle joué par la Papauté ; j'ai douté du sérieux de quelques articles où se rencontraient des affirmations comme celle-ci : « Louis XIV n'a laissé après lui, lorsque s'est écroulée la façade d'une grandeur mensongère, qu'un pays ruiné, incapable de garder ses conquêtes » (la Franche-Comté, la Flandre et Strasbourg, par exemple !). « Tout se plaide », disons-nous parfois au Palais avec une tristesse résignée, encore que certaines causes soient bien difficiles à défendre, et je serais curieux de connaître les arguments et les faits que pourrait invoquer M. Henri Mazel pour essayer de justifier l'outrage immérité qu'il profère, sans l'ombre d'une preuve, contre toute une catégorie de Français dont le patriotisme ne fait aucun doute pour tout esprit de bonne foi. Au milieu de critiques violentes et qui me paraissent malheureusement méritées contre nos socialistes marxistes et kienthaliens, M. Mazel n'a pas hésité à écrire dans sa chronique du 1er décembre dernier : « Mais à ce propos (à propos de Kienthal et de Zimmervald), n'est-il pas étrange que la cause du kaisérisme ait trouvé ses alliés ou ses complaisants dans les deux partis extrêmes, les hérauts du trône et de l'autel et les champions de l'hypersocialisme marxiste ? »

Ainsi, les royalistes depuis la guerre ont apporté au Gouvernement leur concours le plus complet et le plus désintéressé ; ils ont soutenu les ministres républicains avec l'unique préoccupation de donner aux pouvoirs publics — en dépit des institutions — le plus de stabilité et de cohésion possible, et ils sont les alliés du kaisérisme ! *L'Action Française* — le seul quotidien royaliste à Paris depuis la guerre — et les nombreux journaux royalistes très répandus en province ont lutté avec un ensemble parfait contre tout ce qui pouvait être considéré comme un défaitisme ou simplement amener les esprits au découragement ; ils ont demandé contre le kaiser et ses complices les pires sanctions, et ils sont les complaisants du kaisérisme !

M. Henri Mazel a-t-il jamais vu des royalistes intercédant pour l'Allemagne monarchique, comme les Renaudel et les Longuet pour l'Allemagne démocratique ? Royalistes et catholiques français ont-ils essayé, comme les pèlerins de Zimmerwald et de Kienthal, d'avoir une politique extérieure à côté et en dehors de la diplomatie politique du gouvernement républicain ? Loin de créer des embarras aux pouvoirs publics, ils leur ont fait les plus larges crédits. Leur attitude leur était inspirée par leur conscience et par le seul souci de l'intérêt national ; elle leur était recommandée par le Chef de la Maison de France.

En cherchant bien, je ne vois qu'un sentiment parfaitement légitime des royalistes français à l'égard de la Monarchie allemande qui ait pu servir de prétexte, mais non de justification au reproche odieux formulé par M. Mazel.

Ce sentiment, c'est celui de la force que l'Allemagne a puisée non pas dans la brutalité de son militarisme, mais dans ses institutions politiques, non seulement pendant la guerre, mais encore et surtout pendant la paix. Les royalistes français ne sont pas de ceux qui vantaient, il y a quelques années, les qualités supérieures de la race germanique, de sa Science et de sa Culture. Ils n'ont pas cru que cet esprit d'organisation que tant de Français paraissaient reconnaître et envier à nos ennemis fût une vertu innée de ces populations jadis livrées — autant et plus que d'autres — à des crises d'individualisme et d'anarchie. Ils ont pensé que l'esprit d'organisation en Allemagne, la coordination des efforts et l'esprit de suite venaient d'en haut, de l'Etat monarchique fortement constitué ; il l'ont pensé et ils l'ont dit.

Ils ne croient pas davantage que la responsabilité de la guerre déchaînée par le kaiser et par son peuple doive être recherchée dans le caractère autoritaire de l'État allemand. M. Mazel et quelques autres peuvent s'imaginer que si les ministres de Guillaume II avaient été responsables devant le Parlement comme en Angleterre, la guerre offensive n'eût pas été déclarée, ou qu'une république présidée par Scheidemann serait incapable de toute agression. Nous pensons au contraire que c'est là une illusion et une illusion dangereuse.

Un républicain suisse, ami sincère de l'Entente, M. Maurice Muret, nous a représenté Guillaume II comme gagné, après bien des résistances, et en somme l'un

des derniers, par le courant d'impérialisme belliqueux qui entraînait l'Allemagne ; cela ne nous empêche pas de considérer le Kaiser comme le premier dans l'ordre des responsabilités parce qu'il était le premier en autorité.

La proclamation de la République en Allemagne a inspiré à certains de nos journaux républicains des accents de triomphe : « L'Allemagne se réfugie dans la République ! » Ce triomphe, qu'on le veuille ou non, nous le partageons. Seulement la République n'est pas à nos yeux un refuge pour ce peuple vaincu. Elle sera le châtiment. Il est probable que la plupart des Allemands le sentent. Des journaux suisses affirmaient ces jours-ci que des élections à l'Assemblée constituante seraient conservatrices, monarchistes même, si l'Allemagne n'avait pas peur de déplaire aux alliés et d'accroître leurs exigeances.

Que les alliés ne permettent pas à ces élections d'être monarchistes ou, du moins, monarchistes au profit de l'unité allemande et du sceptre des Hohenzollern. Les royalistes n'ont jamais varié dans l'expression de leurs vœux de destruction de l'empire allemand.

Avouez que ce sont là de singuliers alliés du kaisérisme, n'en déplaise à M. Mazel !

Veuillez agréer, etc.

ANDRÉ VINCENT.

§

La neutralité de la Hollande. —

Nous recevons la lettre suivante :

Holland House, Bury Street, E. C. 3.
Londres, 27 décembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Dans son étude sur « le Kaiser et la neutralité de la Hollande », dans votre N° du 16 décembre 1918, M. Emile Laloy écrit : «... mais on a dit que le gouvernement hollandais n'a pas montré des dispositions aussi louables et que, vers le milieu d'août 1914, seule la menace d'user de représailles contre ses colonies a pu lui arracher la promesse de résister aux Allemands s'ils violaient sa neutralité. »

Je suis tout à fait d'accord avec votre collaborateur que l'Allemagne aurait attaqué la Hollande en août 1914, et même plus tard, si une pareille attaque avait pu servir ses desseins. Mais je ne puis laisser passer l'insinuation toute gratuite de M. Laloy, insinuation qui n'est basée sur rien et qui entache la réputation de tout un peuple. D'ailleurs, M. Laloy lui-même s'est chargé de donner le démenti à sa propre allégation, car il écrit, à la page 619 : « Quand la crise de juillet 1914 arriva, le gouvernement hollandais, qui avait probablement reçu des informations sur les intentions de l'Allemagne, mobilisa le 31 au soir avant la Belgique elle-même. Il est d'ailleurs peu probable que cet indice de sa volonté de se défendre eût sauvé la Hollande si les circonstances n'avaient travaillé pour elle. » — Il reconnaît donc que le gouvernement hollandais avait l'intention de se défendre déjà fin juillet, et non vers la mi-août sous la menace de représailles de la part des Alliés.

Vous pouvez être certain — et du reste cette politique a été proclamée à maintes occasions par les dirigeants de la Hollande — que toute atteinte à l'intégrité du territoire des Pays-Bas aurait été repoussée par la force des armes. Les descendants de ceux qui pendant quatre vingts ans ont lutté pour l'indépendance de leur pays contre l'Espagne se seraient souvenu de leurs aïeux et auraient montré au monde qu'ils ne sont pas une race de dégénérés.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

B. ABRAHAM,
Correspondant du *Nieuwe Courant* et de *De Avondpost*, La Haye.

§

Les crues de la Seine. — Paris a connu en 1910, du 20 au 30 janvier, une crue désastreuse. La Seine n'a pourtant pas la réputation d'un fleuve terrible, mais elle a des débordements fréquents et dangereux. Sans remonter dans l'histoire au delà du XIXe siècle, on constate qu'en 1802 la Seine atteignit 8 m. 82 au pont de la Tournelle.

Depuis 1872 on a enregistré à ce même pont en 1876, 5 m. 85, en 1879 5 m. 20 et, le 25 janvier 1910, 7 m. 35.

Au Pont Royal, la Seine, en 1910, dépassa 9 m. 10.

On a préconisé bien des moyens d'éviter les inondations. Guy Patin enregistra quelques-uns de ces remèdes :

En 1657 des Parisiens se réunirent en Assemblée pour délibérer sur les façons de conjurer le fléau. On y proposa de détourner la Seine avant son entrée dans Paris. D'autres conseillèrent d'ouvrir un grand fossé devers Saint-Maur qui passât au travers de la Plaine Saint-Denis et se vînt décharger dans la Seine, entre Saint-Ouen et Saint-Denis.

Aucun de ces beaux projets ne fut mis à exécution et quatre-vingt-dix ans plus tard, la Seine déborda comme elle ne l'avait jamais fait, sans qu'aucune précaution ait été prise.

Aujourd'hui on ne fait pas mieux. On se contente de respecter la tradition.

§

Charles Lecocq, écrivain. — La récente représentation extraordinaire de *la Fille de Madame Angot*, au théâtre de l'Opéra-Comique, a produit la recette la plus élevée que ce théâtre ait réalisée pour une œuvre de bienfaisance : 156.850 francs. Ce fut une belle soirée où l'on ne trouverait à reprendre qu'une faute d'orthographe au programme. Le nom du musicien comporte six lettres et non cinq. Et Lecocq, avec un *c*, tenait beaucoup à ce détail.

Il n'est plus là pour protester... Il y a d'ailleurs longtemps qu'il était porté mort ou disparu sur les états de gloire du grand Paris. La vérité est qu'il sortait fort peu, ne quittant sa rue de Surène qu'au moment des grosses chaleurs pour respirer un peu d'air frais sous les pins d'Arcachon. Chaque jour, il pianotait, ou lisait quelques pages d'un de ses auteurs préférés : Voltaire, La Fontaine, Flaubert, en fumant, lentement, un bon cigare ; ou bien, il écrivait une lettre à son vieil ami Camille Saint-Saëns, son camarade à la classe d'orgue du Conservatoire, vers 1845.

Les deux amis avaient même collaboré un jour. Lecocq fit un sonnet, *Elle*, que Saint-Saëns mit en musique ; mais jamais la réciproque n'eut lieu.

Parisien de Paris et demeuré à Paris, il aimait à conter, de sa voix calme, les petites histoires de théâtre et de boulevard qu'il avait recueillies au cours de ses soixante-quinze ans de musique.

Que de souvenirs perdus ! Peut-être quelque fureteur de bibliothèque retrouvera-t-il dans une gazette oubliée ou une revue défunte des fragments de ces mémoires ; peut-être découvrira-t-il d'amusants triolets sur Jacquot, son perroquet, et ces collections de calembours dont Lecocq tenait registre sur un carnet intitulé : « Supplément au dictionnaire de l'Académie ».

Mais les mots n'évoqueront pas le regard malicieux qui se cachait derrière le lorgnon, ou le petit sourire moqueur et désabusé de Charles Lecocq...

§

Le Président Wilson et M. Clemenceau. — On se rappelera, peut-être, qu'au lendemain de la chute du premier ministère Clemenceau, l'Argentine avait invité l'ancien Président du Conseil à aller faire, dans des

conditions très brillantes, une série de conférences à Buenos-Ayres sur la Démocratie, conférences qui auraient paru ensuite en volume en France et à l'étranger. On a même proposé que M. Clemenceau, en rentrant en France, s'arrêtât à New-York, où on ne l'avait pas vu depuis 1879, pour y répéter ses conférences. Mais en fin de compte on fut forcé de renoncer à ce dernier projet à cause de certaines difficultés matérielles. Cependant, en anticipation à cette visite pour l'automne de 1910, un ami commun de M. Wilson et de M. Clemenceau avait écrit de Paris à M. Wilson pour lui demander s'il serait disposé à présider la première de ces conférences et à présenter M. Clemenceau au public américain. Dans une lettre datée du 21 mars 1910 et écrite « du Cabinet du Président de l'Université de Princeton », M. Wilson acceptait en principe la proposition, avec un mot aimable pour « le distingué Sénateur Clemenceau qui a toujours des amis à New-York » ; de sorte qu'il y a huit ans, le futur Président des Etats-Unis a failli présider une réunion où M. Clemenceau aurait pris la parole, tandis qu'aujourd'hui c'est M. Clemenceau qui dirigera les discussions où probablement M. Wilson parlera assez souvent. De plus, en 1910 ni l'un ni l'autre n'auraient pu soupçonner le grand rôle qui les attendait, surtout M. Wilson, qui, à ce moment-là, n'avait pas la moindre velléité d'entrer dans la vie politique ; et ces deux grands hommes d'Etat se sont rencontrés pour la première fois sur le quai de la gare du Bois de Boulogne à Paris, au lieu de le faire sur l'estrade de la salle Carnegie à New-York. *Ita diis placuit.* — T. S.

§

Le premier mari de Cosima Wagner. — Avant d'être l'épouse de Wagner, Cosima Liszt, qui est morte le 23 décembre dernier, fut la femme du compositeur, pianiste et kapellmeister Hans de Bülow qui dut à Wagner lui même qui lui procura la place de second kapellmeister au théâtre municipal de Zurich, de pouvoir se consacrer tout entier à la musique.

Wagner devint l'ami de Mme de Bülow dans des conditions qui sont jusqu'à présent restées assez mystérieuses. L'auteur de Tristan avait prouvé qu'il respectait l'amitié en une autre occasion fameuse. Il est incontestable que dans cette circonstance son mariage avec la femme d'un être qui avait pour lui, pour son génie une véritable vénération, le fit juger assez sévèrement par ceux qui le connaissaient.

Hans de Bülow était un galant homme. Il eut beaucoup d'égards pour Liszt son ancien beau-père dont il resta toujours le respectueux admirateur, et dans ses lettres, qu'on publia il y a quelques années à Leipzig, on ne trouve que cette allusion discrète à son importance : « Liszt est né le 22 octobre 1811, et son gendre Richard Wagner le 22 mai 1812. » Il voulait souligner par là la disproportion d'âge qui existait entre Wagner et sa seconde femme, une différence de 25 ans.

Le premier mari n'eut pourtant pas le courage de conserver à son rival heureux son adoration totale d'autrefois. Depuis 1866, Hans de Bülow porta des jugements sévères sur « l'imitateur de Beethoven », et prit à la fin le parti de ne plus jamais parler de lui. Il ne parla même pas de la *Tétralogie*. « Et pourtant, écrivit jadis M. Henry Gauthier-Villars, quel thème pouvait mieux provoquer la verve de ce prestigieux critique ? »

Hans de Bülow se remaria lui aussi. C'est à sa seconde femme que l'on doit la publication de ses écrits inédits.

§

La « Liste des Livres autorisés dans les Bibliothèques organisées aux armées ». — A côté de la collection des *Indices Librorum Prohibitorum* vaticanesques, tout véritable bibliophile doit posséder, dans sa « librairie », la belle plaquette de 38 pp. in-4° sortie des presses de notre *Imprimerie Nationale* et adressée, avec l'*imprimatur* du général chef de Cabinet, aux Armées en cet été de l'an de grâce et de victoire 1918. Cette pièce unique sera très recherchée un jour, parce que, *imperante Clemenceau*, elle créait le livre d'Etat, en ce sens que décidant — selon qu'en fait foi la note dont elle s'accompagne — du genre d'ouvrages mis en vente dans les coopératives, et non point seulement des œuvres admises dans les bibliothèques semi-officielles : foyers du soldat, etc. Car, hors des publications ainsi munies du *dignus est intrare,* point de salut, puisque « *toute addition à cette liste sera préalablement soumise à l'approbation du ministre* (*Cabinet du ministre, 4e bureau* : *Œuvres Militaires*).....

On aimerait à savoir quel « cerveau » de la rue Saint-Dominique a élaboré, en la 5e année de guerre, ce catalogue, dont la lecture — contrairement à ce que prétendit naguère le maître Anatole France — est loin d'être « effrayante ». Des trois parties qui le composent : LIVRES D'AGRÉMENT, LIVRES DE TRAVAIL, LIVRES DE PROPAGANDE, nous ne dirons rien, nous bornant à en censurer le contenu, et, *brevitatis causâ,* seulement par quelques typiques exemples.

Ainsi, il faudra désormais attribuer à Art-Roé les *Aventures de Corcoran* et non plus à Alfred Assollant ; *Sylvie et Champignol* seront de Feydeau, et Chateaubriand aura enfanté « *M. de Lourcine* » (*sic*). Les deux Dumas seront unifiés, comme de vulgaires sociales, et les *Quarante-Cinq*, *Francillon,* la *Dame aux Camélias,* le *Chevalier de la Maison-Rouge* répondront d'un même et unique père. Les *Mille et Une Nuits,* tout comme Môsieur Thiers, ne seront autorisés qu'en extraits : ceux de Garnier frères pour les premiers et de Robertet pour le second. O simplicités d'un 4e bureau ! Le *Télémaque* ne sera licite que dans l'édition du Bon Marché, vendue au 1er étage, comme *l'Etage* (*sic,* pour : *l'Etape*) de Môsieur Bourget (Paul), comme, peut-être, le *Jeunet* (*sic,* pour : *Chariot*) *d'Or* d'Albert Samain ! Et M. Gabriel Hanotaux passera à la catégorie des auteurs d'agrément, avec *La Démocratie et le Travail!*

Quant aux langues, seule l'anglaise sera prévue : Italiens, mes frères, voilez-vous la face !...

En janvier 1806, Napoléon, se trouvant à Munich, lut dans le *Journal de l'Empire* du 9 janvier (ainsi s'appelaient alors les *Débats*) qu'au bas d'une comédie de Collin d'Harleville, on avait mis :

> Vu et permis l'impression et la mise en vente d'après la décision de S. Exc. le sénateur ministre de la police générale en date du 9 de ce mois (prairial an XIII).
> *Par ordre de Son Excellence, le chef de la division de la liberté de la presse.*
> P. LAGARDE.

A cette lecture, le « despote », ennemi des « idéologues », prit la plume, et, le 15 janvier, de Munich, adressa à Fouché une lettre, dont l'original

est aux *Archives nationales* et dont la teneur a été publiée en 1862, au t. XI de la *Correspondance*, p. 655-656. On y lit, en particulier, ceci :

...J'ai longtemps calculé et veillé pour parvenir à rétablir l'édifice social; aujourd'hui je suis obligé de veiller pour maintenir la liberté publique. Je n'entends pas que les Français deviennent des serfs. En France, tout ce qui n'est pas défendu est permis, et rien ne peut être défendu que par les lois, par les tribunaux ou par des mesures de haute police, lorsqu'il s'agit des mœurs et de l'ordre public. Je le dis encore une fois : je ne veux pas de censure, parce que tout libraire répond de l'ouvrage qu'il débite, parce que je ne veux pas être responsable des sottises qu'on peut imprimer, parce que JE NE VEUX PAS ENFIN QU'UN COMMIS TYRANNISE L'ESPRIT ET MUTILE LE GÉNIE.

Hélas ! Trois fois hélas ! La *Liste des Livres autorisés* ne connaît pas l'auteur de *Monsieur de Crac*, dont le *Théâtre* a cependant, de nos jours, été réédité, d'abord par Louis Moland, puis par Edouard Thierry. Mais M. Clemenceau, que l'Académie a enfin découvert, ne pourrait-il pas faire sienne la lettre du « despote » et l'envoyer, sans plus, au chef responsable de son 4e Bureau,.. ainsi qu'à quelques autres ? Ce serait, certes, un beau geste... et bien digne de l'auteur du passage cité dans le dernier *Mercure*, à la p. 191.

§

Une prévision d'Arthur Rimbaud. — On sait que les Allemands ont volé, à Douai, le buste de Marceline Desbordes-Valmore. M. André Salmon, signalant, dans l'*Eveil*, qu'ils ont démoli à Charleville la maison d'Arthur Rimbaud et volé le buste qui était placé place de la Musique, rappelle qu'en 1872, le dernier jour de la libération du territoire, Rimbaud disait à son ami Delahaye en regardant défiler les troupes allemandes qui rentraient en Allemagne :

. . . . Les voici pour cinquante ans au moins, abrutis par la victoire.
Et tout cela pour se faire battre à leur tour par quelque coalition !

La seconde partie de la prédiction du poète des *Illuminations* s'étant vérifiée exacte, on peut admettre que la première ne l'est pas moins. Il faudrait donc environ quatre ans aux Allemands pour cesser d'être « abrutis » par leur victoire de 1870.

§

Bilans. Les Ministères français depuis la guerre. — Tout en feuilletant l'*Officiel*, nous nous sommes avisés de dresser la liste des ministères qui se sont succédé en France depuis la guerre ; nous en avons compté sept, ce qui donne à chacun d'eux une durée moyenne de 8 mois — durée inférieure d'un mois à la moyenne établie depuis le 4 septembre 1870.

Le premier ministère Viviani vécut du 13 juin au 26 août 1914 ; le second ministère Viviani, dit ministère de la Défense Nationale, du 26 août 1914 au 29 octobre 1915. M. Aristide Briand fut président du Conseil, pour la quatrième fois de sa carrière, du 29 octobre 1915 au 12 décembre 1916, puis, pour la cinquième fois, du 12 décembre 1916 au 20 mars 1917 ; M. Alexandre Ribot présida, pour la cinquième fois de sa vie, un Cabinet du 20 mars au 12 septembre 1917 et M. Paul Painlevé, pour la première fois, du 12 septembre au 16 novembre 1917.

Enfin le septième ministère de la Guerre — le 63e de la République —

fut constitué, le 16 novembre 1917, par M. Georges Clemenceau, qui avait déjà tenu le pouvoir près de trois ans, du 25 octobre 1906 au 20 juillet 1909.

§

Le lieutenant von Oppel. — Le 28 août 1914, le lieutenant prussien von Oppel, accompagné de deux cavaliers, revolver au poing entrait dans Douai, devenu ville libre par l'évacuation des troupes françaises, gagnait l'Hôtel de Ville et ordonnait au maire de préparer du logement et des vivres pour un corps d'armée de 30.000 hommes, qu'il précédait, affirma-t-il.

Il se rendit ensuite au bureau central des postes où il détrusit à coups de sabre les appareils existant encore; puis il alla au faubourg de Béthune où il se fit servir un plantureux déjeuner à l'auberge du « Dernier sou ».

Pour régler la dépense, l'officier allemand écrivit à la craie avant de partir, sur la porte de l'auberge :

Hier wird man gut empfangen
Haus zu schonen.
Von Oppel.

(Ici on reçoit bon acceuil. Maison à protéger.)

Le lieutenant von Oppel continua sa route vers Hénin-Liétard et Lens où, vis-à-vis des autorités locales, il renouvela ses menaces.

La guerre valut un avancement rapide à cet aventureux officier, mais la quinzaine dernière, à Bruxelles, rencontré par quelques-uns de ceux qu'il avait terrorisés, le colonel von Oppel paya de sa vie son audacieuse randonnée.

§

Choses de Colmar. — C'est une bien pittoresque cité que celle de Colmar (Kohlmarkt, le marché au charbon) ou mieux *Colombra* ou *Colombarium*, qui évoque un Colombier, tout comme *Coulommiers* ou *Colombes.*

Le moine de Saint-Gall en parle déjà dans sa chronique et conte comment Charlemagne, dans une de ses guerres contre les Saxons, ayant remarqué la vaillance de deux jeunes soldats, apprit de ceux-ci qu'ils étaient bâtards du gynécée de Colombra.

En Alsace, — où l'on mange fort bien, — Colmar a toujours détenu le sceptre, si l'on peut dire, de la bonne chère. *Les Deux Clefs* que dirigeait le père Rieffnach se disputaient avec le *Poêle des Vignerons* que tenait, à Strasbourg, le père Junds, la fine fleur des gourmets.

En 1830, le premier de ces endroits fut un foyer d'opposition alsacienne contre la Restauration ; le général Foy, Benjamin Constant, Marcel Barthe et Voyer d'Argenson y tinrent les grandes assises du libéralisme français autour de la choucroûte et des pâtés de foie gras arrosés de kitterlé et de siesling indigènes.

Nous avons retrouvé un menu du restaurant des *Deux Clefs*, à la date du 29 juin 1885. On ne connaissait pas encore, à cette époque, de régime des restrictions, non plus que celui de la vie chère.

Pour une somme de 2 marks 80 pfennigs (3 fr. 50 environ), on put y manger, ce jour-là : du potage tapioca, du bœuf bouilli accompagné de concombres et de radis, des truites au bleu, des choux raves et du saucisson, du canard en salmis, du rôti de chevreuil, de la salade romaine, du

gâteau de cerises, du fromage, des fruits et des bonbons. Le tout arrosé d'une demi-bouteille de vin d'Alsace.

Il semblera piquant aux Américains d'apprendre que c'est à Colmar que naquit Bartholdi dont les deux œuvres les plus connues, *la Liberté éclairant le monde* et *le Lion de Belfort* nous paraissent à l'heure actuelle, à défaut d'autres qualités, d'heureuses anticipations sculpturales au point de vue du sujet traité.

Sa ville natale possède de lui trois œuvres inégales *la statue du Vigneron*, qui n'est pas sans mérite, et celles de Rapp et de Bruat qui rappellent tour à tour le souvenir du commandant en chef de l'armée du Rhin et celui de l'amiral commandant la flotte française lors de l'expédition de Crimée. C'étaient l'un et l'autre des compatriotes de Bartholdi qui restera surtout comme l'auteur de la statue colossale de 46 mètres de hauteur qui sert de phare à l'entrée du port de New-York.

Un personnage curieux de Colmar fut aussi le fabuliste allemand Théophile-Conrad Pfeffel, à qui il advint de faire de l'humour à nos dépens.

En 1793, à l'église Saint-Martin, eut lieu une fête de la Raison où une courtisane nue figura comme de juste la Raison.

Mandant la chose à un de ses amis, le poète observait en un quatrain malicieux :

A la Raison chaque ville de France
Doit consacrer un temple, me dit-on,
J'applaudis au décret, mais sans irrévérence
Ne pouvait-on d'abord décréter la Raison?

A quelque temps de là, à la fête de la Raison succède celle de l'Etre Suprême. Pfeffel récidive :

O Dieu, on te rend l'existence.
Le chef des Francs le veut ainsi,
Vite qu'un chérubin s'élance
Et lui apporte un grand merci.

A six kilomètres de Colmar, sur la ligne de Mulhouse, se trouve un village du nom de Herlisheim qui offre cette particularité d'être occupé en majeure partie par une population juive se livrant à la culture.

C'est la seule localité d'Alsace, croyons-nous, où l'on puisse constater ce fait.

§

M. Wilson à la Sorbonne. — Nous lisons dans le *Petit Troyen* du 22 décembre 1918 :

Le président Wilson a été reçu aujourd'hui solennellement par le docteur Honoris Causa de l'Université de Paris.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Dès les premières séances de cette année, les dispositions ont été meilleures. Sans doute, le volume des affaires traitées n'est pas encore considérable, mais il est aisé de constater que les réalisations sont moins abondantes, et que professionnels et clients se remettent progressivement à travailler.

Puis, comme on le sait, de très nombreux coupons se détachent en janvier, disponibilités importantes qui donneront du ton au Marché.

Par décision ministérielle du 28 décembre 1918, l'intérêt des bons du Trésor ordinaires a été fixé, à partir du 1er janvier 1919 : à 3 o/o pour les bons d'un mois à moins de deux mois ; à 3 fr. 50 o/o pour les bons de deux mois à moins de trois mois ; à 4 fr. 25 o/o pour les bons de plus de trois mois à six mois ; à 4 fr. 75 o/o pour les bons de plus de six mois à moins d'un an ; à 5 fr. o/o pour les bons à un an.

Cette réduction du taux d'intérêt des bons de la Défense a déjà attiré vers la Bourse, notamment vers nos Rentes, des demandes qui ont contribué à leur excellente tenue. Le 5 o/o est en progrès à 88 fr. 35 et le 4 o/o 1918 à 70 fr. 80 se tient à son précédent niveau, en tenant compte, bien entendu, du détachement de son coupon.

[illegible] industrielles russes sont relativement fermes, mais les rentes s'effritent de nouveau, peu d'ordres d'achat venant compenser ceux de vente.

Les chemins français font bonne contenance ainsi que nos grandes banques qui s'inscrivent généralement en hausse, telles le Crédit Lyonnais à 1294 fr. ; la Société Générale à 650 fr. ; le [illegible]ptoir National d'Escompte à 865 fr. ; la Banque de Paris à 1360 fr. ; le Crédit foncier de [illegible]e qui atteint le cours rond de 800 francs.

[illegible]'est montré soutenu en valeurs métallurgiques et assimilées sauf sur Fives-Lille qui s'est [illegible] à 1200 fr. sur la nouvelle reçue de Lyon qu'un incendie a détruit les annexes des usines [illegible] spécialement pour la fabrication du matériel de guerre.

[illegible]aleurs cuprifères et de caoutchouc, marché peu animé.

[illegible]tionnons enfin la tenue irrégulière des Mines d'Or dont plusieurs d'entre elles restent mal influencées par la diminution des dividendes récemment déclarés.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.